

**MÉMOIRE**  
**SUR LA DÉCOUVERTE**  
**DU**  
**MAGNÉTISME**  
**ANIMAL.**



M É M O I R E  
S U R L A D É C O U V E R T E  
D U  
M A G N É T I S M E  
A N I M A L,

*Par M. MESMER, Docteur en Médecine  
de la Faculté de Vienne.*



A G E N E V E ;

*Et se trouve*

A C A R L S R O U H E ,

Chez MICHEL MAKLOT, Libraire &  
Imprimeur de la Cour.

---

M. DCC. LXXXI.

Phil 6682.3.4  
\*



*Duplicate money*



# A V I S

## A U P U B L I C.

**L**A découverte si long - temps désirée, d'un principe agissant sur les nerfs, doit intéresser tous les hommes ; elle a le double objet d'ajouter à leurs connoissances & de les rendre plus heureux , en leur offrant un moyen de guérir des maladies qui jusqu'à présent ont été traitées avec peu de succès. L'avantage & la singularité de ce systême déterminèrent , il y a quelques années , l'empressement du Public à saisir avidement les premières espérances que j'en donnai ; c'est en les dénaturant, que l'envie , la présomption &

l'incrédulité sont parvenues en peu de temps à les placer au rang des illusions, & à les faire tomber dans l'oubli.

Je me suis vainement efforcé de les faire revivre par la multiplicité des faits; les préjugés ont prévalu, & la vérité a été sacrifiée. Mais, dit-on aujourd'hui, *en quoi consiste cette découverte? — comment y êtes-vous parvenu? — quelles idées peut-on se faire de ses avantages? — Et pourquoi n'en avez-vous pas enrichi vos concitoyens?* Telles sont les questions qui m'ont été faites depuis mon séjour à Paris, par les personnes les plus capables d'approfondir une question nouvelle.

C'est pour y répondre d'une manière satisfaisante, donner une idée générale du système que je propose, le dégager des erreurs dont il a été enveloppé, & faire connoître les contrariétés qui se font opposées à sa publicité, que je publie ce Mémoire: il n'est que l'avant-coureur d'une théorie que je donnerai, dès que les circonstances me permettront d'indiquer les règles pratiques de la méthode que j'annonce. C'est sous ce point de vue, que je prie le Lecteur de considérer ce petit Ouvrage. Je ne me dissimule pas qu'il offrira bien des difficultés; mais il est nécessaire de savoir, qu'elles sont du nature à n'être applanies par

aucun raisonnement, sans le concours de l'expérience: elle seule dissipera les nuages, & placera dans son jour cette importante vérité: que LA NATURE OFFRE UN MOYEN UNIVERSEL DE GUERIR ET DE PRESERVER LES HOMMES.



**MEMOIRE**



# MÉMOIRE

SUR

## LA DÉCOUVERTE

# DU MAGNÉTISME

## ANIMAL.



L'HOMME est naturellement Observateur, Dès sa naissance, sa seule occupation est d'observer, pour apprendre à faire usage de ses organes. L'œil, par exemple, lui seroit inutile, si la Nature ne le portoit d'abord à faire attention aux moindres variations dont il est susceptible. C'est par les efforts alternatifs de la jouissance & de la privation, qu'il apprend à connoître l'existence de la lumière & ses différentes gradations; mais il resteroit dans l'ignorance de la distance, de la grandeur & de la forme des objets, si, en comparant & combinant les impressions des autres organes, il n'apprenoit à les rectifier l'un par l'au-

## 10 *Mémoire sur la Découverte*

tre. La plupart des sensations, sont donc le résultat de ses réflexions sur les impressions réunies dans ses organes.

C'est ainsi que l'homme passe ses premières années à acquérir l'usage prompt & juste de ses sens : son penchant à observer, qu'il tient de la Nature, le met en état de se former lui-même ; & la perfection de ses facultés dépend de son application plus ou moins constante.

Dans le nombre infini d'objets qui s'offrent successivement à lui, son attention se porte essentiellement sur ceux qui l'intéressent par des rapports plus particuliers.

Les observations des effets que la Nature opère universellement & constamment sur chaque individu, ne sont pas l'apanage exclusif des Philosophes ; l'intérêt universel fait presque de tous les individus autant d'Observateurs. Ces observations multipliées, de tous les temps & de tous les lieux, ne nous laissent rien à désirer sur leur réalité.

L'activité de l'esprit humain, jointe à l'ambition de savoir qui n'est jamais satisfaite, cherchant à perfectionner des connoissances précédemment acquises, abandonne l'observation, & y supplée par des spéculations vagues & souvent frivoles; elle forme & accumule des systêmes qui n'ont que le mérite de leur mystérieuse abstraction; elle s'éloigne insensiblement de la vérité, au point de la faire perdre de vue, & de lui substituer l'ignorance & la superstition.

Les connoissances humaines, ainsi dénaturées, n'offrent plus rien de la réalité qui les caractérisoit dans le principe.

La Philosophie a quelquefois fait des efforts pour se dégager des erreurs & des préjugés; mais, en renversant ces édifices avec trop de chaleur, elle en a recouvert les ruines avec mépris, sans fixer son attention sur ce qu'elles renfermoient de précieux.

Nous voyons chez les différens peuples, les mêmes opinions conservées sous une forme

## 12 *Mémoire sur la Découverte*

si peu avantageuse & si peu honorable pour l'esprit humain, qu'il n'est pas pas vrai, semblable qu'elles se soient établies sous cette forme.

L'imposture & l'égarement de la raison, auroient en vain tenté de concilier les nations, pour leur faire généralement adopter des systèmes aussi évidemment absurdes & ridicules que nous les voyons aujourd'hui; la vérité seule & l'intérêt général, ont pu donner à ces opinions leur universalité.

On pourroit donc avancer, que parmi les opinions vulgaires de tous les temps, qui n'ont pas leurs principes dans le cœur humain, il en est peu qui, quelque ridicules & même extravagantes qu'elles paroissent, ne puissent être considérées comme le reste d'une vérité primitivement reconnue.

TELLES sont les réflexions que j'ai faites sur les connoissances en général, & plus particulièrement sur le sort de la doctrine de l'influence des corps célestes sur la pla.

nète que nous habitons. Ces réflexions m'ont conduit à rechercher, dans les débris de cette science, avilie par l'ignorance, ce qu'elle pouvoit avoir d'utile & de vrai.

D'après mes idées sur cette matière, je donnai à *Vienne*, en 1766, une Dissertation de l'influence des planètes sur le corps humain. J'avançois, d'après les principes connus de l'attraction universelle, constatée par les observations qui nous apprennent que les planètes s'affectent mutuellement dans leurs orbites, & que la lune & le soleil causent & dirigent sur notre globe le flux & reflux dans la mer, ainsi que dans l'atmosphère; j'avançois, dis-je, que ces sphères exercent aussi une action directe sur toutes les parties constitutives des corps animés, particulièrement sur le système nerveux, moyennant un fluide qui pénètre tout: je déterminois cette action par l'Intension & la Rémission des propriétés de la matière & des corps organisés, telles que sont la gravité,

## 14 *Mémoire sur la Découverte*

la *cohésion*, l'*élasticité*, l'*irritabilité*, l'*électricité*.

Je soutenois que, de même que les effets alternatifs, à l'égard de la gravité, produisent dans la mer le phénomène sensible que nous appellons flux & reflux, l'Intension & la Rémission desdites propriétés, étant sujettes à l'action du même principe, occasionnent, dans les corps animés, des effets alternatifs analogues à ceux qu'éprouve la mer. Par ces considérations, j'établissois que le corps animal, étant soumis à la même action, éprouvoit aussi une sorte de *flux & reflux*. J'appuyois cette théorie de différens exemples de révolutions périodiques. Je nommois la propriété du corps animal, qui le rend susceptible de l'action des corps célestes & de la terre, Magnétisme animal; j'expliquois par ce magnétisme, les révolutions périodiques que nous remarquons dans le sexe, & généralement celles que les Médecins de tous les temps & de tous les pays ont observées dans les maladies.

Mon objet alors n'étoit que de fixer l'attention des Médecins; mais loind'avoir réuffi, je m'apperçus bientôt qu'on me taxoit de singularité, qu'on me traitoit d'homme à système, & qu'on me faisoit un crime de ma propension à quitter la route ordinaire de la Médecine.

Je n'ai jamais dissimulé ma façon de penser à cet égard, ne pouvant en effet me persuader que nous ayons fait dans l'art de guérir les progrès dont nous nous sommes flattés; j'ai cru au contraire, que, plus nous avancions dans les connoissances du mécanisme & de l'économie du corps animal, plus nous étions forcés de reconnoître notre insuffisance. La connoissance que nous avons acquise aujourd'hui de la nature & de l'action des nerfs, toute imparfaite qu'elle est, ne nous laisse aucun doute à cet égard. Nous savons qu'ils sont les principaux agens des sensations & du mouvement, sans savoir les rétablir dans l'ordre naturel, lorsqu'il est altéré: c'est un reproche que nous avons à

## 16 *Mémoire sur la Découverte*

nous faire. L'ignorance des siècles précédens sur ce point, en a garanti les Médecins. La confiance superstitieuse qu'ils avoient & qu'ils inspiroient dans leurs formules, les rendoit despotes & présomptueux.

Je respecte trop la Nature, pour pouvoir me persuader que la conservation individuelle de l'homme ait été réservée au hasard des découvertes, & aux observations vagues qui ont eu lieu dans la succession de plusieurs siècles, pour devenir la domaine de quelques particuliers.

● La Nature a parfaitement pourvu à tout pour l'existence de l'individu; la génération se fait sans système, comme sans artifice. Comment la conservation seroit-elle privée du même avantage? celle des bêtes est une preuve du contraire.

Une aiguille non aimantée, mise en mouvement, ne reprendra que par hasard une direction déterminée; tandis qu'au contraire, celle qui est aimantée ayant reçu la même

im



impulsion , après différentes oscillations proportionnées à l'impulsion & au magnétisme qu'elle a reçus , retrouvera sa première position & s'y fixera. C'est ainsi que l'harmonie des corps organisés , une fois troublée , doit éprouver les incertitudes de ma première supposition , si elle n'est rappelée & déterminée par l'Agent général dont je reconnois l'existence : lui seul peut rétablir cette harmonie dans l'état naturel.

Aussi a-t-on vu , de tous les temps , les maladies s'aggraver & se guérir avec & sans le secours de la Médecine , d'après différens systèmes & les méthodes les plus opposées. Ces considérations ne m'ont pas permis de douter qu'il n'existe dans la Nature un principe universellement agissant , & qui , indépendamment de nous , opère ce que nous attribuons vaguement à l'Art & à la Nature.

Ces réflexions m'ont insensiblement écarté du chemin frayé. J'ai soumis mes idées à l'expérience pendant douze ans , que j'ai

## 18 *Mémoire sur la Découverte*

consacrés aux observations les plus exactes sur tous les genres de maladies; & j'ai eu la satisfaction de voir les maximes que j'avois pressenties, se vérifier constamment.

Ce fut sur-tout pendant les années 1773 & 1774, que j'entrepris chez moi le traitement d'une demoiselle, âgée de 29 ans, nommée Oesterline, attaquée depuis plusieurs années d'une maladie convulsive, dont les symptômes les plus fâcheux étoient, que le sang se portoit avec impétuosité vers la tête, & excitoit dans cette partie les plus cruelles douleurs de dents & d'oreilles, lesquelles étoient suivies de délire, fureur, vomissement & syncope. C'étoit pour moi l'occasion la plus favorable d'observer avec exactitude, ce genre de *flux & reflux* que le Magnétisme animal fait éprouver au corps humain. La malade avoit souvent des crises salutaires, & un soulagement remarquable en étoit la suite; mais ce n'étoit qu'une jouissance momentanée & toujours imparfaite.

Le desir du pénétrer la cause de cette imperfection, & mes observations non interrompues, m'amènèrent successivement au point de reconnoître l'opération de la Nature, & de la pénétrer assez pour prévoir & annoncer, sans incertitude, les différentes révolutions de la ma'adie. Encouragé par ce premier succès, je ne doutai plus de la possibilité de la porter à sa perfection, si je parvenois à découvrir qu'il existât entre les corps qui composent notre globe, une action également réciproque & semblable à celle des corps célestes, moyennant laquelle je pourrois imiter artificiellement les révolutions périodiques du flux & reflux dont j'ai parlé.

J'avois sur l'aimant les connoissances ordinaires: son action sur le fer, l'aptitude de nos humeurs à recevoir ce minéral, & les différens essais faits tant en France, qu'en Allemagne & en Angleterre, pour les maux d'estomac & douleurs de dents, m'étoient connus. Ces motifs, joints à l'analogie des

## 20 *Mémoire sur la Découverte*

propriétés de cette matière avec le système général, me la fient considérer comme la plus propre à ce genre d'épreuve. Pour m'assurer du succès de cette expérience, je préparai la malade, dans l'intervalle des accès, par un usage continué des martiaux.

Mes relations de société avec le Père Hell, Jésuite, professeur d'Astronomie à Vienne, me fournirent ensuite l'occasion de le prier de me faire exécuter par son artiste plusieurs pièces aimantées, d'une forme commode à l'application: il voulut s'en charger & me les remettre.

La malade ayant éprouvé, le 28 juillet 1774, un renouvellement de ses accès ordinaires, je lui fis l'application sur l'estomac & aux deux jambes, de trois pièces aimantées. Il en résultoit, peu de temps après, des sensations extraordinaires; elle éprouvoit intérieurement des courans douloureux d'une matière subtile, qui, après différens efforts pour prendre leur direction, se déterminèrent vers

la partie inférieure, & firent cesser pendant six heures tous les symptômes de l'accès. L'état de la malade m'ayant mis le lendemain dans le cas de renouveler la même épreuve, j'en obtins les mêmes succès. Mon observation sur ces effets, combinée avec mes idées sur le système général, m'éclaira d'un nouveau jour : en confirmant mes précédentes idées sur l'influence de L'AGENT GÉNÉRAL, elle m'apprit qu'un autre principe faisoit agir l'aimant, incapable par lui-même de cette action sur les nerfs ; & me fit voir que je n'avois que quelques pas à faire pour arriver à la THÉORIE IMITATIVE qui faisoit l'objet de mes recherches.

Quelques jours après, ayant rencontré le Père Hell, je lui appris, par forme de conversation, le meilleur état de la malade, les bons effets de mon procédé, & l'espoir que j'avois, d'après cette opération, de rencontrer bientôt le moyen de guérir les maladies de nerfs.

## 22 *Mémoire sur la Découverte*

J'appris, peu de temps après . dans le public & par les Journaux , que ce Religieux , abusant de sa célébrité en Astronomie , & voulant s'approprier une découverte dont il ignoroit entièrement la nature & les avantages , s'étoit permis de publier : qu'avec des pièces aimantées , auxquelles il supposoit une vertu spécifique dépendante de leur forme , il s'étoit assuré des moyens de guérir les maladies de nerfs les plus graves, Pour accréditer cette opinion , il avoit adressé à plusieurs Académies des garnitures composées de pièces aimantées de toutes les formes , en indiquant d'après leur figure , l'analogie qu'elles avoient avec les différentes maladies, Voici comme il s'exprimoit : “ J'ai découvert, dans ces figures conformes au *tourbillon magnétique*, une perfection de laquelle dépend la vertu spécifique contre les maladies ; c'est par le défaut de cette perfection , que les épreuves faites en Angleterre & en France , n'ont eu aucun succès. ” Et en affectant de confondre la fabrication des figures aimantées , avec la découverte dont je l'avois entretenu , il

terminoit par dire „qu'il avoit tout communi-  
„qué aux Médecins , & particulièrement à  
„moi , dont il continueroit à se servir pour  
„faire ses épreuves. „

Les écrits réitérés du Père Hell sur cette matière , transmirent au public , toujours avide d'un spécifique contre les maladies nerveuses , l'opinion mal fondée , favoir , que la découverte en question consistoit dans le seul emploi de l'aimant. J'écrivis à mon tour pour détruire cette erreur , en publiant l'existence du MAGNETISME ANIMAL , essentiellement distinct de l'aimant ; mais le public prévenu par un homme en réputation , resta dans son erreur.

Je continuai mes épreuves sur différentes maladies , afin de généraliser mes connoissances & d'en perfectionner l'application.

Je connoissois particulièrement M. le Baron de Stoërck , Président de la Faculté de Médecine à Vienne , & premier Médecin de Sa

## 24 *Mémoire sur la Découverte*

Majesté. Il étoit d'ailleurs convenable qu'il fût bien instruit de la nature de ma découverte & de son objet. Je mis en conséquence sous ses yeux , les détails circonstanciés de mes opérations , particulièrement sur la communication & les courans de la matière magnétique animale ; & je l'invitai à s'en assurer par lui-même , en lui annonçant, que mon intention étoit de lui rendre comte , par la suite, de tous les progrès que je pourrois faire dans cette nouvelle carrière ; & que pour lui donner la preuve la plus certaine de mon attachement , je lui communiquerois mes moyens sans aucune réserve.

La timidité naturelle de ce Médecin, appuyée sans doute sur des motifs que mon intention n'est pas de pénétrer , le détermina à me répondre, qu'il ne vouloit rien connoître de ce que je lui annonçois , & qu'il m'invitoit à ne pas compromettre la Faculté par la publicité d'une innovation de ce genre.

Les préventions du public & les incertitudes sur la nature de mes moyens , me déter



minèrent à publier une *Lettre le 5 Janvier 1775, à un Médecin étranger*, dans laquelle je donnois une idée précise de ma théorie, des succès que j'avois obtenus jusqu'alors & de ceux que j'avois lieu d'espérer., J'annonçois la nature & l'action du MAGNÉTISME ANIMAL, & l'analogie de ses propriétés avec celles de *l'aimant & l'électricité*. J'ajoutois, „ que „ tous les corps étoient, ainsi que l'aimant, „ susceptibles de la communication de ce principe magnétique; que ce fluide pénétroit „ tout; qu'il pouvoit être accumulé & concentré, comme le fluide électrique; qu'il agissoit dans l'éloignement; que les corps animés étoient divisés en deux classes, dont „ l'une étoit susceptible de ce magnétisme, „ & l'autre d'une vertu opposée qui en surprime l'action., Enfin, je rendois raison des différentes sensations, & j'appuyois ces assertions des expériences qui m'avoient mis en état de les avancer.

Peu de jours avant la publication de cette Lettre, j'appris que M. Ingenhoufze, mem-

## 26 *Mémoire sur la Découverte*

bre de l'Académie royale de Londres, & Inoculateur à Vienne, qui, en amusant la noble & les personnes distinguées, par des expériences d'électricité renforcées, & par l'agrément avec lequel il varioit les effets de l'aimant, avoit acquis la reputation d'être Physicien; j'appris, dis-je, que ce particulier entendant parler de mes opérations, les traitoit de chimère, & alloit jusqu'à dire, „que „le génie Anglois étoit seul capable d'une „telle découverte, si elle pouvoit avoir lieu, „ Il se rendit chez moi, non pour se mieux instruire, mais dans l'intention unique de me persuader que je m'exposois à donner dans l'erreur, & que je devois supprimer toute publicité, pour éviter le ridicule qui en feroit la suite.

Je lui répondis qu'il n'avoit pas assez de lumières pour me donner ce conseil; & qu'au surplus, je me ferois un plaisir de le convaincre à la première occasion. Elle se présenta deux jours après. La demoiselle Oesterline éprouva une frayeur & un refroidisse-

ment, qui lui occasionnèrent une suppression subite; elle retomba dans ses premières convulsions. J'invitai M. Ingenhoufze à se rendre chez moi. Il y vint accompagné d'un jeune Médecin. La malade étoit alors en syncope avec des convulsions. Je le prévins que c'étoit l'occasion la plus favorable pour se convaincre par lui-même de l'existence du principe que j'annonçois, & de la propriété qu'il avoit de se communiquer. Je le fis approcher de la malade, dont je m'éloignai, en lui disant de la toucher. Elle ne fit aucun mouvement. Je le rappelai près de moi, & lui communiquai le magnétisme animal en le prenant par les mains: je le fis ensuite rapprocher de la malade, me tenant toujours éloigné, & lui dis de la toucher une seconde fois; il en résulta des mouvemens convulsifs. Je lui fis répéter plusieurs fois cet attouchement, qu'il faisoit du bout du doigt, dont il varioit chaque fois la direction; & toujours, à son grand étonnement, il opéroit un effet convulsif dans la partie qu'il touchoit. Cette opération terminée, il me dit qu'il étoit con-

vaincu. Je lui proposai une seconde épreuve. Nous nous éloignâmes de la malade, de manière à n'en être pas apperçus, quand même elle auroit eu sa connoissance. J'offris à M. Ingenhoufze six tasses de porcelaine, & le priai de m'indiquer celle à laquelle il vouloit que je communiquasse la vertu magnétique. Je la touchai d'après son choix: je fis ensuite appliquer successivement les six tasses sur la main de la malade; lorsqu'on parvint à celle que j'avois touchée, la main fit un mouvement & donna des marques de douleurs. M. Ingenhoufze ayant fait repasser les six tasses, obtint le même effet.

Je fis alors rapporter ces tasses dans le lieu où elles avoient été prises; & après un certain intervalle, lui tenant une main, je lui dis de toucher avec l'autre, celle de ces tasses qu'il voudroit; ce qu'il fit: ces tasses rapprochées de la malade, comme précédemment, il en résulta le même effet.

La communicabilité du principe étant bien établie aux yeux de M. Ingenhoufze, je lu

propofai une troifième expérience, pour lui faire connoître fon action dans l'éloignement, & fa vertu pénétrante. Je dirigeai mon doigt vers la malade à la diftance de 8 pas : un inflant après, fon corps fut en convulfion, au point de la foulever fur fon lit avec les apparences de la douleur. Je continuai, dans la même pofition, à diriger mon doigt vers la malade, en plaçant M. Ingenhoufze entre elle & moi; elle éprouva les mêmes fenfations. Ces épreuves répétées au gré de M. Ingenhoufze, je lui demandai s'il en étoit fatisfait, & s'il étoit convaincu des propriétés merveilleufes que je lui avois annoncées; lui offrant, dans le cas contraire, de répéter nos procédés. Sa réponfe fut, qu'il n'avoit plus rien à defirer & qu'il étoit convaincu; mais qu'il m'invitoit, par l'attachement qu'il avoit pour moi, à ne rien communiquer au public fur cette matière, afin de ne pas m'expofer à fon incrédulité. Nous nous féparâmes. Je me rapprochai de la malade pour continuer mon traitement; il eut le plus heureux fuccès. Je parvins le même jour à rétablir le cours ordi-

### 30 *Mémoire sur la Découverte*

naire de la nature, & à faire cesser par-là tous les accidens qu'avoient occasionnés la suppreffion..

Deux jours après, j'appris avec étonnement, que M. Ingenhoufze tenoit dans le public des propos tout opposés à ceux qu'il avoit tenus chez moi, qu'il démentoit le succès des différentes expériences dont il avoit été témoin; qu'il affectoit de confondre le **MAGNÉTISME ANIMAL** avec l'*aimant*; & qu'il cherchoit à ternir ma réputation, en répandant, qu'*avec le secours de plusieurs pièces aimantées, dont il s'étoit pourvu, il étoit parvenu à me démasquer, & à connoître que ce n'étoit qu'une supercherie ridicule & concertée.*

J'avouerais que de tels propos me parurent d'abord incroyables, & qu'il m'en coûta d'être forcé d'en regarder M. Ingenhoufze comme l'auteur; mais son association avec le Jésuite Hell, les écrits inconséquens de ce dernier, pour appuyer d'aussi odieuses imputations, & détruire l'effet de de ma Lettre du 5 janvier,

ne me permirent plus de douter que M. Ingenhoufze ne fût coupable. Je réfutai le père Hell, & me dispofois à former une plainte, lorsque la demoiselle Oesterline, instruite des procédés de M. Ingenhoufze, fut tellement blessée de se voir ainsi compromise, qu'elle retomba encore dans ses premiers accidens, aggravés d'une fièvre nerveuse. Son état fixa toute mon attention pendant quinze jours. C'est dans cette circonstance, qu'en continuant mes recherches, je fus assez heureux pour surmonter les difficultés qui s'opposoient à ma marche, & pour donner à ma théorie la perfection que je desirois. La guérison de cette demoiselle en fut le premier fruit; & j'ai eu la satisfaction de la voir, depuis cette époque, jouir d'une bonne santé, se marier, & avoir des enfans.

Ce fut pendant ces quinze jours que, déterminé à justifier ma conduite, & à donner au public une juste idée de mes moyens, en dévoilant la conduite de M. Ingenhoufze, j'en instruisis M. de Stoërek, & lui demandai de

## 32 *Mémoire sur la Découverte*

prendre les ordres de la Cour, pour qu'une Commission de la Faculté fût chargée des faits, de les constater & de les rendre publics. Ma démarche parut être agréable à ce premier Médecin; il eut l'air de partager ma façon de penser, & il me promit d'agir en conséquence, en m'observant toutefois qu'il ne pouvoit pas être de la Commission. Je lui proposai plusieurs fois de venir la demoiselle Oesterline, & de s'assurer par lui-même du succès de mon traitement. Ses réponses, sur cet article, furent toujours vagues & incertaines. Je lui exposai combien il seroit avantageux à l'humanité d'établir dans la suite ma méthode dans les hôpitaux; je lui demandai d'en démontrer dans ce moment l'utilité dans celui des Espagnols: il y acquiesça, & donna l'ordre nécessaire à M. Reinlein, Médecin de cette maison. Ce dernier fut témoin pendant huit jours des effets & de l'utilité de mes visites; il m'en témoigna plusieurs fois son étonnement, & en rendit compte à M. de Stoërck. Mais je m'apperçus bientôt qu'on avoit donné de nouvelles impressions a ce premier



nier Médccin: je le voyois presque tous les jours, pour insister sur la demande d'une Commission, & lui rappeler les choses intéressantes dont je l'avois entretenu; je ne voyois plus de sa part qu'indifférence, froideur, & éloignement pour tout ce qui avoit quelque relation avec cette matière. N'en pouvant rien obtenir, M. Reinlein ayant cessé de me rendre compte, étant d'ailleurs instruit que ce changement de conduite étoit le fruit des démarches de M. Ingenhousze, je sentis mon insuffisance pour arrêter les progrès de l'intrigue, & je me condamnai au silence.

M. Ingenhousze, enhardi par le succès de ses démarches, acquit de nouvelles forces; il se fit un mérite de son incrédulité, & parvint en peu de temps à faire taxer d'esprit foible quiconque suspendoit son jugement, ou n'étoit pas de son avis. Il est aisé de comprendre qu'il n'en falloit pas davantage pour éloigner la multitude. & me faire regarder au moins comme un visionnaire, d'autant que l'indifférence de la Faculté sembloit appuyer

### 34 *Mémoire sur la Découverte*

cette opinion. Ce qui me parut bien étrange, fut de la voir accueillir, l'année suivante, par M. Klinkofsch, professeur de Médecine à Prague, qui, sans me connoître & sans avoir aucune idée de l'état de la question, eut la foiblesse, pour ne rien dire de plus; d'appuyer dans des écrits publics \*, le singulier détail des impostures que M. Ingenhoufze avoit avancées sur mon compte.

Quoi qu'il en fût alors de l'opinion publique, je crus que la vérité ne pouvoit être mieux appuyée que par des faits. J'entrepris le traitement de différentes maladies, telles, entre autres, qu'une hémiplegie, suite d'une apoplexie; des suppressions, des vomissemens de sang, des coliques fréquentes & un sommeil convulsif dès l'enfance, avec un

---

\* *Lettre sur le Magnétisme animal & l'Electrophore, adressée à M. le Comte de Kinksky.* Elle a été insérée dans les Actes des Savans de Bohême, de l'année 1776, Tome II. Elle fut aussi imprimée séparément, & répandue à Vienne l'année suivante.

crachement de sang & ophtalmies habituelles. M. Bauer, professeur de Mathématiques à Vienne, d'un mérite distingué, étoit attaqué de cette dernière maladie. Mes travaux furent suivis du plus heureux succès; & M. Bauer eut l'honnêteté de donner lui-même au public une relation détaillée de sa guérison; mais la prévention avoit pris le dessus. J'eus cependant la satisfaction d'être assez bien connu d'un grand Ministre, d'un Conseiller privé & d'un Conseiller aulique, amis de l'humanité, qui avoient souvent reconnu la vérité par eux-mêmes, pour la leur voir soutenir & protéger: ils firent même plusieurs tentatives pour écarter les ténèbres dont on cherchoit à l'obscurcir, mais on les éloigna constamment, en leur opposant que l'avis des Médecins étoit seul capable de déterminer: leur bonne volonté se réduisit ainsi à m'offrir de donner à mes écrits la publicité qui me seroit nécessaire dans les pays étrangers.

Ce fut par cette voie que ma Lettre explicative du 5 janvier 1775, fut communi-

## 36 Mémoire sur la Découverte

quée à la plupart des Académies des Sciences, & à quelques Savans. La seule Académie de Berlin; fit le 24 mars de cette année, une réponse écrite, par laquelle, en confondant les propriétés du Magnétisme animal que j'annonçois, avec celles de l'aimant, dont je ne parlois que comme conducteur, elle tomboit dans différentes erreurs; & son avis étoit que j'étois dans l'illusion.

Cette Académie n'a pas seule donné dans l'erreur de confondre le MAGNÉTISME ANIMAL avec le *minéral*, quoique j'aie toujours persisté dans mes écrits à établir que l'usage de l'aimant, quoiqu'utile, étoit toujours imparfait sans le secours de la théorie du Magnétisme animal. Les Physiciens & Médecins avec lesquels j'ai été en correspondance, ou qui ont cherché à me pénétrer, pour usurper cette découverte, ont prétendu & affecté de répandre, les uns que l'aimant étoit le seul agent que j'employasse; les autres, que j'y joignois l'électricité, & cela, parce qu'on

avoit que j'avois fait usage de ces deux moyens. La plupart d'entre eux ont été détrompés par leur propre expérience; mais au lieu de reconnoître la vérité que j'annonçois, ils ont conclu, de ce qu'ils n'obtenoient pas de succès par l'usage de ces deux agens; que les guérisons annoncées de ma part étoient supposées, & que ma théorie étoit illusoire. Le desir d'écarter pour jamais de semblables erreurs, & de mettre la vérité dans son jour, m'a déterminé à ne plus faire aucun usage de l'électricité ni de l'aimant depuis 1776.

Le peu d'accueil fait à ma découverte; & la foible espérance qu'elle m'offroit pour l'avenir. me déterminèrent à ne plus rien entreprendre de public à Vienne, & à faire un voyage en Souabe & en Suisse, pour ajouter à mon expérience. & me mener à la vérité par des faits, J'eus effectivement la satisfaction d'obtenir plusieurs guérisons frappantes en Souabe, & d'opérer dans les hôpitaux, sous les yeux des Médecins de Berne & de Zurich, des effets qui, en ne leur laissant au-

## 38 *Mémoire sur la Découverte*

cun doute sur l'existence du **MAGNÉTISME ANIMAL**, & sur l'utilité de ma théorie, dissipèrent l'erreur dans laquelle mes contradicteurs les avoient déjà jettés.

Ce fut de l'année 1774 à celle de 1775, qu'un ecclésiastique homme de bonne foi mais d'un zèle excessif, opéra dans le diocèse de Ratisbonne, sur différens malades du genre nerveux, des effets qui parurent surnaturels, aux yeux des hommes les moins prévenus & les plus éclairés de cette contrée. Sa réputation s'étendit jusqu'à Vienne, où la société étoit divisée en deux partis; l'un traitoit ces effets d'impostures & de supercherie; tandis que l'autre les regardoit comme des merveilles opérées par la puissance divine. L'un & l'autre cependant étoient dans l'erreur; & mon expérience m'avoit appris dès-lors, que cet homme n'étoit en cela que l'instrument de la Nature. Ce n'étoit que parce que sa profession, secondée du hasard, déterminoit près de lui certaines combinaisons naturelles, qu'il renouvelloit les symptômes périodiques des

maladies, sans en connoître la cause. La fin de ces paroxismes étoit regardée comme des guérisons réelles : le temps seul put désabuser le public.

Me retirant à Vienne, sur la fin de l'année 1775, je passai par Munic, [où son Altesse l'Electeur de Bavière, voulut bien me consulter sur cette matière, & me demander si je pouvois lui expliquer ces prétendues merveilles. Je fis sous ses yeux des expériences qui écartèrent les préjugés de sa personne, en ne lui laissant aucun doute sur la vérité que j'annonce. Ce fut peu de temps après que l'Académie des Sciences de cette capitale me fit l'honneur de m'admettre au rang des ses membres.

Je fis, en l'année 1776, un second voyage en Bavière; j'y obtins les mêmes succès dans des maladies de différens genres. J'opérai particulièrement la guérison d'une goutte-serene imparfaite, avec paralyse des membres, dont étoit attaqué M. d'Osterwald,

## 40 *Mémoire sur la Découverte*

directeur de l'Académie des Sciences de Munic; il a eu l'honnêteté d'en rendre compte au public, ainsi que des autres effets dont il avoit été témoin \*. De retour à Vienne, je persistai jusqu'à la fin de la même année, à ne plus rien entreprendre; & je n'aurois pas changé de résolution, si mes amis ne s'étoient réunis pour la combattre; leurs instances, jointes au desir que j'avois de faire triompher la vérité, me firent concevoir l'espérance d'y parvenir par de nouveaux succès, & sur-tout par quelque guérison éclatante. J'entrepris dans cette vue, entre autres malades, la demoiselle Paradis, âgée de 18 ans, née de parens connus: particulièrement connue elle-même de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, elle recevoit de

---

\* On a publié au commencement de 1778, un *Recueil des Cures opérées par le Magnétisme*, imprimé à Leipzig. Ce Recueil informe, dont j'ignore l'auteur, n'a que le mérite d'avoir réuni fidèlement, & sans partialité, les Relations & les Ecrits pour & contre mon système.



sa bienfaisance une pension dont elle jouissoit, comme absolument aveugle, depuis l'âge de 4 ans. C'étoit une goutte-sereine parfaite, avec des convulsion dans les yeux. Elle étoit de plus attaquée d'une mélancolie, accompagnée d'obstructions à la rate & au foie, qui la jettoient souvent dans des accès de délire & de fureur, propres à persuader qu'elle étoit d'une folie consommée.

J'entrepris encore la nommée Zwelferine, âgée de 19 ans, étant aveugle dès l'âge de deux ans d'une goutte-sereine, accompagnée d'une taie rideuse & très-épaisse, avec atrophie du globe; elle étoit de plus attaquée d'un crachement de sang périodique. J'avois pris cette fille dans la maison des Orphelins à Vienne; son aveuglement étoit attesté par les Administrateurs

J'entrepris, dans le même temps, la demoiselle Offine, âgée de 18 ans, pensionnée de Sa Majesté, comme fille d'un officier de ses armées. Sa maladie consistoit

## 42 *Mémoire sur la Découverte*

dans une phthisie purulente & une mélancolie atrabilaire, accompagnée de convulsions, fureur, vomiffemens, crachemens de sang, & syncopes. Ces trois malades étoient, ainfi que d'autres, logées dans ma maison, pour pouvoir fuivre mon traitement fans interruption. J'ai été affez heureux pour pouvoir les guérir toutes les trois.

Le père & la mère de la demoifelle Paradis, témoins de fa guérifon, & des progrès qu'elle faifoit dans l'usage de fes yeux, s'empressèrent de répandre cet événement & leur fatisfaction. On accourut en foule chez moi pour s'en affurer; & chacun, après avoir mis la malade à un genre d'épreuve, se retiroit dans l'admiration, en me difant les choses les plus flatteufes.

Les deux Préfidens de la Faculté; à la tête d'une députation de leur corps, déterminés par les instances répétées de M. Paradis, se rendirent chez moi; & après avoir examiné cette demoifelle, ils joignirent hau-

tement leur témoignage à celui du public. M. de Stoërck, l'un de ces Messieurs, qui connoissoit particulièrement cette jeune personne, l'ayant traitée pendant dix ans sans aucun succès, m'exprima sa satisfaction d'une cure aussi intéressante, & ses regrets d'avoir autant différé à favoriser, par son aveu, l'importance de cette découverte. Plusieurs Médecins, chacun en particulier, suivirent l'exemple de nos chefs, & rendirent le même hommage à la vérité.

D'après des démarches aussi authentiques, M. Paradis crut devoir exprimer sa reconnaissance en la transmettant, par ses écrits, à toute l'Europe. C'est lui qui, dans le temps, a consacré dans les feuilles publiques, les détails \* intéressans de la guérison de sa fille.

---

\* Voici pour la satisfaction du lecteur, le Précis historique de cette cure singulière; il a été fidèlement extrait de la relation écrite en langue allemande, par le Père lui-même. C'est lui qui me l'a remise au mois de mars de l'année 1777, pour la rendre publique; elle est actuellement sous mes yeux.

## 44 *Mémoire sur la Découverte*

Du nombre des Médecins qui étoient venus chez moi satisfaire leur curiosité, étoit M. Barth, professeur d'Anatomie des maladies des yeux, & opérant de la cataracte; il avoit même reconnu deux fois que la demoiselle Paradis jouissoit de la faculté de voir. Cet homme emporté par l'envie, osa répandre dans le public que cette demoiselle ne voyoit pas, & qu'il s'en étoit assuré par lui-même; il appuyoit cette affirmation,

---

Marie-Thérèse Paradis, fille unique de M. Paradis, Secrétaire de LL. MM. II. & RR. est née à Vienne le 15 mai 1759: elle avoit les yeux bien organisés.

Le 9 décembre 1762, on s'aperçut à son réveil qu'elle n'y voyoit plus; ses parens furent d'autant plus surpris & affligés de cet accident subit, que depuis sa naissance, rien n'avoit annoncé de l'altération dans cet organe.

On reconnut que c'étoit une goutte-serene parfait, dont la cause pouvoit être une humeur répercutée, ou une frayeur dont cet enfant pouvoit avoir été frappé la même nuit, par un bruit qui se fit à la porte de sa chambre

de ce qu'elle ignoroit ou confondoit le nom des objets qui lui étoient présentés. On lui répondoit de toute part, qu'il confondoit en cela l'incapacité nécessaire des aveugles de naissance ou du premier âge, avec les connoissances acquises des aveugles opérés de la cataracte. Comment, lui disoit-on, un homme de votre profession peut-il produire une erreur aussi grossière ? Mais son impudence répondoit à tout par l'affirmative du contraire. Le public avoit beau lui répéter que mille témoins déposoient en fa-

---

Les parens défolés, employèrent d'abord les moyens qui furent jugés les plus propres à remédier à cet accident, tels que les vésicatoires, les sangsues & les cautères.

Le premier de ces moyens fut même porté fort loin, puisque pendant plus de deux mois sa tête fut couverte d'un emplâtre, qui entretenoit une suppuration continuelle. On y joignit pendant plusieurs années les purgatifs & apéritifs, l'usage de la plante pulsatille & de la racine valériane. Ces différens moyens n'eurent aucuns succès; son état même

## 46 *Mémoire sur la Découverte*

veur de la guérison ; lui seul soutenant la négative, s'affocioit ainsi à M. Ingenhoufze, Inoculateur dont j'ai parlé.

Ces deux perfonnages, traités d'abord comme extravagans par les perfonnes honnêtes & fenfées, parvinrent à former une cabale pour enlever la demoifelle Paradis (à mes foins, dans l'état d'imperfection où étoient encore fes yeux, d'empêcher qu'elle fût présentée à Sa Majesté, comme elle devoit l'être ; & d'accréditer ainsi fans retour l'impofture avancée.

---

étoit aggravé de convulfions dans les yeux & les paupières, qui, en fe portant vers le cerveau, donnoient lieu à des tranfports qui faifoient craindre l'aliénation d'esprit. Ses yeux devinrent faillans, & ils étoient tellement déplacés, qu'on n'appercevoit le plus fouvent que le blanc ; ce qui, joint à la convulfion, rendoit fon aspect défagréable & pénible à supporter. On eut recours, l'année dernière, à l'électricité, qui lui a été adminiftrée fur les yeux, par plus de trois mille fecouffes ; elle en éprouvoit jufqu'à cent par féance. Ce dernier moyen lui a été funefte,

On entreprit à cet effet d'échauffer M. Paradis, par la crainte de voir supprimer la pension de sa fille, & plusieurs autres avantages qui lui étoient annoncés. En conséquence, il réclama sa fille. Celle-ci, de concert avec sa mère, lui témoigna sa répugnance, & la crainte que sa guérison en fût imparfaite. On insista; & cette contrariété, en renouvelant ses convulsions, lui occasionna une rechute fâcheuse. Elle n'eut cependant point de suite relativement à ses yeux; elle continua à en perfectionner l'usa-

---

& il a tellement ajouté à son irritabilité & à ses convulsions, qu'on n'a pu la préserver d'accident que par des saignées réitérées.

M. le Baron de Wenzel, dans son dernier séjour à Vienne, fut chargé de la part de S. M. de l'examiner & de lui donner des secours, s'il étoit possible; il dit après cet examen, qu'il la croyoit incurable.

Malgré cet état & les douleurs qui l'accompagnoient, ses parens ne négligèrent rien pour son éducation & la distraire de ses souff-

## 48 *Mémoire sur la Découverte*

ge. Le père la voyant mieux, & toujours animé par la cabale, renouvela ses démarches; il redemanda sa fille avec chaleur, & força sa femme à l'exiger. La fille résista, par les mêmes motifs que précédemment. La mère, qui jusqu'alors les avoit appuyés, & m'avoit prié d'excuser les extravagances de son mari, vint m'annoncer le 29 avril, qu'elle entendoit dès l'instant retirer sa fille. Je lui répondis qu'elle en étoit la maîtresse; mais que s'il en résultoit de nouveaux accidens, elle devoit renoncer à mes soins. Ce

---

frances: elle avoit fait de grands progrès dans la musique; & son talent sur l'orgue & le clavecin, lui procura l'heureux avantage d'être connue de l'Impératrice-Reine. Sa Majesté, touchée de son malheureux état, a bien voulu lui accorder une pension.

Le docteur Mesmer, Médecin, connu depuis quelques années par la découverte du Magnétisme animal, & qui avoit été témoin des premiers traitemens qui lui avoient été faits dans son enfance, observoit depuis quelque temps cette malade avec une attention par-



propos fut entendu de sa fille; il émut sa sensibilité, & elle retomba dans un état de convulsion. Elle fut secourue par M. le comte de Pellegrini, l'un de mes malades. La mère qui entendit ses cris, me quitta brusquement, arracha sa fille avec fureur des mains de la personne qui la secouroit, en disant: Malheureuse, tu es aussi d'intelligence avec les gens de cette maison! & la jetta avec rage la tête contre la muraille. Tous les accidens de cette infortunée se renou-

---

particulière, toutes les fois qu'il avoit occasion de la rencontrer; il s'informoit des circonstances qui avoient accompagné cette maladie, & des moyens dont on s'étoit servi pour la traiter jusqu'alors. Ce qu'il jugeoit le plus contraire, & qui paroissoit l'inquiéter, fut la manière dont on avoit fait usage de l'électricité.

Nonobstant le degré où cette maladie étoit parvenue, il fit espérer à la famille qu'il seroit reprendre aux yeux leur position naturelle, en apaisant les convulsions & calmant les douleurs; & quoiqu'on ait su par la suite

vellèrent. J'accourus vers elle pour la secourir; la mère toujours en fureur, se jeta sur moi, pour m'en empêcher, en m'accablant d'injures. Je l'éloignai par la médiation de quelques personnes de ma famille, & je me rapprochai de sa fille pour lui donner mes soins. Pendant qu'elle m'occupoit, j'entendis de nouveaux cris de fureur, & des efforts répétés pour ouvrir & fermer alternativement la porte de la pièce où j'étois. C'étoit le sieur Paradis, qui, averti par un domestique de sa femme, s'étoit in-

---

qu'il avoit dès-lors conçu l'espérance de lui rendre la faculté de voir, il ne la témoigna point aux parens, auxquels une expérience malheureuse & des contrariétés soutenues, avoient fait former la résolution de ne plus faire aucune tentative pour une guérison qu'ils regardoient comme impossible.

M. Mesmer a commencé son traitement le 20 janvier dernier : ses premiers effets ont été de la chaleur & de la rougeur à la tête; elle avoit ensuite du tremblement aux jambes & aux bras; elle éprouvoit à la nuque un

trouvé chez moi l'épée à la main, & vouloit entrer dans cet appartement, tandis que mon domestique cherchoit à l'éloigner en assurant ma porte. On parvint à désarmer ce furieux, & il sortit de ma maison, après avoir vomé mille imprécations contre moi & ma famille, Sa femme, d'un autre côté, étoit tombée en foiblesse; je lui fis donner les secours dont elle avoit besoin, & elle se retira quelques heures après; mais leur malheureuse fille éprouvoit des vomissemens, des convulsions &

---

léger tiraillement, qui portoit sa tête en arrière, & qui, en augmentant successivement, ajoutoit à l'ébranlement convulsif des yeux.

Le second jour du traitement, M. Mesmer produisit un effet qui surprit beaucoup les personnes qui en furent témoins: étant assis à côté de la malade, il dirigeoit sa canne vers sa figure représentée par une glace, & en même temps qu'il agitoit cette canne, la tête de la malade en suivoit les mouvemens; cette sensation étoit si forte, qu'elle annonçoit elle-même les différentes variations du mouvement de la canne. On s'apperçut bien-

## 52 *Mémoire sur la Découverte*

des fureurs, que le moindre bruit, & sur-tout le son des cloches, renouvelloit avec excès. Elle étoit même retombée dans son premier aveuglement, par la violence du coup que sa mère lui avoit occasionné, ce qui me donnoit lieu de craindre pour l'état du cerveau.

Tels furent pour elle & pour moi, les funestes effets de cette affligeante scène. Il m'eût été facile d'en faire constater juridique-

---

tôt, que l'agitation des yeux s'augmentoit & diminoit alternativement, d'une manière très-sensible; leurs mouvemens multipliés en dehors & en dedans, étoient quelquefois suivis d'une entière tranquillité; elle fut absolue dès le quatrième jour, & les yeux prirent leur situation naturelle: ce qui donna lieu de remarquer que le gauche étoit plus petit que le droit; mais en continuant le traitement, ils s'égalisèrent parfaitement.

Le tremblement des membres cessa peu de jours après; mais elle éprouvoit à l'occiput une douleur qui pénétoit la tête, & augmentoit en s'insinuant en avant: lorsqu'elle parvint à la partie où s'unissent les nerfs

aient les excès, par le témoignage de M. le comte de Pellegrini, & celui de huit personnes qui étoient chez moi, sans parler d'autant de voisins qui étoient en état de déposer la vérité; mais uniquement occupé de sauver, s'il étoit possible, la demoiselle Paradis, je négligeois tous les moyens que m'offroit la justice. Mes amis se réunirent en vain pour me faire entrevoir l'ingrati-

---

optiques, il lui sembla pendant deux jours que sa tête se divisoit en deux parties. Cette douleur suivit les nerfs optiques, en se divisant comme eux; elle la définissoit comme des piquûres de pointes d'aiguilles, qui, en s'avancant successivement vers les globes, parvinrent à les pénétrer & à s'y multiplier en se répandant dans la rétine. Ces sensations étoient souvent accompagnées de secouffes.

L'odorat de la malade étoit altéré depuis plusieurs années, & la sécrétion du mucus ne se faisoit pas. Son traitement lui fit éprouver un gonflement intérieur du nez & des parties voisines, qui se détermina dans huit jours. par une évacuation copieuse d'une ma-

## 54 *Mémoire sur la Découverte*

de démontrée de cette famille, & les suites infructueuses de mes travaux ; j'insistois dans ma première résolution, & j'aurois à m'en féliciter, si j'avois pu vaincre, par des bienfaits, les ennemis de la vérité & de mon repos.

J'appris le lendemain que le sieur Paradis, cherchant à couvrir ses excès, répan-

---

tière verte & visqueuse ; elle eut en même temps une diarrhée d'une abondance extraordinaire ; les douleurs des yeux s'augmentèrent, & elle se plaignit de vertiges. M. Mesmer jugea qu'ils étoient l'effet des premières impressions de la lumière ; il fit alors demeurer la malade chez lui, afin de s'affurer des précautions nécessaires.

La sensibilité de cet organe devint telle, qu'après avoir couvert ses yeux d'un triple bandeau, il fut encore forcé de la tenir dans une chambre obscure, d'autant que la moindre impression de la lumière, sur toutes les parties du corps indifféremment, l'agitoit au point de la faire tomber. La douleur qu'elle éprouvoit dans les yeux changea successive-

doit dans le public les imputations les plus atroces sur mon compte, & toujours dans la vue de retirer sa fille, & de prouver, par son état, le danger de mes moyens. Je reçus, en effet, par M. Ost, médecin de la Cour, un ordre par écrit de M. de Stoërck, en sa qualité de premier médecin, *daté de Schoenbrunn, le 2 mai 1777*, qui m' enjoignoit de *finir cette supercherie* (c'étoit son expression),

---

ment de nature; elle étoit d'abord générale & cuisante, ce fut ensuite une vive démangeaison, qui se termina par une sensation semblable à celle que produiroit un pinceau légèrement promené sur la rétine,

Ces effets progressifs donnèrent lieu à M. Mesmer de penser que la cure étoit assez avancée, pour donner à la malade une première idée de la lumière & de ses modifications. Il lui ôta le bandeau, en la laissant dans la chambre obscure, & l'invita à faire attention à ce qu'éprouvoient ses yeux devant lesquels il plaçoit alternativement des objets blancs & noirs; elle expliquoit la sensation que lui occasionnoient les premiers, comme

## 56 *Mémoire sur la Découverte*

„ & de rendre la demoiselle Paradis à sa fa-  
„ mille, si je pensois qu'elle pût l'être sans  
„ danger. „

Qui auroit pu croire que M. de Stoërck, qui étoit bien instruit, par le même medecin, de tout ce qui s'étoit passé chez moi, & qui, depuis sa première visite, étoit venu deux fois se convaincre par lui-même des progrès de la maladie, & de l'utilité de mes moyens,

---

si on lui infinuoit dans le globe des pointes subtiles, dont l'effet douloureux prenoit la direction du cerveau: cette douleur & les différentes sensations qui l'accompagnoient, augmentoient & diminoient en raison du degré de blancheur des objets qui étoient présentés; & M. Mesmer les faisoit cesser tout-à-fait, en leur substituant des noirs.

Par ces effets successifs & opposés, il fit connoître à la malade que la cause de ces sensations étoit externe, & qu'elles différoient en cela de celles qu'elle avoit eues jusqu'alors; il parvint ainsi à lui faire concevoir la différence de la lumière & de sa privation, ainsi que de leur gradation. Pour continuer



se fût permis d'employer à mon égard l'expression de l'offense & du mépris ? J'avois lieu de penser au contraire, qu'essentiellement placé pour reconnoître une vérité de ce genre, il en seroit le défenseur. J'ose même dire que, comme Président de la Faculté, plus encore, comme dépositaire de la confiance de Sa Majesté, c'étoit le premier de ses devoirs de protéger, dans cette circonstance, un membre de la Faculté qu'il savoit être sans reproche, & qu'il avoit cent fois assuré de

---

son instruction, M. Mesmer lui présenta les différentes couleurs; elle observoit alors que la lumière s'infinuoit plus doucement, & lui jaissoit quelque impression: elle les distingua bientôt en les comparant, mais sans pouvoir retenir leurs noms, quoiqu'elle eût une mémoire très-heureuse. A l'aspect du noir, elle disoit tristement qu'elle ne voyoit plus rien, & que cela lui rappelloit sa cécité.

Dans les premiers jours, l'impression d'un objet sur la rétine, duroit une minute après l'avoir regardé, enforte que pour en distinguer un autre, & ne le pas confondre avec le

## 58 *Mémoire sur la Découverte*

son attachement & de son estime. Je répondis, au surplus, à cet ordre peu réfléchi, que la malade étoit hors d'état d'être transportée sans être exposée à périr.

Le danger de la mort auquel étoit exposée mademoiselle Paradis, en imposa sans doute à son père, & lui fit faire quelques réflexions. Il employa près de moi la médiation de deux personnes recommandables, pour m'engager à donner encore mes soins à, sa

---

premier, elle étoit forcée de couvrir ses yeux pendant que duroit sa première impression.

Elle distinguoit dans une obscurité où les autres personnes voyoient difficilement; mais elle perdit successivement cette faculté, lorsque ses yeux purent admettre plus de lumière.

Les muscles moteurs de ses yeux ne lui ayant point servi jusque-là, il a fallu lui en apprendre l'usage pour diriger les mouvemens de cet organe, chercher les objets, les voir, les fixer directement, & indiquer leur situation. Cette instruction, dont on ne peut

elle. Je lui fis dire que ce seroit à la condition, que ni lui ni sa femme ne paroïtroient plus dans ma maison. Mon traitement, en effet, surpassa mes espérances, & neuf jours suffirent pour calmer entièrement les convulsions & faire cesser les accidens; mais l'aveuglement étoit le même.

Quinze jours de traitement le firent cesser, & rétablirent l'organe dans l'état où il étoit avant l'accident. J'y joignis encore quinze

---

rendre les difficultés multipliées, étoit d'autant plus pénible, qu'elle étoit souvent interrompue par des accès de mélancolie, qui étoient une suite de sa maladie.

Le 9 février, M. Mesmer essaya, pour la première fois; de lui faire voir des figures & des mouvemens; il se présenta lui-même devant elle dans la chambre obscure. Elle fut effrayée en voyant la figure humaine: le nez lui parut ridicule, & pendant plusieurs jours elle ne pouvoit le regarder sans éclater de rire. Elle demanda à voir un chien qu'elle caressoit souvent; l'aspect de cet animal lui parut plus agréable que celui de l'homme.

## 60 *Mémoire sur la Découverte*

jours d'instruction, pour perfectionner & raffermir sa fanté. Le public vint alors s'affurer de son rétablissement, & chacun en particulier me donna, même par écrit, de nouveaux témoignages de sa satisfaction. Le sieur Paradis, assuré du bon état de sa fille par M. Ost, qui, à sa requisition, & de mon consentement, suivoit les progrès du traitement, écrivit une lettre à ma femme, où il la remercioit de ses soins maternels. Il m'adressa aussi le même remerciement, en me priant d'agréer ses excuses sur le passé, & sa

---

Ne sachant pas le nom des figures, elle en désignoit exactement la forme avec le doigt. Un point d'instruction des plus difficiles, a été de lui apprendre à toucher ce qu'elle voyoit & à combiner ces deux facultés. N'ayant aucune idée de la distance, tout lui sembloit à sa portée, quel qu'en fût l'éloignement, & les objets lui paroissoient s'agrandir à mesure qu'elle s'en approchoit.

L'exercice continuel qu'elle étoit obligée de faire pour combattre sa mal-adresse, & le grand nombre de choses qu'elle avoit à ap-

reconnoissance pour l'avenir: il terminoit en me priant de lui renvoyer sa fille, pour lui faire respirer l'air de la campagne où il alloit se rendre; que de-là il la renverroit chez moi, toutes les fois que je le jugerois nécessaire pour continuer son instruction, & qu'il espéroit que je voudrois bien lui accorder mes soins. Je le crus de bonne foi, & lui renvoyai sa fille le 8 du mois de juin. J'appris dès le lendemain, que sa famille affectoit de répandre qu'elle étoit toujours aveugle & convulsive, & la présentoit

---

prendre, la chagrinoit quelquefois au point de lui faire regretter son état précédent; d'autant que, lorsqu'elle étoit aveugle, on admiroit son adresse & son intelligence. Mais sa gaieté naturelle lui faisoit prendre le dessus. & le soins continués de M. Mesmer lui faisoient faire de nouveaux progrès. Elle est insensiblement parvenue à soutenir le grand jour, & à distinguer parfaitement les objets à toute distance; rien ne lui échappoit, même dans les figures peintes en miniature, dont elle contrefaisoit les traits & l'attitude. Elle avoit même le talent singulier de juger, avec une

## 62 *Mémoire sur la Découverte*

comme telle, en la forçant d'imiter les convulsions & l'aveuglement. Cette nouvelle éprouva d'abord quelques contradictions de la part des personnes qui s'étoient assurées du contraire; mais elle fut soutenue & accréditée par la cabale obscure dont le sieur Paradis étoit l'instrument, sans qu'il me fût possible d'en arrêter les progrès par les témoignages les plus recommandables, tels que ceux de M. de Spielmann, Conseiller aulique de LL. MM. & directeur de la Chancellerie d'Etat; de MM. les Conseillers de LL. MM. de Molitor, de Umlauer, médecin de LL. MM.; de Boulanger, de Heufeld, & de MM. le baron de Colnbach & de Weber, qui, in-

---

exactitude surprenante, le caractère des personnes qu'elle voyoit, par leur physionomie. La première fois qu'elle a vu le ciel étoilé, elle a témoigné de l'étonnement & de l'admiration; & depuis ce moment, tous les objets qui lui sont présentés, comme beaux & agréables, lui paroissent très-inférieurs à l'aspect des étoiles, pour lesquelles elle témoigne une préférence & un empressement décidés.

dépendamment de plusieurs autres personnes, ont suivi par eux-mêmes, presque tous les jours, mes procédés & leurs effets. C'est ainsi qu'on est successivement parvenu, malgré ma persévérance & mes travaux, à placer au rang des suppositions, ou tout au moins des choses les plus incertaines, la vérité la plus authentiquement démontrée.

Il est aisé de concevoir combien je devois être affecté de l'acharnement de mes adversaires à me nuire, & de l'ingratitude d'une famille que j'avois comblée de bienfaits. Néanmoins, je continuai pendant les six der-

---

Le grand nombre de personnes de tous les états, qui venoit la voir, a fait craindre à M. Mesmer qu'elle n'en fût excessivement fatiguée; & sa prudence l'a engagé à prendre des précautions à cet égard. Ses contradicteurs s'en sont prévalus, ainsi que de la maladresse & de l'incapacité de la jeune personne, pour attaquer la réalité de sa guérison; mais M. Mesmer assure que l'organe est dans sa perfection, & qu'elle en félicitera l'usage en l'exerçant avec application & persévérance.

## 64 *Mémoire sur la Découverte*

niers mois de l'année 1777, à perfectionner la guérison de la demoiselle Offline & de la nommée Zwelferine, dont on se rappellera qu'à l'égard des yeux, l'état étoit encore plus grave que celui de la demoiselle Paradis. Je continuai encore avec succès le traitement des malades qui me restoient, particulièrement celui de la demoiselle Wipior, âgée de neuf ans, ayant sur un œil une excroissance de la cornée, connue sous le nom de staphylome; & cette élévation de nature cartilagineuse, qui étoit de 3 à 4 lignes, la privoit de la faculté de voir de cet œil-là. Je suis heureusement parvenu à résoudre cette excroissance, au point de lui rendre la faculté de lire de côté. Il ne lui restoit qu'une taie légère au centre de la cornée, & je ne doute pas que je ne l'eusse fait disparaître entièrement, si les circonstances m'avoient permis de prolonger son traitement; mais fatigué de mes travaux depuis douze ans consécutifs, plus encore de l'animosité soutenue de mes adversaires, sans avoir recueilli de mes recherches & de mes peines,



peines, d'autre satisfaction que celle que l'adversité ne pouvoit m'ôter, je crus avoir rempli, jusqu'alors, tout ce que je devois à mes concitoyens; & persuadé qu'un jour on me rendroit plus de justice, je résolus de voyager, dans l'unique objet de me procurer le délassement dont j'avois besoin. Mais pour aller, autant qu'il étoit en moi, au devant du préjugé & des imputations, je disposai les choses de manière à laisser chez moi, pendant mon absence, la demoiselle Offine & la nommée Zwelferine. J'ai pris depuis la précaution de dire au public le motif de cet arrangement, en lui annonçant que ces personnes étoient dans ma maison, pour que leur état pût être constaté à chaque instant, & servir d'appui à la vérité. Elles y ont resté huit mois depuis mon départ de Vienne, & n'en sont sorties que par ordre supérieur.

Arrivé à Paris \* au mois de février 1778, je commençai à y jouir des douceurs du re-

---

\* Mes adversaires, toujours occupés de me nuire, s'empressèrent de répandre, à mon

E

## 66 Mémoire sur la Découverte

pos, & à me livrer entièrement à l'intéressante relation des Savans & des Médecins de cette Capitale, lorsque, pour répondre aux prévenances & aux honnêtetés dont ils me combloient, je fus porté à satisfaire leur curiosité, en leur parlant de mon système. Surpris de sa nature & de ses effets, ils m'en demandèrent l'explication. Je leur donnai mes Affertions sommaires en dix-neuf articles \*. Elles leur parurent sans aucune relation avec les connoissances établies. Je sen-

---

arrivée en France, des préventions sur mon compte. Ils se sont permis de compromettre la Faculté de Vienne, en faisant insérer une Lettre anonyme dans *le Journal Encyclopédique* du mois de mars 1778, page 506; & M. Hell, Bailli d'Hirsingen & de Lundzer, n'a pas craint de prêter son nom à cet écrit diffamatoire. Je n'en étois cependant pas connu; & je ne l'ai vu qu'à Paris, depuis cette époque, pour en recevoir des excuses. L'infidélité, les inconséquences & la malignité de cette Lettre, ne méritent au surplus que du mépris; il suffit de la lire pour s'en convaincre.

\* Ces mêmes Affertions ont été transmises en 1776, à la Société royale de Londres,

tis, en effet, combien il étoit difficile de persuader, par le seul raisonnement, l'existence d'un principe dont on n'avoit encore aucune idée; & je me rendis, par cette considération, à la demande qui m'étoit faite, de démontrer la réalité & l'utilité de ma théorie, par le traitement de quelques maladies graves.

Plusieurs malades m'ont donné leur confiance; la plupart étoient dans un état si désespéré, qu'il a fallu tout mon desir de leur être utile, pour me déterminer à les entreprendre: cependant j'ai obtenu la guérison d'une mélancolie vaporeuse avec vomissement spasmodique; de plusieurs obstructions invétérées à la rate. au foie & au mésentère; d'une goutte seréine imparfaite, au degré d'empêcher la malade de se conduire seule; d'une paralysie générale avec tremblement, qui don-

---

par M. Elliot, Envoyé d'Angleterre à la Diète de Ratisbonne; je les avois communiquées à ce Ministre, sur sa demande, après avoir fait sous ses yeux des expériences multipliées à Munic & à Ratisbonne.

## 68 *Mémoire sur la Découverte*

noit au malade, âgé de 40 ans, toutes les apparences de la vieillesse & de l'ivresse: cette maladie étoit la suite d'une gelure; elle avoit été aggravée par les effets d'une fièvre putride & maligne, dont ce malade avoit été attaqué, il y a six ans, en Amérique. J'ai encore obtenu le même succès sur une paralyse absolue des jambes, avec atrophie, sur un vomissement habituel, qui réduisoit la malade dans l'état de marasme; sur une cachexie scrophuleuse; & enfin, sur une dégénération générale des organes de la transpiration.

Ces malades, dont l'état étoit connu & constaté des Médecins de la Faculté de Paris, ont tous éprouvé des crises & des évacuations sensibles, & analogues à la nature de leurs maladies, sans avoir fait usage d'aucun médicament; & après avoir terminé leur traitement, ils m'en ont laissé une déclaration détaillée.

EN VOILÀ sans doute plus qu'il n'en falloit pour démontrer, sans réplique, les avan-

tages de ma méthode, & j'avois lieu de me flatter que la conviction en feroit la suite; mais les personnes qui m'avoient déterminé à entreprendre ce traitement, ne se font point mises à portée d'en reconnoître les effets, & cela, par des considérations & des motifs dont le détail feroit déplacé dans ce Mémoire. Il est résulté que les cures, n'ayant point été communiquées, contre mon attente, à des Corps dont la seule considération pouvoit fixer l'opinion publique, n'ont rempli que très-imparfaitement l'objet que je m'étois proposé, & dont m'avoit flatté; ce qui me porte à faire aujourd'hui un nouvel effort pour le triomphe de la vérité, en donnant plus d'étendue à mes premières Affertions, & une publicité qui leur a manqué jusqu'ici.

**PROPOSITIONS.**

1°. Il existe une influence mutuelle entre les Corps Célestes, la Terre & les Corps Animés.

2°. Un fluide universellement répandu, & continué de manière à ne souffrir aucun vuide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, & qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, propager & communiquer toutes les impressions du mouvement, est le moyen de cette influence.

3°. Cette action réciproque est soumise à des lois mécaniques, inconnues jusqu'à présent.

4°. Il résulte de cette action, des effets alternatifs, qui peuvent être considérés comme un Flux & Reflux.

5°. Ce flux & reflux est plus ou moins général, plus ou moins particulier, plus ou moins composé, selon la nature des causes qui le déterminent.

6°. C'est par cette opération (la plus universelle de celles que la Nature nous offre) que les relations d'activité, s'exercent entre les corps célestes, la terre & ses parties constitutives.

7°. Les propriétés de la Matière & du Corps Organisé, dépendent de cette opération.

8°. Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet agent; &

## 72 *Mémoire sur la Découverte*

c'est en s'infiltrant dans la substance des nerfs, qu'il les affecte immédiatement.

9°. Il se manifeste particulièrement dans le corps humain, des propriétés analogues à celles de l'Aimant; on y distingue des pôles également divers & opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits & renforcés; le phénomène même de l'inclinaison y est observé.

10°. La propriété du corps animal, qui le rend susceptible de l'influence des corps célestes, & de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifestée par son analogie avec l'Aimant, m'a déterminé à la nommer **MAGNÉTISME ANIMAL.**



11°. L'action & la vertu du Magnétisme animal, ainsi caractérisées, peuvent être communiquées à d'autres corps animés & inanimés. Les uns & les autres en font cependant plus ou moins susceptibles.

12°. Cette action & cette vertu, peuvent être renforcées & propagées par ces mêmes corps.

13°. On observe à l'expérience l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps, sans perdre notablement de son activité.

14°. Son action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire.

15°. Elle est augmentée & réfléchie par les glaces, comme la lumière.

## 74 *Mémoire sur la Découverte*

16°. Elle est communiquée, propagée & augmentée par le son.

17°. Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée & transportée.

18°. J'ai dit que les corps animés n'en étoient pas également susceptibles: il en est même, quoique très-rares, qui ont une propriété si opposée, que leur seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps.

19°. Cette vertu opposée pénètre aussi tous les corps; elle peut être également communiquée, propagée, accumulée, concentrée & transportée, réfléchie par les glaces, & propagée par le son; ce qui constitue,

non-seulement une privation, mais une vertu opposée positive.

20°. L'Aimant, soit naturel, soit artificiel, est, ainsi que les autres corps, susceptible du Magnétisme animal, & même de la vertu opposée, sans que, ni dans l'un ni dans l'autre cas, son action sur le fer & l'aiguille souffre aucune altération; ce qui prouve que le principe du Magnétisme animal diffère essentiellement de celui du minéral.

21°. Ce système fournira de nouveaux éclaircissmens sur la nature du Feu & de la Lumière, ainsi que dans la théorie de l'Attraction, du Flux & Reflux, de l'Aimant & de l'Electricité.

## 76 *Mémoire sur la Découverte*

22°. Il fera connoître que l'Aimant & l'Electricité artificielle, n'ont à l'égard des maladies, que des propriétés communes avec plusieurs autres agens que la Nature nous offre; & que s'il est résulté quelques effets utiles de l'administration de ceux-là, ils sont dus au Magnétisme animal.

23°. On reconoitra par les faits, d'après les règles pratiques que j'établirai, que ce principe peut guérir immédiatement les maladies des nerfs, & médiatement les autres.

24°. Qu'avec son secours, le Médecin est éclairé sur l'usage des médicamens; qu'il perfectionne leur action, & qu'il provoque & dirige les crises salutaires, de manière à s'en rendre le maître.

25°. En communiquant ma méthode, je démontrerai par une théorie nouvelle des maladies, l'utilité universelle du principe que je leur oppose.

26°. Avec cette connoissance, le Médecin jugera sûrement l'origine, la nature & les progrès des maladies, même des plus compliquées; il en empêchera l'accroissement, & parviendra à leur guérison, sans jamais exposer le malade à des effets dangereux ou des suites fâcheuses, quels que soient l'âge, le tempérament & le sexe. Les femmes même dans l'état de grossesse & lors des accouchemens, jouiront du même avantage.

27°. Cette doctrine, enfin, mettra le Médecin en état de bien juger

## 78 *Mémoire sur la Découverte*

du degré de santé de chaque individu, & de le préserver des maladies auxquelles il pourroit être exposé. L'art de guérir, parviendra ainsi à sa dernière perfection.

Quoiqu'il ne soit aucune de ces Affertions, sur laquelle mon observation constante, depuis douze ans, m'ait laissé de l'incertitude, je conçois facilement, d'après les principes reçus & les connoissances établies, que mon systéme doit paroître, au premier aspect, tenir à l'illusion autant qu'à la vérité. Mais je prie les personnes éclairées d'éloigner les préjugés, & de suspendre au moins leur jugement, jusqu'à ce que les circonstances me permettent de donner à mes principes, l'évidence dont ils sont susceptibles. La considération des hommes qui gémissent dans les souffrances & le malheur, par la seule insuffisance des moyens connus, est bien de nature à inspirer le desir, & même l'espoir d'en reconnoître de plus utiles.

Les Médecins, comme dépositaires de la confiance publique, sur ce qui touche de plus près la conservation & le bonheur des hommes, sont seuls capables, par les connoissances essentielles à leur état, de bien juger de l'importance de la découverte que je viens d'annoncer, & d'en présenter les suites. Eux seuls, en un mot, sont capables de la mettre en pratique.

L'avantage que j'ai de partager la dignité de leur profession, ne me permet pas de douter qu'ils ne s'empressent d'adopter & de répandre des principes qui tendent au plus grand soulagement de l'humanité, dès qu'ils seront fixés par ce Mémoire, qui leur est essentiellement destiné, sur la véritable idée du **MAGNÉTISME ANIMAL.**

**F I N.**





2  
OBSERVATIONS

SUR

LE MAGNÉTISME

ANIMAL,

Par M. D'ESLON,

*Docteur-Régent de la Faculté de Médecine  
de Paris, & Premier Médecin Ordinaire  
de Monseigneur le Comte D'ARTOIS.*



A L O N D R E S ;

*Et se trouve*

A C A R L S R O U H E ,

Chez MICHEL M A K L O T,  
Libraire & Imprimeur de la Cour.

---

M. DCC. LXXXI.



**OBSERVATIONS**  
**SUR**  
**LE MAGNÉTISME**  
**ANIMAL.**



# OBSERVATIONS

SUR

## LE MAGNÉTISME

### ANIMAL \*



**L**E titre de cet Ecrit ; annonce suffisamment son objet ; mais je dois prévenir que j'ai un double intérêt à fixer les opinions répandues dans le monde sur le Magnétisme Animal. Le premier est celui de la vérité ; le second est le mien propre.

---

\* Ceux qui désireront avoir sur cette matière les lumières dont elle est susceptible, peuvent lire le Mémoire ayant pour titre : *Mémoire sur le Magnétisme Animal, par M. Mesmer, Docteur en Médecine de la Faculté de Vienne.* A GENEVE. Se trouve à Carlsrouhe chez MICHEL MAKLOT Libraire & Imprimeur de la cour. 1781.

On a diversement interprété mes relations avec M. Mesmer. Cela devoit être ainsi. Chacun, suivant son caractère ou sa façon de penser, a loué ou blâmé dans ma conduite ce qu'il y trouvoit digne de louanges ou de blâme.

Quant à moi, je crois en avoir agi fort simplement. Dans l'origine, j'ai entendu citer des faits très-extraordinaires, mais en même-temps très-intéressans. J'ai mieux aimé les examiner que les dédaigner: l'occasion m'a été favorable: j'en ai profité: j'ai vu: je vois; & je dis tout uniment ce que je vois & ce que j'ai vu.

En vain je m'interroge moi-même sur cet objet dans le secret de mon cœur; j'en reviens toujours à me dire que je ne trouve rien de plus simple que ma conduite. Il n'est même pas en moi de concevoir qu'on en puisse tenir une autre.

Laissons pour le moment les dénominations méprisantes dont peuvent m'honorer

## *sur le Magnétisme animal.* 7

ceux qui n'ont pas d'autre ressource. Qu'ils disent de moi ce qu'ils voudront. J'ai de quoi me consoler.

Que le monde vraiment poli est aimable! avec quelle douceur, quelle urbanité, quelle noblesse & quelle délicatesse, certaines Personnes blâment ce qu'elles n'approuvent pas! faut-il le dire? J'ai ressenti plusieurs fois une satisfaction intérieure à être désapprouvé par elles. Quoi? me disois-je tout bas: ces mêmes gens me loueront un jour! Ah! si la simple honnêteté pouvoit exiger une récompense, elle n'en imagineroit certainement pas de plus flatteuse.

Je présente cet écrit à tous ceux qui, aimant la vérité pour la vérité, ne cherchent pas à se la déguiser pour le vain & triste plaisir de se croire ou de se dire au-dessus des notions communes.

Je ne leur demande pas de croire parce que je leur dis que je crois; mais j'attens

de leur sagesse qu'ils ne préféreront pas des négations, hasardées, timorées, ou de mauvaise foi, à mes assertions positives & sans détour.

J'attens de leurs lumières qu'ils s'apercevront que je ne parle pas avec légèreté, puisque je m'exprimerai avec assez de détail pour les mettre à portée de juger par eux-mêmes, autant que l'on peut juger sur la parole d'autrui.

J'attens de la solidité de leur jugement qu'il ne balanceront pas à décider que je serois extrêmement coupable si, dans une matière aussi importante, j'avois pris de propos délibéré tant de peine pour les tromper, sans autre intérêt que celui de les tromper ou de faire parler de moi.

J'attens de leur justice qu'avant de donner dans cet extrême, ils pèseront qui je suis, ou qui je puis être.

Je suis Médecin. Par état, la matière que je traite est de ma compétence. Par état,



je dois m'occuper de tout ce qui tient à la conservation & à la santé de mes semblables. Par état, je suis placé pour connoître l'insuffisance des moyens usités en Médecine. Par état, je dois avoir le sentiment profond des misères humaines. Comme homme & comme Médecin elles ne peuvent m'être indifférentes.

Je ne dirai pas que toutes ces considérations m'imposent autant de devoirs sacrés. Ce langage très-respectable dans son principe, a été employé si souvent & tellement hors de propos, qu'il est usé jusqu'au ridicule; mais je dirai que ces considérations & de semblables ont toujours eu le plus grand empire sur mon esprit.

Par ces motifs, je me suis fort occupé pendant longues années des moyens les plus propres à écarter de la Médecine les abus qui s'y sont introduits. Enfin il y a environ six mois que j'ai conçu la ferme résolution de rédiger mes idées par écrit, de manière à pouvoir

être mises sous les yeux du Public. Je me suis mis au travail mais ce travail, subordonné à des occupations journalières qu'il m'auroit été impardonnable de négliger, a été infiniment retardé par l'attention suivie que j'ai donnée aux traitemens de M. Mesmer: en sorte qu'en six mois j'ai à peine fait l'ouvrage de six jours.

J'avois remis au moment de la publication de cet Ouvrage ce que j'avois à dire sur le Magnétisme animal. Je pensois qu'une matière ferviroit d'appui & peut-être d'excuse à l'autre; mais les retardemens que j'éprouve nécessairement me forcent à séparer ces deux objets. Ce qu'on va lire n'est donc qu'un morceau détaché d'un plus grand Ouvrage. C'étoit à peu de chose près la moitié de la Préface. Je ne fais que la transcrire ici en y ajoutant les reflexions précédentes, & en me permettant de donner à mes idées une extension qui auroit été infoutenable pour une Préface.

Des Personnes qui ont bien voulu me témoigner quelque intérêt, m'ont insinué plu-

## *sur le Magnétisme animal.*    II

fiens fois qu'en une circonstance aussi publique de ma vie, il étoit étonnant que je ne rendisse pas un compte public de ma conduite. Je conviens avoir éludé de répondre positivement. Dans le fait, je travaillois dès-lors à leur témoigner le cas que je fais de leurs conseils, & j'espère que cette explication les satisfera.

Après ce préambule, que je ne crois pas hors de propos, j'entre en matière.

Jamais, au premier coup-d'œil, découverte n'a tant prêté que celle du Magnétisme animal à l'incrédulité, au ridicule, aux sarcasmes, aux raisonnemens, aux plaisanteries de toute espèce. Les vrais & les faux savans, les gens instruits, les ignorans & le peuple, devoient se révolter également à la proposition de guérir des maladies par la vue & l'attouchement.

Avant d'aller plus loin, je crois à propos d'observer pour la clarté de ce qui va suivre, que l'on s'exprime imparfaitement, lorsqu'on

dit que M. Mesmer guérit des maladies par la vue & l'attouchement. Ici la vue & l'attouchement ne font rien par eux-mêmes: ils sont de simples conducteurs du Magnétisme animal, principe qui, selon toutes les apparences, existe dans la Nature avec toutes ses propriétés, mais qui n'agit qu'à l'aide d'une direction particulière. Cette direction, M. Mesmer, quand bon lui semble, peut la donner au Magnétisme animal, au moyen de conducteurs variés & à son choix, tels que le corps animal, un bâton, une barre de fer, l'aimant, l'électricité, la réflexion de la lumière, le son, le verre, le fil, &c. C'est ainsi que nous dirigeons le feu électrique par des machines & des conducteurs que nous avons reconnus propres à cet effet.

Sous cet aspect raisonné, le Magnétisme animal ne cesse pas d'être une singularité piquante, mais il cesse d'être une singularité bizarre. En effet, d'un côté l'analogie démontre la possibilité de son existence particulière & de ses rapports particuliers: d'un autre côté, l'expérience prouve que ses rapports, ses

effets & ses conducteurs ne sont pas les mêmes que ceux de l'Electricité; ou du moins que ses principaux phénomènes nous sont inconnus dans l'Electricité.

Par exemple, M. Mesmer impregné, je ne fais comment, du Magnétisme animal se livre à toutes les actions ordinaires de la vie; & cependant on ne s'apperçoit pas que chez lui l'activité du principe souffre de la diminution. En tout tems & en tous lieux, j'ai toujours vu ce Médecin prêt à produire le Magnétisme. Non seulement il le porte partout, mais on diroit qu'il le laisse & le reprend quand il lui plaît. Certainement on ne voit rien de pareil dans l'Electricité.

M. Mesmer porte-t-il sur lui quelque matière propre à renouveler l'action de son principe quand il en a besoin? C'est une question qui m'a été faite bien souvent. J'ai toujours répondu & je réponds encore avec vérité que je n'ai rien apperçu de semblable. L'on ne doit pas m'accuser de chercher à en imposer à ce sujet; car si j'étois dans le cas de savoir

quelque chose que je ne voulusse pas dire, il seroit très simple de me taire.

Quoiqu'il en soit, les premiers rapports qui se répandirent dans le Public sur ce procédé nouveau n'étoient pas de nature à l'accréditer. On racontoit que M. Mesmer, par la seule direction de ses yeux, de son doigt, de sa canne, ou d'une simple baguette, caufoit une sensation remarquable aux Personnes qui le consultoient, & qu'au son des instrumens, il faisoit ressentir des impressions très-vives. Cela étoit vrai; mais il faut convenir que rien ne ressemble davantage à des tours de passe-passe, & qu'il étoit bien permis d'être incrédule.

Si l'on veut ajouter à cela que la première action du principe de M. Mesmer n'est pas toujours très-sensible, & même que certaines organisations s'y fressent absolument, on se rendra compte de la diversité des opinions chez les Personnes que la simple curiosité rapprochoit de M. Mesmer. Car parmi ceux qui ressentoient des impressions ré-

elles mais légères, s'il en étoit de convaincus, il en étoit aussi qui craignoient leur imagination prévenue. Quant à ceux qui n'éprouvoient rien, ils devoient se croire en droit de nier la vérité du fait. Voilà donc plusieurs voix raisonnablement établies dans le Public; & il est hors de doute, que la balance devoit y pencher défavorablement pour M. Mesmer.

Cependant, malgré ces défavantages marqués, il me semble que les Physiciens devoient suspendre leur jugement. Associé à deux Corps célèbres dans les Sciences, M. Mesmer ne pouvoit être un homme de nulle considération pour des Savans. Il avoit pris la peine d'adresser aux principales Académies de l'Europe, le Précis de son système, & il avoit comparé les effets du Magnétisme animal sur les corps animés, aux effets de l'Aimant & de l'Electricité sur d'autres corps connus. Rien, ai-je déjà insinué, de moins révoltant pour des hommes accoutumés à faire agir les ressorts de ces deux derniers principes, que l'hypothèse d'un troisième.

Cette supposition, purement envisagée comme système ingénieux, ne pouvoit choquer, qu'autant qu'elle auroit été donnée pour certaine, quoique dénuée de preuves. Or, M. Mesmer offroit des preuves.

Je suis tellement assuré, disoit-il, de l'existence de mon principe, que je puis me servir & me passer également de l'Aimant & de l'Electricité pour le conduire: je puis m'en imprégner & me l'approprier, en imprégner d'autres & le leur approprier: je puis le faire sentir à une distance éloignée sans le secours d'aucun intermédiaire: je puis l'accumuler, le concentrer & le transporter: je puis l'augmenter & le faire réfléchir par les glaces comme la lumière, le communiquer, le propager & l'augmenter par le son. J'observe à l'expérience l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps sans perdre notablement de son activité. Enfin, je me suis assuré que quelques corps animaux ont une propriété tellement opposée à mon principe, que sa seule présence



sence détruit tous les effets du Magnétisme animal. Cette vertu opposée est également susceptible d'être communiquée, propagée, accumulée, concentrée, transportée, réfléchie par les glaces, propagée par le son, &c. &c.

Lorsqu'un homme portant face raisonnable, avance positivement de tels faits, il faut l'écouter pour profiter de ses lumières ou pour le déclarer fou. C'est à ce dernier parti, mais sans avoir écouté que se déterminèrent les Corps littéraires auxquels s'étoit adressé M. Mesmer. Le seul qui ne témoigna pas son mépris par le silence, ne lui répondit que pour l'assurer en d'autres termes, qu'il ne savoit ce qu'il disoit. Aussi, dès que je fus suffisamment instruit des faits, cette décision me parut au moins précipitée; & je me permis d'avancer qu'autant le Public faisoit ce qu'il devoit, autant les Savans faisoient ce qu'ils ne devoient pas.

Je ne fus pas; au surplus, effarouché de voir M. Mesmer en Pays étranger. Je ne

*l'en estimai ni plus ni moins. Nul prophète en son pays, dit le peuple: Nulle découverte de génie sans persécution, disent les Savans. Ou ces axiômes ne signifient rien, ou bien il en faut conclure qu'en supposant la découverte de M. Mesmer vraiment utile, son Auteur a pu s'expatrier & n'en être pas moins respectable. Quant à moi, sans prétendre m'ériger en Juge de ce qui s'étoit passé en Allemagne, je n'ignorois pas que la Médecine gémit à Vienne sous un régime fâcheux. Esclave d'un Despote, sous le nom de Président, elle est asservie aux caprices d'un seul. Pour peu qu'il soit foible, entêté, entiché de systèmes, ou simplement susceptible de préventions, les intrigues y doivent être intolérables.*

Je n'avois eu aucune relation avec M. Mesmer avant son séjour en France. Il y étoit même question de lui depuis plusieurs mois, que rien ne nous rapprochoit. Le hasard voulut qu'au nombre de ses malades j'eusse une connoissance dont l'honnêteté ne pouvoit

in'être suspecte. C'étoit un homme d'un âge fait, d'un jugement exquis, & qui joignoit à l'élocution, la plus facile, une précision peu commune. Il avoit d'ailleurs fait une longue & malheureuse expérience de notre insuffisance dans l'art de traiter nombre de maladies, ayant passé par les mains de ce que la France renferme de plus célèbre en Médecine. Je le priai, dès notre première rencontre, de fixer mon opinion sur ce que je devois croire ou rejeter. Il se prêta obligeamment à mes questions, me confirma en grande-partie ce que-j'avois oui dire, & m'apprit des faits si surprenans & si nouveaux pour moi, que j'aurois été tenté de ne rien croire si le témoin eût été récusable.

Quelque tems après je rendis à cette personne une visite de bienfaisance. C'étoit le matin : je la trouvai dans son lit. La conversation roula de nouveau sur son traitement. Elle me répéta avec complaisance ce qu'elle m'avoit déjà dit ; & j'étois sur le point de la

quitter lorsque M. Mesmer entra. Après les civilités ordinaires, il adressa la parole au malade, & à mon grand étonnement, quoique prévenu, je vis celui-ci subir une crise violente. Ses yeux s'égarèrent, sa poitrine s'éleva la voix & la respiration lui manquèrent jusqu'à ce qu'une sueur abondante vint le délivrer de ces anxiétés. Je restai muet assez long-tems ; mais enfin je crus devoir rompre le silence, & déclarer mon état à M. Mesmer ; car je n'ignorois pas qu'il s'étoit plaint de quelques prétendues surprises de ce genre. Il ne témoigna nul embarras ; mais ses réponses furent assez froides, ce qui ne me surprit ni ne me déplut dans un étranger ; insensiblement la conversation s'anima entre nous, & je reconnus aisément qu'à des connoissances particulières, M. Mesmer joignoit de connoissances en Médecine que j'aurois ambitionnées.

Depuis ce tems-là, M. Mesmer se lia avec quelques personnes de ma société ; enforte que nous nous vîmes fréquemment. Crainte

d'indiscrétion, on laissa passer un assez long intervalle de tems avant de lui demander quelles étoient ses vues pendant son séjour en France. A ses réponses, on jugea qu'il ne connoissoit guère le local qu'il étoit venu chercher, & je dirai, sans détour, que s'il avoit voulu suivre les avis qu'on lui donna, il ne se seroit pas attaché à convaincre les Savans, dans l'espoir qu'ils se prêteroient à persuader le Public; mais il auroit convaincu le Public pour forcer les Savans à l'écouter. Je ne fais s'il ne seroit pas plus aisé de faire couler les quatre grands fleuves de France dans le même lit, que de rassembler les Savans de Paris, pour juger de bonne foi une question hors de leurs principes. C'est ce qu'on tâcha de faire comprendre à M. Mesmer, en lui prédissant qu'il ne réussiroit pas dans ses projets. Mais, las de faire des expériences particulières, qui n'aboutissoient à rien, ennuyé des propos auxquels elles donnoient lieu, révolté du mauvais accueil qu'il recevoit partout, effrayé par le ressouvenir des tracasseries qu'il avoit éprouvées, & sur-

tout soulevé contre l'accusation de charlatanisme qui pénétrait quelquefois jusqu'à lui, il ne vouloit plus travailler, pour ainsi dire, qu'à la face de l'Univers. Il se flattoit de convaincre les Savans par ses discours, d'attirer l'attention du Gouvernement par leurs rapports, & alors de solliciter l'établissement d'une Maison publique où il donneroit ses secours & découvreroit ses principes à des Médecins. A défaut de succès, il vouloit s'en retourner.

„ Rien de plus honnête, lui répondoit-on,  
 „ que ce que vous proposez. Faire une dé-  
 „ couverte intéressante pour l'humanité; la  
 „ communiquer pour le bien de tous, au  
 „ lieu de la tenir secrète pour votre propre  
 „ avantage; vouloir qu'elle ne parvienne au  
 „ Public que par des voies qui en attestent  
 „ l'authenticité; ne la laisser échapper de vos  
 „ mains que pour la déposer en celles de  
 „ Personnes placées pour en user avec dis-  
 „ cernement; ne désirer enfin la récompense  
 „ de vos travaux que lorsque leur utilité

## *Sur le Magnétisme animal.* 23

„ fera constatée: on vous le répète: rien  
„ n'est plus honnête, nous voudrions que  
„ tout le monde fût à portée d'en juger  
„ comme nous; mais sans préventions; est-il  
„ juste de s'y attendre? Votre découverte  
„ au premier aspect est-elle faite pour attirer  
„ la confiance? Ne convenez-vous pas qu'el-  
„ le doit répugner même à l'homme instruit?  
„ Le ferez-vous revenir de ses préventions  
„ en ne faisant rien pour lui? Assiéger la  
„ porte de nos Savans, comme vous y pa-  
„ roissez déterminé, n'est nullement de notre  
„ goût; & sans être Prophètes, nous cro-  
„ yons pouvoir vous prédire ce qui en arri-  
„ vera. Les uns vous rebûteront sans vous  
„ écouter; d'autres tâcheront de vous pé-  
„ nétrer pour s'approprier le fruit de vos  
„ veilles; quelques-uns plus honnêtes se lais-  
„ seront peut-être persuader, mais au mo-  
„ indre mot qu'ils voudront dire en votre  
„ faveur, ils se verront honnir, vous aban-  
„ donneront, & vous finirez par être ridi-  
„ cule aux yeux de tous, ou du moins aux  
„ yeux du plus grand nombre. Alors, que

„ferez-vous ? Vous vous retirerez, préten-  
„dez-vous. Où ? dans votre patrie ? Vous  
„y retrouverez les défagrémens que vous y  
„avez laiffés, & de plus, il faudra vous la-  
„ver du mauvais accueil que vous aurez  
„reçu en France. Irez-vous par-tout ail-  
„leurs ? De quelque côté que vous tour-  
„niez vos pas, vous trouverez les mêmes  
„obstacles. Outre l'inconvénient d'y être  
„nouveau venu, vous y ferez peint sous des  
„couleurs défavorables par tout ce qu'il y  
„aura de plumes favantes que l'on consultera ;  
„car, à la honte de Sciences, il faut conve-  
„nir qu'en général ceux qui les cultivent ne  
„font rien moins que louangeurs fans intérêt.  
„Si vous nous croyez, vous resterez ici. A  
„la vérité, l'on y clabaud, on perfifle. on  
„ridiculife, on médit & même on intrigue,  
„mais le Gouvernement est doux : il hait  
„l'éclat, & la protection du bon y garantit  
„de la persécution du méchant. En un mot,  
„avec de la patience, de l'honnêteté & l'a-  
„veu du Public, on parvient en France à  
„tout ce qui est juste & raisonnable. At-



„tachez-vous donc au Public. S'il est tou-  
„jours prêt à bafouer le premier objet qui  
„se présente, il n'a jamais honte de revenir  
„sur ses pas pour être juste, & si vous avez  
„le bonheur de lui être utile, soyez certain  
„de sa reconnoissance. Il vous accueillera,  
„vous élèvera, vous soutiendra, vous pro-  
„tégera envers & contre tous, & peut-être  
„qu'un jour tel qui croiroit aujourd'hui s'a-  
„baïffer en prononçant votre nom devant  
„lui, fera trop heureux de savoir parler de  
„vous pour lui être agréable.“ Telles fu-  
rent les observations que les amis de M.  
Mesmer lui firent. Mais ils ne purent le  
persuader.

J'ai le bonheur de n'être pas de ces gens  
qui ne veulent servir qu'à leur mode. Ceux  
qui finissent par nuire ou décrier plutôt que  
de démordre en rien de leurs idées, ne se-  
ront jamais mes modèles. Je pris donc le  
parti de passer par-dessus les considérations  
ordinaires, de vaincre quelques répugnances  
personnelles & d'entrer dans les vues de

M. Mesmer. Nous allâmes heurter aux portes. Nos premiers essais ne furent pas heureux. Si nous ne fumes pas hués en forme, au moins, eumes-nous l'ample satisfaction de remarquer que nous passions pour visionnaires. Ce que M. Mesmer en voulut tâter à lui tout seul ne fut pas plus satisfaisant. Je m'aperçus à ses récits que sa qualité d'Étranger avoit mis à l'aise. On lui fit même entendre assez cruellement qu'il cherchoit à rabaisser les connoissances d'autrui pour parvenir à ses fins.

N'y avoit-il pas alors quelque ressemblance entre M. Mesmer & ce bon-homme qui crut faire merveille de frapper un certain soir à la porte de pauvres gens, en leur offrant ses poches pleines d'or ? On le prit pour un voleur. „ Je ne suis rien moins que cela, „ s'écrioit-il: d'ailleurs qu'avez-vous à craindre ? Examinez que vous êtes en nombre, „ sur vos foyers, que je suis seul, & que je „ vous apporte de l'or“. „ Bon, de l'or, lui „ répondit-on, vous êtes un voleur; & ce n'est „ pas le l'or que vous avez dans vos poches

„Nous savons ce que nous savons, & que  
„ce que vous en dites, n'est que pour déro-  
„ber nos haillons“. Le bon-homme eut beau  
dire. Il fallut se retirer.

On trouvera peut-être l'historiette légère &  
la comparaison forte. La question se réduit  
à savoir si M. Mesmer apporte de l'or. Qu'on  
y regarde.

Je proposai enfin un parti qui tenoit le mi-  
lieu entre le système de M. Mesmer & celui  
de ses conseils. Je ne puis dire combien il  
fallut combattre pour le lui faire agréer, tant  
il craignoit que le témoignage ne fût pas af-  
sez-éclatant. Je l'invitai à dîner avec douze  
de mes confrères. Je rappelai à ceux-ci ce  
que je leur avois dit des effets du Magnétif-  
me animal; soit en particulier, soit dans nos  
assemblées, & je les exhortai à se défaire de  
toute prévention pour écouter la lecture d'un  
Mémoire manuscrit, que M. Mesmer se dispo-  
soit à faire imprimer: ce qu'il a effectué de-  
puis \*. On y consentit, on écouta, & après

---

\* C'est le Mémoire cité en note à la pre-  
mière page de cet Ecrit,

sa lecture, M. Mesmer se retira pour nous laisser délibérer. La question suffisamment débattue, trois de mes confrères & moi, jugeames pouvoir prendre sur nos occupations le tems nécessaire pour suivre divers traitemens.

Je ne nomme point ici mes confrères pour plusieurs raisons; 1°. parce que je me suis fait une loi de ne nommer d'hommes vivants, que M. Mesmer & moi; 2°. les Médecins dont il s'agit ici sont gens d'un mérite reconnu dans leur Art: il est très-aisé de favoir leurs noms & mon silence ne peut leur faire tort; 3°. chacun ayant sa manière de voir & son avis particulier, j'entends leur laisser pleine liberté sur le leur, comme je prétens bien conserver la mienne. Ce n'est pas ici une affaire de complaisance. 4°. Sur les faits que je citerai tout-à-l'heure, je ne pourrois invoquer leur témoignage sans une espèce de duplicité dont je ne suis pas capable, ou sans courir le risque d'être légitimement contredit en beaucoup de détails. La raison en est sim-

ple: mes confrères ne se rendoient que toutes les quinzaines chez M. Mesmer. Moi, je n'ai pas manqué volontairement un jour sans y passer quelques heures. Ce qui m'a procuré l'avantage de suivre la marche de ce nouvel agent de la Nature, de manière à apercevoir bien des choses qui doivent nécessairement échapper à des yeux moins assidus.

Je viens d'indiquer par quels motifs & dans quelles circonstances M. Mesmer s'étoit décidé à faire de nouvelles expériences. Son premier dessein étoit d'entreprendre douze malades, tout au plus. Par condescendance, il n'a pas tardé à en recevoir un treizième, puis un quatorzième, puis un quinzième, &c.; aujourd'hui il en a soixante-dix & plus. Environ six cents places sont promises & des milliers demandées. C'est dans un salon que le moindre Bourgeois de Paris trouveroit trop petit pour sa compagnie, que se fait le traitement. On y voit toutes sortes de maladies, des personnes de tous états, de tout sexe & de tout âge. Quelque confiance que puisse inspirer cette méthode, il

paroît bien difficile que les moyens & son action ne souffrent pas de tant d'incommodité.

J'excéderois mes Lecteurs d'ennui si je ne me bornois pas dans les détails. Je choisis donc une douzaine de traitemens & de maladies variées pour en faire le court historique. Je joins à chaque fait les réflexions qu'il m'a inspirées, en élaguant, autant qu'il est en moi, les termes de l'Art. Je demande également pardon à ceux qui trouveront que c'est trop, & à ceux qui trouveront que c'est trop peu. Mon objet n'est pas de faire des enthousiastes; mon devoir consiste à mettre les gens sensés en état de juger non-seulement par les faits, mais encore par mes réflexions: dussai-je y perdre. Pour donner à ces détails plus de clarté & éviter de fatigantes répétitions, je crois à propos de les faire précéder de quelques idées sur la doctrine & la méthode de M. Mesmer.

Cependant je subordonne ce que je vais dire à deux considérations. En premier lieu, j'expose, mais ne plaide ni n'affirme. En se-

cond lieu, je n'ai nulle mission de M. Mesmer. Il ne m'a pas chargé d'être son organe. Ainsi permis à lui de me défavouer quand il lui plaira sans que cela tire à conséquence.

De même qu'il n'y a qu'une Nature, qu'une vie, qu'une santé, il n'y a, selon M. Mesmer qu'une maladie, qu'un remède, qu'une guérison.

La Nature subordonnée à l'impulsion qui lui a été donnée par la main créatrice, portée en nous par mille canaux divers l'action de la vie. Le libre cours de cette action dans nos organes constitue la santé.

Lorsque le cours de cette action est arrêté par des résistances occasionelles, la nature fait effort pour vaincre les obstacles. Ces efforts nous les avons nommés crises.

Lorsque ces efforts parviennent à surmonter les obstacles, les crises sont heureuses; l'ordre primitif est rétabli: nous sommes guéris.

Au contraire, lorsque les efforts sont insuffisants, les crises ont des suites fâcheuses: l'action de la vie manque son effet, & nous demeurons en état de maladie, si nous ne mourons pas.

Si toutes les crises insuffisantes ne mènent pas à la mort prochaine, cela vient de ce que les canaux abandonnés par l'action de la vie ne sont pas également nécessaires à notre existence; mais ils lui sont plus ou moins essentiels.

Des dépôts étrangers à cette existence, obstruent, en s'accumulant, les canaux délaissés, & donnent naissance à autant de monstruosités qui se décèlent par des accidents variés à l'infini.

Les Médecins ont donné à chacun de ces accidens un nom particulier, & les ont définis comme autant de maladies. Les effets sont innombrables: la cause est unique.

Rendre à la Nature son véritable cours, est la seule Médecine qui puisse exister.

Ainsi



Ainsi que la Médecine est une, le remède est un; & tous les remèdes usités dans la Médecine ordinaire n'ont jamais obtenu des succès avantageux qu'en ce que, par des combinaisons heureuses, mais dûes au hasard, ils servoient de conducteurs au Magnétisme animal.

Cette conclusion ne plaira pas universellement. J'ai déjà dit que je ne me chargeois pas de sa cause. Il est cependant utile d'observer que jusques-là M. Mesmer rentré dans les principes de nos plus célèbres Naturalistes, entés sur la morale hipocratique. On verra tout-à-l'heure si les effets du Magnétisme animal sont ou ne sont pas analogues à la doctrine que je viens d'exposer.

Quoi qu'il en soit, ceux qui voudront raisonner sur le Magnétisme animal, ne doivent pas oublier que M. Mesmer n'entend guérir qu'à l'aide des crises, c'est-à-dire, en secondant ou provoquant les efforts de la Nature.

De-là il fuit que s'il entreprend la cure d'un fou, \* il ne le guérira qu'en lui occasionnant des accès de folie. Les vaporeux auront des accès de vapeurs; les épileptiques, d'épilepsie &c.

Le grand avantage du Magnétisme animal consiste donc à accélérer les crises sans danger. Par exemple, on peut supposer qu'une crise opérée en neuf jours par la Nature, réduite à ses propres forces, sera obtenue en neuf heures, à l'aide du Magnétisme animal.

Il m'a paru qu'on envisageoit assez communément les traitemens par le Magnétisme animal, sous l'aspect de la plaisanterie. On trouve fort doux d'éviter le dégoût des remèdes, de bien dormir, bien boire, bien manger, de rire, causer, se promener, faire de la Musique, &c. Il faut convenir que cette méthode auprès de la nôtre, est bien gaie.

---

\* M. Mesmer est dans l'opinion, & je le crois comme lui, que la plupart des folies ne sont que des crises imparfaites de maladies.

## *Sur le Magnétisme animal.* 35

Cependant le Magnétisme animal ne laisse pas d'avoir ses désagrémens. C'est d'abord quelque chose que l'assiduité qu'il exige ; mais ce n'est pas tout. Pour l'ordinaire, le soulagement n'y arrive que par le canal de la douleur. Ces douleurs sont quelquefois très-fortes, suivant l'opiniâtreté du mal ou la diversité des organisations. Cependant je ne me suis jamais aperçu qu'elles fussent dangereuses, soit que le Magnétisme animal s'arrête de lui même, soit que M. Mesmer sache le modérer à propos : ce que j'ignore.

J'avertis donc tous ceux qui penseroient à suivre ce traitement, qu'ils doivent s'attendre à des crises plus ou moins douloureuses, à des sueurs longues & abondantes, à des expectorations, à des évacuations par les urines ou les voies ordinaires, quelque fois si considérables, qu'il est presque ridicule de le dire & de le croire : or tout cela n'arrive presque jamais sans douleurs préparatoires.

Il est deux principales compensations à ces désagrémens. La première & la plus sensi

ble consiste dans un prompt retour des facultés naturelles. On est dans un état d'anxiété pendant les heures du traitement; mais on vit dans les intervalles: il semble qu'on en soit plus fort.

La seconde est très-extraordinaire. J'ai observé, & crois ne m'être pas trompé, que le Magnétisme animal donnoit du courage. Le remède attache au remède. J'ai vu peu de malades manquer de constance. Ceux qui ont donné des exemples contraires étoient conduits par des circonstances impérieuses ou gênés par quelques-uns de ces liens factices qui rendent les hommes si déraisonnables sur l'objet important de la santé.

Cet effet m'a d'autant plus surpris, qu'il m'a paru général; mais à coup sûr, je passerois pour enthousiaste, si je n'appellois en témoignage de ce que j'avance une classe de malades, exempte de toutes considérations politiques.

On voit aux traitemens de M. Mesmer, quatre enfans de deux, cinq, onze & douze

ans. Ils sont très-assidus, & ne donnent aucune peine pour les contenir. Le plus jeune est aveugle du moment de sa naissance, s'il n'est pas venu tel au monde. Assis sur une chaise, il se cramponne de ses petites mains à un Conducteur; & là, pendant trois & quatre heures consécutives, il passe gaiement son tems à en appliquer l'extrémité, tantôt sur un œil, tantôt sur l'autre. Cette intéressante créature se flatte, en balbutiant, d'y voir clair par la suite. Hélas! le pauvre enfant ne fait ce que c'est que voir: il est bien à craindre qu'il ne le sache jamais.

Quoiqu'il en arrive, ai-je tort de dire que cette constance n'est pas une chose ordinaire.

M A R A S M E

*à la suite de fièvre milliaire.*

M\*\*\*, âgé de dix ans, étoit au Collège à quelques lieues de la Capitale. Il revint à Paris le 14 Août 1779, avec quelques signes de mauvaise santé. Sept jour après son arrivée, il se plaignit de mal d'estomach. Le lendemain, fièvre: successivement agacement

de nerfs, tremblement des mains, des bras, des jambes. Je fus appelé au troisieme jour de la maladie, & ne me trompai pas sur le genre; j'annonçai du onzieme au quatorzieme une éruption qui eut effectivement lieu au tems indiqué: c'étoit une fièvre milliaire.

L'éruption se fit très mal: elle se maintint sur le front, & depuis le menton jusqu'au bas & à l'entour du col. Ce qui parut de boutons sur les bras étoit fort peu de chose. Dès-lors toute transpiration fut interceptée; la peau devint terreuse, & le malade exhaloit une odeur de cadavre. Les évacuations qui n'avoient jamais été suffisantes, furent totalement supprimées vers la fin de la maladie. Alors le dégoût fut entier; les foibleffes se succédèrent; le froid gagna successivement les mains, les pieds, les jambes, les cuisses & le ventre: nul moyen de les réchauffer; l'affaifement devint absolu, le marasme exeeffif; enfin le malade tomba dans cette espèce de léthargie, qui sert d'avant-coureur à l'agonie & à la mort. Telle étoit la maladie au quarante-cinquieme jour. Un de mes Confrères &

moi avions inutilement prodigué tous nos soins pour faire prendre à la nature un cours moins funeste.

Dans cet état de désespoir, j'engageai M. Mesmer à venir voir le malade. Nous y arrivâmes vers le midi. Il fut tellement effrayé du froid glacial & du marasme, qu'il me reprocha, en secret, de le rendre l'inutile témoin d'un malheur inévitable. Néanmoins il prit l'enfant par les mains, & quelques minutes après, l'estomach & la poitrine furent couverts d'une moiteur gluante. L'attouchement de la langue procura une chaleur intérieure & agréable. Demi-heure après le malade urina. Vraiment étonné de voir produire dans ce court intervalle au Magnétisme animal des effets que quarante-cinq jours de nos remèdes avoient peut-être éloignés, je pressai M. Mesmer d'achever ce qu'il commençoit aussi-bien. Il s'y refusa; car il voyoit cet enfant hors de tout espoir: il le voyoit mort. Mais si la résistance fut grande, mon obstination fut opiniâtre: je l'emportai; & en

conséquence le malade fut mis dans un bain. Il y resta cinq quarts-d'heure, disant gaïement qu'il se portoit bien. Dans la soirée, la chaleur revint: la moiteur se répandit dans l'universalité du corps: l'appetit se fit sentir: le malade mangea une écreviffe, du pain, & but de l'eau mêlée de vin de Chamgagne blanc. Dans la nuit, le sommeil fut calme: l'enfant ne se réveilla que pour demander à manger; & enfin une évacuation infecte foulagea la nature affaïffée.

Le reste de cette cure demanda trois ou quatre semaines. J'ai peu vu ce jeune-homme depuis; mais je l'ai vu. Il étoit gras, alerte, & avoit tous les signes d'une bonne santé.

#### R É F L E X I O N S.

On demande quelquefois si M. Mesmer fait des cures? Moi, je demanderois volontiers si la Médecine ordinaire en cite beaucoup de cette évidence? Encore puis-je dire que, pour ne pas fatiguer mes Lecteurs, j'élague des détails aggravans, surprenans & intéressans.



La nature, dit-on, fait souvent de ces choses-là. Pas si souvent, répondrai-je. Quand la nature a pendant quarante-cinq jours suivi une marche constamment progressive vers la mort, il est très-rare qu'elle revienne sur ses pas. Mais soit: accordons que cette objection soit valable dans le fait particulier que je viens de citer, & réduisons-nous à demander qu'elle ne serve pas de champ de bataille éternel. En matière importante, il ne faut pas croire légèrement, mais il faut être de bonne-foi.

J'ai quelquefois entendu décider hardiment que M. Mesmer n'avoit aucune découverte, & que s'il faisoit des choses extraordinaires, c'étoit en séduisant l'imagination. J'observe que ce n'est pas ici le cas de l'application. Personne n'étoit prévenu de l'arrivée de M. Mesmer. Le malade ne le connoissoit pas: il n'en avoit jamais entendu parler, & il étoit d'ailleurs trop affaibli pour s'en occuper le moins du monde volontairement.

Mais enfin, si M. Mesmer n'avoit d'autre secret que celui de faire agir l'imagination ef-

ficacement pour la santé: n'en auroit-il pas toujours un bien merveilleux ? Car si la Médecine d'imagination étoit la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas la Médecine d'imagination ?

Pour ne plus revenir sérieusement à ces deux objections, je vais citer un fait qui me paroît les combattre toutes deux suffisamment.

Je fus appelé dans une maison de Paris par un Chirurgien justement estimé. J'y vis le spectacle d'une jeune demoiselle, étendue sur son lit, sans connoissance, & en état de convulsions depuis cinq jours. Les évacuations étoient supprimées, & les mouvemens convulsifs étoient si violens, que les efforts de quatre personnes ne pouvoient s'y opposer. Je remarquai que la malade, couchée sur le dos, n'appuyoit sur son lit que de la tête & des talons.

Le Chirurgien avoit employé toutes les ressources de l'Art: je ne pouvois faire mieux. Alors je me déterminai à requérir M. Mesmer

Il étoit très-tard, & nous ne pûmes nous joindre qu'à dix heures du soir auprès de la malade. M. Mesmer l'ayant examinée, m'annonça qu'il lui faudroit peut-être trois ou quatre heures pour la faire revenir de cet état; & malheureusement les circonstances ne lui permettoient pas de demeurer ce tems-là auprès d'elle. Il fallut que le sentiment de l'humanité cédât à la nécessité, & remettre l'opération au lendemain. Nous fûmes en quelque sorte consolés de ce fâcheux contre-tems, en ce que nous crûmes reconnoître qu'il n'y avoit pas de danger pour la vie. Cependant M. Mesmer ne se retira qu'après avoir obtenu une évacuation par les urines.

Le lendemain, à neuf heures du matin, moment de l'arrivée de M. Mesmer, l'état étoit le même. Je ne me rendis qu'à dix chez elle. A onze la malade reprit son entière connoissance; les évacuations se rétablirent, & trois jours après, elle fut en état de se rendre au traitement de M. Mesmer. Je ne parlerai pas de la suite de ce traitement.

Il est cependant un des plus singuliers, des plus apparents & des plus instructifs que j'aye vûs chez M. Mesmer.

L'exemple d'une personne sans connoissance depuis cinq jours laisse peu de prise, ce me semble, aux partisans de l'imagination.

D'un autre côté, si la nature renvoyée au lendemain par la nécessité, a eu la bonté d'attendre l'heure de M. Mesmer, il faut convenir qu'elle est bien complaisante à son égard, & en même-tems bien cruelle pour moi, qu'elle paroît prendre à tâche de faire tomber en erreur.

#### C A N C E R O C C U L T E.

Mademoiselle \*\*\*, âgée d'environ trente-cinq ans, s'apperçut il y a quelques années, d'une tumeur douloureuse dans la partie inférieure du sein gauche. Depuis, elle a employé différens remèdes; le succès n'en a pas été heureux. Il s'est formé plusieurs glandes autour & à la partie supérieure du sein

qui en s'aggrandissant, se rapprochant & s'unissant, l'ont tellement enflé, que la peau y résistoit avec peine. Deux éminences douloureuses & de couleur plombée se sont jointes au premiers maux, & le bout du sein a formé, en s'enfonçant, un cercle noirâtre; siège de douleurs particulières & lancinantes. Enfin le sein droit étoit engorgé de glandes éparfes. Toutes les habitudes salubres du corps étoient perdues: la simple marche occasionnoit à la malade des douleurs très-vives; la voiture lui étoit insoutenable: elle ne se couchoit plus dans son lit: elle s'y tenoit sur son séant; & le plus souvent c'étoit pour se plaindre de ne trouver ni sommeil ni repos.

On ne connoissoit plus d'autre ressource que l'amputation, avec cette circonstance effrayante, qu'un tel secours ne pouvoit être regardé comme efficace, en ce que la masse du sang ou des humeurs étant viciée, il paroissoit impossible de détourner la cause ou de la détruire.

Telle est la maladie que M. Mesmer, entreprit de traiter avec l'espoir du succès. Quand nous examinâmes l'état de la malade, nous en conclûmes que s'il empêchoit le sein de s'ouvrir, il auroit fait une cure merveilleuse. Il s'y engagea cependant, & il a été bien plus loin, puisque la malade est infiniment foulagée. Les glandes vagues ont disparu; la principale est considérablement diminuée; les douleurs sont tolérables; la malade a repris le sommeil; elle marche & va librement en voiture; elle connoit enfin une tranquillité dont elle avoit désespéré pour la vie.

### R É F L E X I O N S.

Ceci n'est pas une cure. Ce n'est qu'un traitement. Mais, quel traitement! Qu'il est consolant par ses effets connus & par les espérances qu'il donne! Le tems, la patience & la résignation de la malade, peuvent seuls autoriser une décision plus tranchante.

### C A N C E R O C C U L T E

*compliqué de goutte seréine.*

Mademoiselle\*\*\*, âgée de vingt ans, a eu la vue basse dès l'âge le plus tendre.

## *Sur le Magnétisme animal.* 47

Elle n'apercevoit de l'œil gauche que les objets placés directement vis-à-vis de l'organe.

Au mois d'Octobre 1778, elle sentit tout-à-coup une tension douloureuse autour des yeux, un déchirement dans la tête & sur les paupières un spasme qui l'empêchoit de les lever.

Au mois de Juin 1779, elle observa que l'œil gauche avoit totalement perdu la faculté de voir. L'œil droit étoit tellement affecté, qu'il suffisoit à peine à la conduire: tout travail des mains lui causoit des douleurs très-vives, & elle ne pouvoit se tenir en face du grand jour qu'elle ne risquât de tomber dans des convulsions. Les Médecins consultés attribuèrent ces accidents à la délicatesse du genre nerveux.

Mais il existoit une autre maladie. La Demoiselle \* \* \*, avoit depuis quinze ans des glandes squirreuses au sein. La plus considérable étoit adhérente. En tout, elles étoient

au nombre de vingt-deux. De longs traitemens n'avoient produit aucun bien & la terrible extirpation étoit le seul remède conseillé par les gens de l'Art.

Le Magnétisme animal réussit encore dans cette occasion. En moins de cinq semaines la Demoiselle \*\*\*, vit parfaitement des deux yeux. Elle distinguoit sans douleur les objets à des distances éloignées; & même l'œil gauche voyoit non-seulement directement, mais encore de côté; avantage dont il n'avoit jamais joui. Les succès ne se font pas démentis depuis. Cependant on observe toujours un reste de pesanteur dans les paupières.

Le moyen employé ne s'arrêta pas là. En même-tems qu'il attaquoit la goutte sereine, il détruisit vingt-une glandes. Nous espérons que la dernière ne tiendrait pas longtems. Sa forme aplatie & le travail journalier que nous y remarquions étoient des augures très-favorables; nous nous trompions également M. Mesmer & moi: dans le fait, la glande étoit  
ad-



adhérente. On n'en découvroit que la superficie. Mais lorsque par la suite du traitement, elle se fut détachée & qu'elle fut devenue roulante, nous nous aperçûmes que le noyau en étoit beaucoup plus considérable & beaucoup plus résistant que nous ne l'avions supposé.

Ce qui doit consoler la malade de la longueur du traitement, c'est que d'ailleurs elle se porte très-bien, & qu'elle éprouve tous les jours de nouveaux soulagemens. Le noyau va sans cesse en diminuant. Elle a même un moyen inmanquable de prédire chaque diminution, qui ne se fait jamais, que la glande ne se gonfle & ne grossisse quelques jours auparavant. Cette marche assurée n'est pas un phénomène peu remarquable.

### R É F L E X I O N S.

Ainsi qu'un torrent entraîne aisément les sables amoncelés devant lui & ne détruit que par succession de tems le rocher qui leur servoit de base, de même on voit ici le Magnétisme animal enlever avec facilité les humeurs

D

nouvelles non consolidées, & ne travailler qu'avec lenteur & confiance dès qu'il est parvenu au siège invétéré du mal.

Y a-t il ici une cure? n'y en a-t-il point? M. Mesmer répond assez froidement à cette interrogation, que faire voir des deux yeux une Personne qui ne voyoit pas d'un seul est une cure réelle. Nous, nous lui répliquons que la cause de la goutte seraine étant suivant les apparences la même que celle de cancer : il n'y a qu'une seule maladie, qu'un seul traitement, qu'une seule guérison, & qu'ainsi il faut que tout soit détruit, pour annoncer une cure.

C'est ainsi que Descartes apprit à ses antagonistes à se servir de ses propres armes contre lui.

Quoiqu'il en soit, voilà matière à disserter pour ceux qui en ont le goût.

### T A Y E S U R L' O E I L

*avec ulcère & hernie. Système des glandes engorgées.*

Lorsqu'on présenta la nommée\*\*\* à M. Mesmer, je jugeai qu'il refuseroit de la traiter.

En élaguant des détails très-graves , il suffira de dire qu'elle avoit l'œil gauche profondément enfoncé dans l'orbite, & vraisemblablement fondu. L'œil droit au contraire étoit faillant en même proportion, & recouvert d'une taye grise & épaisse, enforte que cette personne étoit absolument aveugle.

Après l'examen, M. Mesmer jugeant que l'œil gauche étoit fondu; dit qu'il ne se chargeoit pas de rétablir des organes détruits; mais qu'il se faisoit fort de remettre les deux yeux à leur place, de rendre la clarté à celui qui étoit recouvert d'une taye, & de procurer de l'embonpoint à la malade. Il a parfaitement tenu parole en quatre ou cinq semaines: elle voit très-bien, & est aussi grasse qu'elle étoit maigre.

Reste la cause qui existe vraisemblablement dans l'engorgement du système des glandes. Elle est vivement attaquée, mais non encore entièrement détruite par le Magnétisme animal. On fait assez que les humeurs scrophuleuses ont été de tout tems le désespoir de la

**Médecine.** Cet enfant en particulier avoit inutilement effayé les secours de gens renommés dans notre Art.

Il ne faut pas cependant en conclure que M. Mesmer ne réussira pas dans ce traitement. Les progrès en bien sont trop marqués à tous égards pour que l'on ne doive pas les compter pour beaucoup & tout espérer pour les suites.

### R É F L E X I O N S.

On peut élever ici la même question que sur le fait précédent. Y a-t-il une cure? n'y en-a-t-il pas? Des yeux sont-ils quelque chose ou rien?

### OBSTRUCTIONS COMPLIQUÉES.

Madame \*\*\*, âgée de trente-six à quarante ans, a toujours été d'une fanté délicate, sujette à des migraines fréquentes & à des suppressions. Elle usa de beaucoup de remèdes dans sa jeunesse. A peine se passoit-il deux mois dans l'année, qu'elle n'eût recours aux saignées, purgations, pillules, &c. Il y a quinze ans que des humeurs acrimonieu-

ses se manifestèrent au dehors. Les médicamens les firent passer dans le sang; mais elles reparurent de tems à autre, jusqu'à la formation de glandes au sein & d'obstructions. La malade a souffert il y a six ans l'extirpation de l'une de ces glandes. Quatre ans après elle a eu une fièvre maligne; ses obstructions ont augmenté, sur-tout celles de la rate: le désordre de l'estomach étoit au comble: tout aliment causoit indigestion. Les médecines ne faisoient plus d'effet: le petit lait étoit la seule nourriture. Dans cet état de douleur, d'épuisement & de maigreur, elle a eu recours à M. Mesmer le 20 Novembre dernier.

Dans son traitement, elle a été sujette jusqu'au 6 Janvier suivant, à des crises très-vives & douloureuses. Elle a demeuré quelquefois six heures sans connoissance. Pendant les crises, la mélancolie étoit profonde; & les larmes abondantes. Au 6 Janvier, les évacuations se sont déclarées, & les crises de pleurs se sont changées en crises de rire, mais l'estomach avoit repris ses fonctions, les mi-

graines ont cessé, les nerfs se sont tranquilisés, les glandes ont disparu, l'embonpoint est revenu. Enfin les crises n'ont plus eu lieu & la malade a quitté M. Mesmer avec parfaite santé & pénétrée de reconnoissance.

### R É F L E X I O N S.

Lisez & jugez: je n'ai rien à ajouter.

Je ne parle pas d'autres cures d'obstructions; mais ce n'est que pour éviter les longueurs. Je pourrois en citer plusieurs de non moins extraordinaires que celle-ci.

### C É C I T É.

*à la suite d'inflammation aux yeux.*

Le nommé \*\*\* étoit Laquais d'une de mes connoissances particulières. A la suite d'une maladie & des remèdes qu'elle exigea, ses yeux s'enflammèrent & s'atrophierent. Il devint aveugle au point de ne pouvoir se conduire seul.

Son Maître lui étoit attaché & gémissoit de n'avoir pas une fortune suffisante pour assurer la tranquillité de cet honnête garçon.

Les Quinze-Vingts étoient la seule ressource ouverte, mais difficile à obtenir. Dans ces circonstances, je fus prié de faire voir le malade à M. Mesmer. Je lui assignai une heure pour venir m'y trouver. Fidèle au rendez vous, le nommé \*\*\* se fit conduire par un Savoyard du Château des Thuilleries au Marais. Je le fis introduire: M. Mesmer toucha ses yeux quelques minutes: l'aveugle devint clairvoyant; & dans la joie de son cœur, il descendit, paya son Savoyard, le renvoya & s'en retourna chez lui sans conducteur.

La réflexion succéda à l'effervescence du contentement, & le lendemain dès le matin, le malade, toujours voyant, mais pleurant, vint me prier de le présenter de nouveau à M. Mesmer, & d'en obtenir un traitement suivi. Je consentis encore à faire ce qui dépendroit de moi.

Sa harangue à M. Mesmer fut simple: „je „vois, Monsieur, lui dit-il; & c'est à vous „que je le dois. Mais je conçois bien que je „ne suis pas guéri. Je viens vous prier de

„m'accorder la grace entière. Je suis pauvre,  
 „hors d'état de vous rien offrir, & incapable  
 „de vous rendre aucun service. Une bonne  
 „œuvre fera votre seule récompense: Néan-  
 „moins, je reste ici & j'espère que vous ne  
 „me chasserez pas. Le tems que je ne ferai  
 „pas auprès de vous, je le passerai dans votre  
 „grenier: je trouverai moyen de m'y établir.”

M. Mesmer, très-incommodément logé, n'ayant pas l'honneur d'être propriétaire d'un grenier, il fallut régler cet article différemment. Après quoi le nommé \*\*\* entra en traitement. Il a recouvré la vue en quelques semaines.

Mais j'ai dit que les yeux étoient atrophiés, & couverts de taies grises. M. Mesmer continue ce traitement pour le perfectionner. En attendant le malade reconnoissant seroit bien fâché que son bienfaiteur chargeât un autre que lui des commissions pénibles que l'immensité de Paris rend si communes.

### R É F L E X I O N S

Je n'ai jamais entendu l'honnête garçon dont je parle, raisonner sur le Magnétisme animal.



Il se contente de le bénir. Il entre humblement dans le fallon destiné au traitement, se glisse dans un coin; & là, serviable & modeste, il profite avec confiance de soins charitables de M. Mesmer.

### JAUNISSE ET PALES COULEURS.

La jeune Demoiselle \*\*\* avoit la Jaunisse depuis deux ans. Les maux de tête, les maux de cœur, les lassitudes dans les jambes lui occasionnoient un tel anéantissement qu'elle pouvoit à peine marcher. Un appétit fantasque, ainsi qu'il est d'usage en ces fortes d'incommodités, la portoit à préférer les alimens nuisibles aux alimens nutritifs. Nubile depuis trois ans, elle n'en avoit les apparences que tous les six mois.

Cette Demoiselle se présenta pendant quinze jours au traitement de M. Mesmer. Le troisième, les maux de tête, d'estomac, les lassitudes & les anéantissemens disparurent successivement, les bonnes digestions rendirent à l'appétit des goûts salutaires: quelques accès de fièvre annoncés eurent lieu: la d<sup>e</sup>.

arrhée dura cinq jours. Cependant il restoit de la pâleur & le cours périodique de la nature ne s'étoit pas manifesté lorsque la Demoiselle \*\*\* alla passer quelques jours dans une campagne près de Paris où elle réside. Elle y assista à un bal où elle mangea, but & dansa à l'égal de ses compagnes. A son départ, M. Mesmer l'avoit prévenue qu'elle ressentiroit sous peu des atteintes de coliques suivies de nouvelles évacuations. Ces pronostics réalisés, la Demoiselle \*\*\* est revenue passer six jours au traitement, après quoi elle s'est retirée en parfaite santé.

### R É F L E X I O N S.

Il suffit d'aller aux promenades publiques pour s'assurer de l'insuffisance de l'art dans l'espèce de maladie que je viens de citer. Mille témoins décolorés déposent chaque jour contre l'inefficacité de nos soins les plus suivis.

### F L U X H É P A T I Q U E.

M.\*\*\*, âgé de trente-cinq ans, étoit depuis plusieurs années d'une assez mauvaise santé. A tous les renouvellemens de saison, il éprou-

voit des dérangemens d'estomach, Il fut attaqué dans les premiers jours d'Octobre 1779, d'une espèce de dysenterie, appelée flux hépatique. Il alloit à la garde-robe trente à quarante fois dans la journée, tant de nuit que de jour: il y rendoit des mélanges de sang & de glaires,

Il s'adressa à un Médecin estimé: il en fut traité pendant deux mois & demi sans succès,

Un second lui fit prendre des tisanes: il ne fut pas plus heureux,

Un troisième, après lui avoir déclaré que sa maladie seroit longue, & lui avoit fait prendre quantité de remèdes, le remit au mois de Mai suivant pour être guéri; le mal augmentoit,

Un quatrième le traita pendant un autre mois; nul soulagement,

Le cinquième (M. Mesmer) l'entreprit le 3 Mars 1780. Dès le quatrième jour le malade s'est senti beaucoup mieux, Successivement il a dormi, bû, mangé; les alimens qui lui étoient autrefois les plus contraires, lui

sont salubres. Enfin, dans le mois d'Avril il jouissoit d'une santé beaucoup meilleure qu'avant sa maladie.

### R É F L E X I O N S.

On a prétendu que les effets avantageux opérés par le Magnétisme animal n'étoient que momentanés. Cela peut être. Nous verrons ailleurs quelle réponse solide on peut faire à cet argument; mais en attendant, on ne peut nier, d'après l'exemple ci-dessus, & bien d'autres, que le Magnétisme animal n'ait opéré des soulagemens là où les remèdes usités n'avoient fait qu'aggraver les maux.

### E P I L E P S I E.

La nommée \*\*\*, âgée de seize ans, est-elle épileptique de naissance ou dès son bas âge? Ce fait n'est pas bien constaté. Elle a été soignée par M. Mesmer avant que je connusse ce Médecin, & fut obligée de le quitter lorsqu'il prit la résolution de ne plus traiter personne à Paris; mais elle est revenue chez lui dès qu'il a repris des malades.

Je ne puis donc rendre compte du commencement de la maladie comme témoin; mais je fais par gens dignes de foi, que cette fille tomboit si fréquemment en accident, qu'elle en étoit un objet de compassion.

Le Magnétisme animal lui procura d'abord, m'a-t-on dit, l'avantage de prévoir ses accès; ensuite, ce dont j'ai été témoin, ces accidens ont eu seulement lieu comme crises accélérées par le Magnétisme animal. Ils étoient suspendus dans l'intervalle des traitemens. J'ai vu ces crises très-violentes; mais par suite de tems elles se font tellement modérées, que la malade n'avoit plus qu'à pencher sa tête sur le dos de sa chaise, y demeurer dans un état de pamoison l'espace de quelques secondes, & revenir à elle tranquillement. Elle en étoit là quand ses parens, qui avoient sans doute besoin de ses secours, l'ont obligée à se retirer.

## R É F L E X I O N S.

Il est très-fâcheux que cette expérience n'ait pas été poussée jusqu'à son dernier période:

non pas que je ne croye la malade guérie, mais il existoit encore un reste de crise : & la nature de la maladie est telle, qu'on auroit pu y apporter une attention plus scrupuleuse.

D'ailleurs, toutes réflexions seroient inutiles. Le principe, quel qu'il soit, qui agit aussi efficacement contre l'épilepsie, est certainement très-précieux à l'humanité.

#### PARALYSIE COMMENCANTE.

L'Hyver'dernier, M.\*\*\*, tomba subitement paralytique de la moitié du visage. Il parloit de la moitié de la bouche, ne respiroit que par une narine, ne remuoit qu'un œil, étoit borgne; & les rides caractérisées de son front n'étoient visibles que d'un côté. Enfin la moitié de sa figure étoit dans son état ordinaire, l'autre étoit tombante, faute d'élasticité dans les muscles destinés à la soutenir : à son aspect les uns rioient & les autres s'attendrissoient.

Le malade ayant réfléchi quelques jours sur son état, me pria de l'introduire chez M. Mes-

mer dont il avoit beaucoup entendu parler. Je l'y menai, & quatre jours après, la paralysie étoit dissipée. Les amis du malade qui ne l'avoient pas vû dans l'état que j'ai dépeint, ne pouvoient pas croire qu'il eût été incommodé.

### R É F L E X I O N S.

Voilà une cure dont j'espère que l'on fera généralement satisfait. Son ostensibilité, sa singularité, son espèce ont permis aux plus ignorants d'en reconnoître le genre & la vérité.

Il n'y a que les partisans de l'imagination qui puissent la disputer au Magnétisme animal,

Cependant cette cure, toute extraordinaire qu'elle est, M. Mesmer en fait peu de cas. „ Vous avez éprouvé, disoit-il au malade, un „ accident très-grave; mais vous ne l'avez „ éprouvé que parce que vous êtes vaporeux, „ & vous n'êtes vaporeux que parce que vous „ êtes rempli d'obstructions“. Il lui conseilla de se faire traiter plus amplement. Le mala-

de sentit la verité & la necessité du conseil; mais plus amoureux de son cabinet & de ses livres que de sa santé, il ne s'occupe de cette derniere que lorsque, à son avis, il n'a rien de mieux à faire.

### P A R A L Y S I E

*avec atrophie de la cuisse & de la jambe.*

Mademoiselle \*\*\*, âgée de dix à onze ans, eut à la suite de la rougeole ou de la dentition, la jambe, la cuisse & le bras gauche paralysés. On parvint dans le principe à rétablir le bras, mais la jambe & la cuisse ont résisté pendant huit ans aux efforts de l'Art. La malade présentée il y a deux ans aux écoles de Chirurgie y fut jugée incurable.

Lorsqu'elle entra chez M. Mesmer, vers le mois d'Août 1779, le pied, la jambe gauche & la cuisse avoient depuis longtems perdu toute chaleur naturelle: les chairs étoient desséchées & racornies; & même les os étoient plus courts & plus minces que ceux de l'autre côté du corps. Ces parties n'étoient susceptibles d'aucun mouvement spontané, & la

ma-



malade ne marchoit qu'en jettant sa jambe en avant à l'aide d'un mouvement de la hanche.

Aujourd'hui les chairs sont revenues: les os ont grossi: les mouvements sont libres: & ce qu'il y a de très-singulier, le pied gauche autrefois le plus court, est à présent le plus long, soit qu'originaiement la nature l'eût voulu ainsi, & n'ait fait que reprendre ses droits à l'aide du Magnétisme animal, soit par tout autre effet incompréhensible pour moi. Cette jeune fille cahote encore très-désagréablement en marchant; mais elle peut tellement passer pour ingambe en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois, que tout en assistant au traitement, elle se plaît à faire dans la maison les commissions des autres malades.

### R É F L E X I O N S

M. Mesmer continue ce traitement. Il espère mieux. D'après le passé, on ne peut raisonnablement disputer avec lui sur l'avenir; mais quel que soit l'évènement, il m'est impossible de ne pas ranger les effets obtenus au nombre des cures parfaites. Il n'y a pas de

E

Médecin au monde qui ne se glorifiât d'en avoir fait autant, & qui ne taxât d'injustice celui qui en prendroit occasion de déprécier ses talents.

Pour ne plus parler de paralysie, j'ajouterai que j'en ai vû traiter deux *parfaites* par M. Mesmer. Les deux sujets étoient sexagénaires.

L'un commençoit à ressentir de bons effets; mais par des arrangements particuliers, il n'a pas suivi son traitement.

L'autre a été plus constant. Ses progrès sont très-vifibles, puisqu'il marche, écrit de sa main paralytique, agit sans secours, & que d'ailleurs il a acquis de l'embonpoint & de la vigueur. Néanmoins, je pense que tout en auroit été mieux si le chagrin le plus vif & le plus légitime n'avoit pas traversé son traitement.

### S U R D I T É.

A la suite d'une fièvre maligne, environ à l'âge de dix ans, M.\*\*\*, Militaire, actuelle-

ment âgé de vingt à vingt-cinq, se trouva sourd de l'une ou des deux oreilles. Car ses camarades prétendoient qu'il auroit une raison de plus qu'eux pour être de sens-froid auprès des batteries, puisqu'il ne les entendoit pas.

Cette expression est outrée. Le Jeune-homme entendoit mal de la meilleure oreille, mais il entendoit. Son traitement n'a pas été long. Il n'a guères duré que trois semaines, sans y comprendre quelques interruptions forcées.

M. Mesmer traite un autre sourd, âgé de trente-un ans, & Marin de profession. Pour celui-ci, il n'y manquoit rien. Il n'entendoit pas à l'aide d'un porte-voix. Il avoit perdu l'ouïe à la suite de fièvres gagnées au fonds de l'Asie, & les misères maritimes ayant considérablement augmenté le mal, il avoit à son arrivée en France, été déclaré incurable par le Médecin auquel il s'adressa. Cependant, il entend aujourd'hui distinctement ce qui se dit auprès de lui.

## R É F L E X I O N S.

Le premier de ces traitements peut-il être donné pour une cure parfaite? si le mal n'étoit que local, la chose est probable; mais si la maladie avoit une source & une existence plus générale, il est très-possible, vû son ancienneté & la brièveté du traitement, que cette cure ressemble à la plûpart des nôtres.

J'ai eu plusieurs fois occasion de revoir ce Militaire. Il m'a paru entendre parfaitement ce qu'il écoutoit; mais, soit reste de surdité, soit distraction habituelle acquise par quinze ans d'indifférence sur ce qui se disoit autour de lui, on est quelquefois obligé de le faire appercevoir qu'on lui parle. Ces circonstances ne me permettent pas une opinion décidée. C'est à l'ex-malade à s'examiner soigneusement, & s'il lui reste des doutes, il me paroîtroit imprudent en matière aussi intéressante de rester à moitié chemin.

Quant au second traitement, on ne le donne pas pour une cure.

**RHUMATISME DANS LA TÊTE.**

M.\*\*\*, est âgé de trente-six à quarante ans. Il a été subitement attaqué d'un Rhumatisme, dont le siège étoit fixé dans un des côtés de la tête.

La violence de ses douleurs étoit extrême. Le lit les augmentoit au point que suivant l'expression du malade, sa tête ressembloit alors à une enclume sur laquelle on frappoit à coups de marteaux redoublés. Privé de repos & de sommeil son état lui paroissoit d'autant plus désespérant qu'il n'avoit jamais été malade. Il étoit, disoit-il, peu accoutumé aux souffrances.

Il avoit connu autrefois M. Mesmer, à Vienne, & pris pour lui un fonds d'estime dégagé de tout intérêt personnel. La violence du mal ne lui permit peut-être pas de songer à ce Médecin dans les premiers jours; mais enfin, il alla le trouver, renoua connoissance & lui peignit son état. M. Mesmer le toucha avec attention & lui occasionna une transpiration remarquable sur-tout pour le malade, qui ac-

coutumé par état à des exercices journaliers & violents, a perdu toute habitude de sueur.

En rentrant chez lui, les douleurs étoient augmentées ; mais fixées auparavant dans une partie de la tête, elles en occupoient alors toute la capacité. Il pria sa femme & ses enfants de l'entourer, dans la disposition où il étoit de passer la nuit sur son fauteuil. Cependant, le sommeil le gagnant, il se mit au lit, y dormit bien & longtems. A son réveil, il fut agréablement surpris de se trouver délivré de tous ses maux.

Il est revenu au traitement pendant trois ou quatre jours, moins par nécessité que par précaution. Il y a environ deux mois que ce fait s'est passé, il n'est rien arrivé depuis qui doive en affoiblir le merveilleux. La personne en question jouit d'une très-bonne fanté, & comme à son ordinaire d'une tête grandement organisée.

### CONTRE-COUP A LA TETE.

M.\*\*\*, âgé de plus de soixante ans, fit une chute dangereuse. La tête porta, & le

contre-coup ébranla toute la machine. Les remèdes usités, auxquels on eut promptement recours, furent insuffisans : la tête resta embarrassée; les yeux se gonflèrent, Le sommeil & l'appétit manquèrent : les douleurs étoient fréquentes, le mal-aise général; & l'ensemble de l'économie animale visiblement affaibli. Enfin le malade fit usage de la *Poudre capitale*, remède connu par de très-bons effets.

Il n'en avoit encore retiré aucun soulagement, lorsqu'il fut entraîné comme malgré lui chez M. Mesmer. C'étoit, je crois, trois semaines après l'accident. M. Mesmer le jugea grave, mais susceptible de guérison. Il promit d'en faire remonter la douleur du bas de la tête au sommet, & de procurer par le nez l'écoulement du dépôt vraisemblablement formé : de plus, il annonça que le front se pèleroit,

Le ton de M. Mesmer étoit simple, mais assuré. Moi, qui avois de forts indices qu'il ne s'avançoit point trop, je ne trouvai pas son langage extraordinaire : mais le malade

parat en tirer un mauvais augure. Sans doute, il pensoit déjà qu'on l'avoit engagé dans une fausse démarche, lorsqu'une humeur âcre, qu'il sentit couler de ses narines, à la suite des soins de M. Mesmer, l'avertit qu'il étoit tems de se moucher; action peu remarquable dans le cours ordinaire de la vie, mais très importante pour le malade, qui depuis les premiers jours de son accident avoit perdu cette faculté.

Trop sage pour donner dans une incrédulité outrée, il se détermina à suivre un traitement. En cinq ou six jours les pronostics de M. Mesmer se réalisèrent jusqu'à l'évacuation par le nez inclusivement.

En réfléchissant sur ces effets extraordinaires, il pouvoit rester au malade des doutes légitimes sur leur cause. Les devoit-il au Magnétisme animal? Les circonstances rendoient cette façon de penser probable. Les devoit-il à un effet tardif de la *Poudre capitale*? Cela pouvoit être.



Le doute fut bientôt levé. Le malade fut obligé de s'absenter plusieurs jours. Les premiers accidens reparurent; & cette fois-ci la *Poudre capitale* ne fut pas employée. Le malade alla aussi-tôt retrouver M. Mesmer, qui lui reprocha obligeamment une trop longue absence dans un moment précieux. Le traitement fut repris, suivi avec constance, & en moins d'un mois, les Prophéties Mesmériennes furent accomplies: il n'y eut rien à défirer, pas même le front à peler.

### R É F L E X I O N S.

Cette cure & la précédente ne sont extraordinaires que par l'agent qui les a produites. Nous en obtenons assez fréquemment de pareilles: à cela près, que nos moyens sont un peu plus fatigans que ceux de M. Mesmer.

En général ce Médecin n'attache pas une grande importance à ses succès, dans tous les maux dont le siège est purement local & accidentel; il se trouve trop à son aise. Il lui faut, comme dit Molière, des tempéra-

mens bien délabrés, des masses de sang bien viciées, &c.

J'ai réfléchi quelquefois que si M. Mesmer avoit été un homme avide d'argent, il auroit précisément suivi une route contraire à la sienne. L'homme, paroît plus sensible aux petits services qu'aux grands, par la raison sans doute que la reconnoissance en est moins onéreuse. Si M. Mesmer étoit parti de ce principe, il auroit guéri tout Paris de maux de tête, de douleurs vagues, de petits accidens. En peu de tems sa réputation auroit été faite, ses coffres se seroient remplis; & à ces avantages, il auroit joint celui d'embarrasser excessivement les gens qui se seroient permis de l'accuser de charlatanerie, en leur disant: „Faites-en autant“. Mais ce n'est pas-là son genre. Pour satisfaire son cœur & son génie, il faut lui présenter des mourans à soulager, des proies à arracher au tombeau.

Je m'apperçois que j'ai passé les bornes que je m'étois prescrites. Ce n'est pas que je n'aye élagué les détails autant que je l'ai pu; mais

je ne m'étois proposé que l'historique de douze traitemens, & j'en ai entremêlé un nombre plus grand. Je ne puis cependant m'empêcher d'en citer encore deux: le mien & celui de M. Mesmer lui-même.

### TRAITEMENT DE L'AUTEUR.

Depuis dix ans j'ai été sujet à une douleur d'estomach; provenant d'une obstruction au petit lobe du foie. Elle m'incommodoit fréquemment, & en tout tems je me tenois en garde contre tout ce qui pouvoit froisser ou heurter cette partie. Certains jours j'étois obligé de lâcher les boutons de ma veste pour respirer à mon aise & sans douleur. Aujourd'hui je frappe sur mon estomach sans inconvénient.

J'avois en outre un embarras dans la tête & un froid continuel à la tempe droite, qui me gênoit beaucoup les jours de travail ou de fatigue.

Depuis long-temps ces deux incommodités me servoient à constater les expériences de M. Mesmer. Il avoit même eu plusieurs fois la complaisance de jouer de *l'Harmonica* ou

*du Piano-forté* en leur faveur; non pas sans que je fusse obligé chaque fois de lui demander grace sur la musique.

Je lui dis un jour assez sérieusement que je me ferois traiter si j'en avois le tems. „Bon!  
 „me répondit-il, ne venez-vous pas ici tous  
 „les jours? Vous êtes prudent: mettez-vous  
 „au traitement, vous y demeurerez chaque  
 „fois le tems que vous voudrez ou que vous  
 „pourrez. Si vous n'obtenez pas guérison  
 „entière, vous en prendrez moitié, un quart, un  
 „huitième: ce fera autant de gagné“. Je suivis  
 son conseil; & dans le fait, j'ai eu comme  
 les autres, mes crises, mes évacuations, mes  
 douleurs au foie, mes tourmens de tête; mon  
 front s'est pelé, & je me suis trouvé soulagé.  
 Dire en combien de tems j'ai obtenu ces ef-  
 fets, je ne le saurois. Mon traitement a été  
 trop morcelé, pour m'être assujetti à un cal-  
 cul quelconque.

### R É F L E X I O N S.

Mon traitement mérite si peu d'attention dans l'histoire du Magnétisme animal, que je

n'en aurois point parlé, s'il ne donnoit l'affurance que j'écris d'après des épreuves personnelles.

Il ne doit pas être rangé au nombre des cures. M. Mesmer m'a prouvé que je ne pouvois être radicalement guéri, & ses raisons m'ont paru valables.

#### TRAITEMENT DE M. MESMER.

M. Mesmer éprouva, il y a quelques mois, un mal-aïse général. Cet état ayant duré plusieurs jours, il jugea à propos de s'examiner avec soin. Il se trouva, dit-il, rempli d'obstructions. C'étoit bien le cas d'appliquer le proverbe: *Médecin guéris-toi toi-même.* Il n'y manqua pas. Sans doute il se traita en ami; car dans l'espace d'un mois il eut quatre ou cinq cents évacuations. Quelque vigoureux qu'il soit, il me parut en être fatigué. Aussi, disoit-il après cela, qu'il l'avoit échappé belle, & qu'il s'étoit avisé à tems. Je l'ai vu recourir depuis au Magnétisme animal, mais il en a été quitte pour deux ou trois jours de traitement.

## R É F L E X I O N S.

Le Magnétisme animal fort continuellement des mains, des yeux, des pieds & par tous les pores de M. Mesmer, & cependant il ne lui occasionne point de sensations apparentes.

Ce Médecin a-t-il besoin d'être éprouvé ? il ne fait probablement que changer la direction du Magnétisme, & cet agent opère les révolutions non exagérées dont je viens de parler.

Si l'on porte à ce contraste la réflexion nécessaire, je ne doute pas qu'on ne le regarde comme une des choses les plus extraordinaires que j'aie avancées jusqu'ici.

Ce contraste n'est pas le seul. Il est assez singulier que celui qui entreprend avec sécurité les maladies les plus tenaces, les plus difficiles, les plus incurables ; qui n'agit que par un agent commun, & vraisemblablement répandu dans un atmosphère commun, il est singulier, dis-je, qu'il soit malade à son tour. Cependant on en est moins étonné quand on songe à la vie que mène M. Mesmer. Quelle

vie! Il seroit difficile d'en concevoir une plus agitée. Dès les six heures du matin jusqu'à la nuit, sa maison est prise d'assaut: c'est le théâtre du spectacle le plus bizarre. L'un rit, l'autre pleure: celui-ci bâille, & celui-là crie. Les vapeurs, les convulsions, le délire & les défaillances viennent orner la scène ensemble ou tour à tour. Il ne doit jamais se promettre d'avoir un fauteuil de libre. Sa porte si souvent défendue, est toujours ouverte par des sollicitations innombrables. On lui écrit de tous les coins de Paris; on l'assomme de questions inutiles, de confidences douloureuses; on le tiraille de tous côtés. Jamais à lui, toujours aux autres; & tout cela pour être berné par le public! Il faut qu'il ait une tête de feu & un corps de fer.

Quelque chose qu'on en dise, il y a quelque mérite à mener un train de vie aussi rude lorsque pour s'en dispenser, il n'en coûteroit qu'un retranchement de complaisance ou d'humanité.

Je n'ai vû M. Mesmer traiter que deux maladies aiguës. En voici le détail.

Dans le moment où Paris a été défolé de humes, l'hiver dernier, un des malades de M. Mesmer qui a la poitrine très-délicate, & à qui nous sommes très-attachés, eut le malheur de gagner une fluxion de poitrine. Il se trouva fort incommodé un Jeudi au soir, & fit avertir M. Mesmer, qui ne voulut rien entreprendre jusqu'au lendemain. Alors la maladie étant caractérisée, il le fit saigner \* deux fois dans la journée & lui ordonna de boire de la limonade. Ce régime me parut si extraordinaire que je témoignai naturellement mes allarmes à M. Mesmer. Il me répondit avec la sécurité qui rassure quand on peut être rassuré. Le lendemain matin, il fut question d'une nouvelle saignée. Il doutoit quelle fût nécessaire; & moi, je la croyois très-dangereuse. Néanmoins après une mûre réflexion, il passa outre. La saignée eut lieu & pour

---

\* M. Mesmer admet la saignée & les vomitifs, non comme remèdes, mais comme propres à dégager les premières vois quand elles sont trop engorgées. Je lui ai vu faire usage de la première, & non des seconds.

récon-



réconforter le malade, on lui donna de nouvelle limonade. J'étois inquiet: toujours de la limonade? me disois-je.

Le soir, M. Mesmer traita le malade trois quarts d'heures de suite & se coucha auprès de lui sur un lit de repos. Environ une heure après il lui demanda: — Eh bien, mon ami, comment cela va-t-il? — Je suis à la nage: il me découle des perles d'eau du front.— C'est bien, il faut boire de la limonade, & le malade but de la limonade. Par le traitement du Samedi on peut juger de celui du Dimanche. Le Lundi matin la famille qui demeure à quelque distance de Paris, avertie du danger, arriva dans une extrême inquiétude. Le malade alla au-devant d'elle en l'assurant qu'il étoit guéri. En effet, on peut dire qu'il n'y eut pas de convalescence.

Voici la seconde maladie. On va croire entendre *Martine*, dans le *Médecin malgré lui*.  
*Un enfant tomba du haut du clocher en bas,  
se cassa la tête & les bras: il le frotta d'un*

F

*onguent qu'il fait faire, Et l'enfant courut jouer à la fofsette.*

La Demoifelle \*\*\*, âgée de vingt-un ans & réfidente en Province, eut à Paris une fièvre maligne. Je fus appellé. Les fimptômes étoient des plus fâcheux. Le dixième jour, le délire augmenta jufqu'au vingt-troisième. M. Mefmer vint la voir alors. Il lui donna fes foins, & au bout d'une demi-heure, elle revint a elle, me demandant ce qu'on lui avoit fait. Je me trompai au ton, & croyant devoir la raffurer, je lui dis qu'on n'avoit pas voulu lui faire de mal. „ Ce n'eft pas cela „ que je dis, reprit-elle, en gliffant fa main du „ haut de la poitrine jufqu'au bas de l'efto- „ mach ; au contraire, j'ai fenti qu'on prenoit „ mon mal avec la main & qu'on l'éloignoit „ de moi“.

Je demande à tout Lecteur impartial ce qu'il auroit penfé, fait, & dit à ma place. Pour moi, je ne trouvais rien de plus conféquent, que de demander à M. Mefmer ce qu'il falloit faire après fon départ. Par fon con-

feil, je donnai de la limonade, de la crème de tartre, & autres acides légers. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. La Demoiselle\*\*\*, conserva son entière connoissance: les évacuations s'établirent, & se maintinrent très-régulièrement: à la convalescence la plus courte succéda l'entière guérison: huit ou dix jours après l'usage du Magnétisme animal, la malade étoit en parfaite santé & en état de partir pour le lieu de sa résidence: ce qu'elle fit à cette époque.

### R E F L E X I O N S.

Un Médecin objectoit en ma présence à M. Mesmer qu'il pouvoit bien avoir tort d'attribuer au Magnétisme animal, les effets que ressentoient les malades, puisqu'il employoit des remèdes connus en conseillant la crème de tartre.

Je ne fais si l'objection déplut à M. Mesmer en elle-même ou par le ton; mais il répondit avec quelque vivacité. „Cela est vrai: Mon-  
„sieur: je leur ordonne aussi des poulardes  
„& de la salade. A présent que vous avez

„mon secret, à vous permis d'en user. Je  
„ne doute pas que vous ne fassiez des mer-  
„veilles“.

En voilà assez pour ceux qui voudront bien croire que je ne cherche pas à leur en imposer. Plus je parlerois aux autres, plus je leur deviendrois suspect.

J'exigerois cependant que des deux côtés on fît attention, qu'en général, mes exemples sont pris dans ces maladies graves qui de tout tems ont bravé les efforts de la Médecine connue. Personne n'ignore que lorsque nous étions assez heureux pour les guérir, c'étoit pour l'ordinaire, aux dépens de la constitution la plus robuste. Quelle différence aujourd'hui ! le Magnétisme animal, entre les mains de M. Mesmer, ne paroît autre chose que la nature même, recueillant ses forces pour surmonter les obstacles qu'elle rencontre. D'abord, elle agit avec vigueur ; mais par un effet bien opposé à tout que nous connoissons, c'est en fortifiant, & non en affoiblissant, qu'elle s'ouvre un passage, Plus libre

alors, elle devient plus douce: ses efforts, moins contrariés, sont moins violents, & il semble qu'elle prenne à tâche d'achever avec patience ce qu'elle a entrepris avec courage. Du moins, tel est le jugement que des observations répétées m'ont fait porter sur la marche de ce phénomène singulier. J'ai beau parcourir le vaste recueil de nos connoissances en tout genre, je n'y trouve pas de spectacle plus attachant que celui dont les traitements par le Magnétisme animal m'ont fait jouir. L'admiration y marche à côté de la surprise; mais c'est une admiration douce, affectueuse, compatissante, & qui par la vive peinture du bonheur & du soulagement inattendu de l'humanité ne laisse reposer l'imagination que sur des idées flatteuses & consolantes.

Il est tems de peser une objection très-importante. J'ai annoncé \* que je ne l'omettrois point; mais c'est à M. Mesmer à y répondre lui même: Je ne puis faire mieux que

---

\* Voyez ci dessus les réflexions sur le *flux hépatique.*

de répéter ici ce que je lui ai entendu dire plusieurs fois.

On lui demande si l'on peut compter sur la solidité de ses cures: voici ses réponses.

„Deux classes de citoyens, dit il, peuvent me faire cette question: le Public Médecin, & le Public non Médecin“.

„Aux Médecins, je répons: ou je guéris radicalement, ou vous ne guérifiez jamais ainsi; car le Magnétisme animal n'agit que par crises, expectorations, évacuations, transpirations & moyens analogues. Or si vous ôtiez cela de la Médecine, vous savez bien qu'il n'y auroit pas de Médecine“.

„Quant au Public non Médecin, continue M. Mesmer; cette réponse ne lui suffit pas. Il ne doit connoître que l'expérience. Aussi, ne demandé-je autre chose, sinon qu'on me mette à l'épreuve; & pour qu'il puisse bien être assuré qu'on ne le trompe pas, je tiens excessivement à ce que le Gouvernement protège, examine, & fasse examiner la suite

„de mes opérations, de manière que ni moi  
„ni les autres ne puissions abuser de la con-  
„fiance publique“.

Il paroîtroit difficile de tenir un langage  
plus péremptoire.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui démon-  
tré pour ceux qui ont fixé leur attention sur  
cet objet, 1°. que la découverte du Magné-  
tisme animal n'est rien moins qu'une chimère.  
2°. Qu'il existe dans la nature un agent in-  
connu jusqu'à ce jour. 3°. Que cet agent  
est curatif.

Le premier point se prouve par les faits,  
Leur singularité n'en détruit pas l'évidence.

Les deux autres peuvent donner matière à  
de nombreuses réflexions, plus ou moins im-  
portantes, plus ou moins curieuses, plus ou  
moins abstraites, plus au moins susceptibles  
d'affirmation & de négation. J'en vais pro-  
poser quelques-unes; mais comme je ne suis  
pas dans le secret de M. Mesmer, j'avertis  
qu'on peut y retrancher, augmenter, inter-

préter & condamner à sa volonté. J'exhorte ceux qui ne croiront pas s'abaisser par un examen réfléchi, à lire les vingt-neuf propositions qui servent de précis au Mémoire de M. Mesmer. La onzième & suivantes, jusqu'à la vingtième inclusivement, sont tellement affirmatives, qu'on ne peut se refuser à quelque croyance, à moins d'accuser de folie leur Auteur. Or certainement, M. Mesmer n'est pas fou.

Ce Médecin, dirai-je, est-il entièrement récusable dans ses prétentions, lorsqu'il annonce que son système nous fournira de nouveaux éclaircissimens sur la nature du feu & de la lumière, ainsi que dans la théorie de l'attraction, du flux & du reflux, de l'Aimant & de l'Electricité? L'étendue que nos connoissances ont acquise depuis la découverte de ces deux derniers agens de la Nature, n'est-elle pas faite pour donner le plus grand espoir sur celui qui se manifeste après eux?

Quelques personnes qui n'en savent pas plus que moi, ont voulu prouver à M. Mesmer



qu'il n'agissoit qu'au moyen de l'Aimant ou de l'Electricité. Celui-ci le leur a nié positivement; & en réponse on l'a accusé de Charlatanisme. Voilà qui va bien entre ces Messieurs; mais nous, à qui devons-nous nous en rapporter de préférence jusqu'à ce que nous puissions voir par nous-mêmes? A celui qui fait son affaire, ou bien à ceux qui n'y entendent rien? Au fonds que nous importe pour le présent l'instrument dont on se sert. Les effets en sont-ils moins nouveaux, moins surprenans, moins utiles? Ceci m'a bien l'air d'une chicane d'Auteur qui voudroit tout s'approprier par un mouvement trop ordinaire d'intérêt & de jalousie. Quel malheur, en effet, que cette découverte soit de M. Mesmer. Elle vaudroit bien mieux si elle étoit de tout autre.

M. Mesmer dit quelquefois que son agent est si commun & si près de nous, que lorsqu'il aura fait part de sa découverte, on sera surpris de son extrême simplicité. S'il en est ainsi, tant mieux.

Il présume au surplus qu'en des tems très-anciens, son système doit avoir été mis en usage & réduit en théorie. Il prétend qu'il en reste des vestiges non douteux dans les mœurs, coutumes & superstition des peuples : à la bonne-heure.

Mais si M. Mesmer doit naturellement s'attendre à quelque déférence sur les objets précédens, peut-il en exiger une pareille, lorsqu'il insinue que sa découverte est le fruit d'un système sur l'influence mutuelle des corps célestes, de la terre & des corps animés ? Avant de nous prêter à la renaissance de ces opinions surannées, ne pouvons-nous pas raisonnablement soupçonner que la découverte a conduit au système, & non le système à la découverte ?

M. Mesmer a-t-il la certitude entière, ou seulement des indications vraisemblables qu'il existe dans la nature un fluide répandu & continué de manière à ne souffrir aucun vuide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, & qui de sa nature est susceptible

de recevoir, propager & communiquer toutes les impressions du mouvement ? Si jamais M. Mesmer parvient à prouver tout cela, que de dissertations, que de volumes dont il fera le père !

Avons-nous des poles intérieurs ? Notre organisation est-elle sujette à un flux & reflux, ainsi que le prétend ce Médecin ? Ces deux questions suffisamment indiquées par des faits nouveaux, pour être rédigées en hypothèse vraisemblable, seroient du genre le plus curieux. Que seroit-ce donc si elles étoient susceptibles de démonstration ? N'est-il pas à préférer qu'elles deviendroient de la plus haute importance dans l'objet de notre conservation ? Quelques hasardées que paroissent ces idées au premier abord, il ne seroit peut-être pas moins indiscret de les rejeter d'aujourd'hui avant l'examen, que de les adopter légèrement avant la preuve. L'intermittence remarquable de notre nature est sans doute assujettie à des loix générales, ainsi que les autres phénomènes de la Physique. Cè

n'est pas sans cause que le réveil & le sommeil se succèdent alternativement; ce n'est pas sans cause que nos appétits & nos besoins sont suivis de dégoûts & de répugnances; ce n'est pas sans cause que les fièvres quartes, tierces & doubles-tierces se manifestent par accès réguliers; ce n'est pas sans cause que les maladies aiguës ne marchent que par redoublemens, & que les maladies chroniques ont des retours périodiques qui n'échappent pas à l'œil observateur & souffrant, &c. &c. Peut-être serions-nous plus avancés dans la recherche de ces causes, si nous nous étions bien persuadés que les forces motrices de notre existence sont une dépendance & non une exception des forces motrices de l'univers.

Ce qui suit est plus positif. M. Mesmer avance qu'avec la connoissance du Magnétisme animal, le Médecin jugera sainement l'origine, la nature & les progrès des maladies, même les plus compliquées. Il en appercevra l'accroissement & parviendra à leur guérison sans jamais exposer le malade à des effets dan-

gereux ou des suites fâcheuses, quel que soit l'âge, le tempérament & le sexe. Plus on pèse ces assertions, plus elles paroissent illusoires. Cependant les faits ne les contredisent pas; ils vont même, peut-on dire, à l'appui. J'ai vu bien des malades traités par le Magnétisme animal: aucun n'y a perdu: tous y ont gagné plus ou moins. Lorsque le siège du mal étoit local & caché, les effets étoient en grande partie locaux & cachés; lorsque le siège du mal étoit local & visible à l'œil, l'effet étoit local & visible à l'œil. Je ne puis mieux comparer le Magnétisme animal qu'à un furet qui s'introduit dans un terrier pour y fucer sa proie, la surprend endormie ou la chasse devant lui.

De nombreux exemples m'ont fait poser en thèse que ce principe étoit curatif; mais je ne vais pas jusqu'à affirmer ce que j'ignore. J'ignore jusqu'à quel point le Magnétisme animal est curatif; j'ignore à quel point il cesse d'être utile; s'il peut être aidé par d'autres secours; en quelles circonstances (s'il en est de telles)

il peut être nuisible. A ces divers égards & à beaucoup d'autres, je n'ai pas assez de renseignemens par-devers moi; & je doute que M. Mesmer lui-même puisse „dire: Il va jus-ques-là & il s'arrête là“. Douze ans de travaux, & même la vie d'un homme, de quelque génie qu'il soit doué, ne me paroissent pas suffire aux expériences dont cette précieuse découverte, de notre âge est susceptible.

Aussi tous mes vœux se tournent-ils vers sa plus grande publicité possible, afin que chacun suivant ses forces, puisse concourir au but salutaire qui paroît nous être offert.

Je vois avec satisfaction que M. Mesmer ne demande qu'à communiquer sa méthode.

Je respecte, sans la juger, la ferme résolution où il paroît être de ne la donner en première instance qu'à des Médecins, *comme dépositaires de la confiance publique sur ce qui touche de plus près à la conservation & au bonheur des hommes.*

C'est au Public, comme le plus intéressé au succès, à peser l'honnêteté de la proposi-

tion, & à juger si, le bienfait constaté, la reconnaissance doit être éclatante.

Mais ne faudroit-il pas se hâter ? Si le Magnétisme animal est ce qu'il paroît, chaque jour ne multiplie-t-il pas les crimes de négligence envers l'humanité ? Que de malheureux, au moment où je parle, souffrent & périssent en implorant en vain des secours que nos foibles mains ne peuvent leur donner ! Serons-nous sourds à leurs gémissemens ? C'est sur quoi je laisse réfléchir toute âme sensible.

A présent que j'ai établi de mon mieux & avec vérité les motifs de ma persuasion, me fera-t-il permis d'examiner quelle a été & quelle a dû être ma conduite subséquente ? Ai-je eu tort, ai-je eu raison d'avouer hautement & sans détour mon opinion sur le Magnétisme animal ? Dans mes principes, ce n'est pas-là matière à question. La véritable honnêteté ne doit pas rougir de marcher en compagnie de la vérité.

Cependant, des personnes tout aussi honnêtes que moi, tout aussi sensées que je puis

Père, ont prétendu que cette façon de penser étant susceptible d'exception, j'avois choqué les loix de la prudence, en ce que je m'étois trop avancé. Ceci mérite réflexion. On ne doit pas se contenter d'aimer le vrai & de se prescrire une marche ferme & assurée, il faut encore se préserver de l'enthousiasme & de l'entêtement. Voyons donc si j'ai été trop loin.

Je conviens que tout homme qui se respecte, évite, autant qu'il est en lui, de se donner en spectacle au public; que la circonspection est une des premières vertus du Médecin; qu'il doit hair l'éclat, & qu'il est très-dangereux pour lui de donner des suspicions sur la solidité de son jugement. Je ne dirai pas pour m'excuser, que *tant de prudence entraîne trop de soin*: au contraire, je dirai que s'il m'eût été possible de faire autrement, j'aurois tout employé pour ne pas m'exposer en vue. On peut me taxer d'inconfidération; mais je ne suis pas tellement privé de jugement, que je n'aye prévu ce qui devoit arriver.



ver. Aujourd'hui je suis bien éloigné de croire que tout soit fini: l'insensibilité n'est pas mon partage, & je ne me diffimule pas le désagrément de ma position.

J'ai vivement redouté le Public jusqu'à présent: je ne le redoute plus. Je me crois digne de son estime. Plus le danger s'est approché, plus mes réflexions m'ont convaincu que le Public n'étoit redoutable que pour ceux qui ont des raisons de rougir à leurs propres yeux. Sans doute, il renferme un grand nombre d'esprits légers; mais à la longue les gens sensés recueillent les suffrages, & dictent les loix. Je me flatte qu'un jour ils rendront justice à mon zèle.

Ou le Magnétisme animal est une chose utile, ou bien il ne l'est pas. Dans cette dernière supposition, qu'en arriveroit-il? Il tomberoit de lui-même: j'en serois pour mes soins infructueux; mais je n'aurois fait tort qu'à moi, en sacrifiant mon tems. Au contraire, si le Magnétisme animal est une découverte intéressante, ainsi que je le crois, il

doit prévaloir tôt ou tard; & alors le Public ne pourra refuser de reconnoître que j'aurai travaillé pour son bonheur: alors je recueillerois les fruits d'une estime que je mériterois, même si je m'étois trompé dans mes recherches. Me suis-je trompé ? C'est la question intéressante.

A toute rigueur, cela se peut. Je puis avoir toujours mal vu; mais mon opinion ne peut être taxée d'imprudence, puisqu'elle est le résultat d'un vaste ensemble de faits. J'en ai plus de trois cents à citer. Tous ne sont pas également concluants; mais ce qui est très-remarquable, ils ont tous une même tendance vers le même but. En outre, j'ai mon expérience personnelle, & l'on ne peut raisonnablement en exiger davantage.

Si le Public vouloit suivre la méthode que je propose, il seroit bientôt en état de juger par lui-même, & il ne dépendroit plus de gens qui peuvent avoir d'autres intérêts que les siens.

A la vérité tout Paris ne peut pas se rendre chez M. Mesmer pour y suivre des traitemens; mais les expériences sur le Magnétisme animal sont assez multipliées aujourd'hui pour que chacun puisse recueillir un nombre suffisant d'observations certaines, discuter les faits, saisir les résultats, & porter un jugement fondé.

Je dis un jugement fondé; car je suis d'avis qu'on ne doit s'en rapporter à personne: pas à moi plus qu'à d'autres: pas même aux malades de M. Mesmer. En effet, pourquoi auroit-on plus de confiance aux lumières des autres qu'aux siennes propres? N'a-t-on donc une raison que pour l'affervir à celle d'autrui?

Voulez-vous, dirai-je à mes Lecteurs, n'être pas le jouet d'opinions particulières & intéressées? En voici le moyen. Interrogez les malades de M. Mesmer, non sur ce qu'ils pensent, mais sur ce qu'ils sentent. Faites-leur trois questions principales. Qu'éprouviez-vous avant de connoître M. Mesmer? Qu'a-

vez-vous éprouvé entre ses mains? Qu'éprouvez-vous depuis que vous en êtes sortis? Je vous assure que si vous daignez prêter l'oreille attentive de la sincérité à leurs réponses; & sur-tout si, contre l'usage commun, vous leur laissez le tems de les faire, je vous assure, dis-je, que vous acquerrez bientôt, & à peu de frais, les matériaux nécessaires pour fonder votre opinion sur une base solide. Alors, si vous donnez dans l'erreur, du moins aurez-vous fait ce qui étoit en vous pour l'éviter.

Si, contre mon avis. on aime mieux s'en rapporter, aux discours de la plupart des malades de M. Mesmer, je crois pouvoir prédire ce qui en arrivera. En premier lieu, on se méfiera de celui qui parlera avec l'ardeur d'une vive reconnoissance, parce qu'on le soupçonnera d'enthousiasme. En second lieu, le malade qui aura l'usage du monde, craindra de choquer trop ouvertement ses préventions, il ne dira de la vérité que ce qu'il croira pouvoir être recueilli comme vérité; & lorsqu'il sera

le plus persuadé, il s'exprimera avec une froideur affectée que nos mœurs rendent trop souvent nécessaire. D'ailleurs, fatigué de propos légers, il craindra le ridicule; & excessivement ennuié des répétitions auxquelles on l'affujettira, il finira par couper court à toutes conversations de cette nature. Je crois que l'on éviteroit une partie de ces inconvénients en se contentant d'un narré simple & exact. J'ai vû peu de malades s'y refuser envers les personnes qui montroient une sage curiosité.

Revenons à ce qui me concerne plus particulièrement. On m'a objecté qu'en confiant mes malades à M. Mésmer, je sacrifiois la vie des hommes à mes opinions; mais je supplie de croire que les premiers malades que M. Mesmer ait acceptés de ma main, étoient dans un état désespéré. J'augure que quelques-uns ne seroient plus aujourd'hui; & cependant, grâces, mille-fois grâces à M. Mesmer, ils vivent. Quel mot pour moi! Ils vivent!

Depuis ces premiers succès, plusieurs de mes malades, de leur propre mouvement, ou

par mon impulsion, ont désiré savoir ma façon de penser sur ce Médecin. Je la leur ai dite sans fard, sans affectations; j'ai conseillé ou encouragé la confiance, suivant l'occasion ou la nécessité.

Après ce que je viens de dire, comment pourroit-on me reprocher l'usage du Magnétisme animal plutôt que celui de tous autres remèdes. Je suis dans la ferme persuasion que j'étois aussi fondé à ordonner l'un que les autres. Appuyons cette assertion d'exemples à la portée de tout le monde.

On sait que la manne & la rhubarbe purgent; mais ni mes Confrères ni moi ne savons par quel mécanisme elles purgent. Le fait & l'expérience sont nos seuls guides. Il en est de même du Magnétisme animal: j'ignore comment il agit, mais je sais qu'il agit.

On ne s'avise pas de blâmer les Médecins pour user du mercure. Cependant le mercure engendre peut-être plus de maux qu'il n'en détruit. Deplus, il a eu le tort de n'être géné-

ralement adopté qu'à la faveur de quelques bien mêlés d'accidents innombrables. En ceci l'avantage est tout entier du côté du Magnétisme animal. Jusqu'à présent il a procuré de grands soulagemens, & n'a, que je sache, été nuisible à personne.

La Médecine met en usage les poisons les plus terribles, & même nôtre siècle se glorifie de plusieurs découvertes en ce genre. Je veux bien croire à la grande efficacité de ces décompositions ; mais quels n'ont pas dû être les dangers des premiers essais ? Il est avéré qu'on n'a pas couru les mêmes risques avec le Magnétisme animal.

On estime le zèle des Médecins qui se livrent aux expériences électriques dans l'objet de notre guérison, quoique rien ne soit ni plus équivoque ni plus rare que les soulagemens obtenus au moyen de l'électricité. Au contraire rien ne devient plus commun & plus certain que les soulagemens obtenus par le Magnétisme animal. Il ne me paroîtroit pas conséquent d'exalter l'un & de déprimer l'au-

tre. C'est néanmoins ce que l'on exigeroit de moi; car si, par exemple, j'avois suivi les expériences de l'électricité avec la modestie convenable & l'honnêteté que j'ose dire m'appartenir, j'aurois sans doute recueilli nombre d'approbations qui m'ont été refusées.

On peut me dire que l'authenticité des remèdes usités fert d'excuse à ceux qui les emploient, & que je me suis privé de cette ressource. Mais cette raison est-elle bien valable? L'authenticité prétendue des remèdes usités n'est-elle pas la source d'une routine trop ordinaire? n'est-elle pas la sauvegarde de l'ignorance? & quoiqu'il en soit, ne reste-t-il pas toujours pour certain que les remèdes connus aujourd'hui ont été inconnus autrefois; conséquemment nouveaux tour-à-tour? D'ailleurs je pourrois nier l'authenticité de la plupart des remèdes non désapprouvés, & nommément de l'électricité dont on ne connoit que quelques effets & nullement les causes.



Je ne ferai pas à l'intelligence & à la droiture de mes Lecteurs le tort de m'appesantir plus long-tems sur ces considérations. J'espère qu'ils voudront bien conclure avec moi qu'après avoir porté aux expériences sur le Magnétisme animal toute l'attention dont je suis capable, j'aurois mérité les plus vifs reproches si j'avois agi contre ma conviction. Non-seulement, j'ai pu, mais j'ai dû conseiller le Magnétisme animal; & il ne me reste plus enfin qu'à faire mes remerciements publics à M. Mesmer de sa complaisance, & surtout de la satisfaction que plusieurs de ses succès m'ont procurée.

Je dois de pareils remerciements aux personnes qui ont bien voulu suspendre leur jugement sur mon compte, & croire, en consultant leur propre cœur, que toute prudence & toute honnêteté ne m'étoient pas étrangères.

Mais tout le monde n'est pas aussi équitable. La classe d'hommes qui est toujours extrême dans ses expressions, n'est pas la moins

nombreuse. On m'a donc accusé d'aimer les nouveautés : on m'a taxé de crédulité, de faire l'important, de vouloir me donner du relief à tout prix : on m'a traité de visionnaire. Les uns ont prétendu que j'étois du secret de M. Mesmer, & que je partageois avec lui : d'autres m'ont insinué que je n'avois pas de meilleur moyen pour me ruiner infailliblement, que de lui confier mes malades. Enfin, l'on n'a pas craint de me faire observer que je trahissois les intérêts des Médecins.

Reprenant sans ordre ces avertissemens contradictoires, je répondrai à ce dernier, en avouant que si l'on découvroit aujourd'hui le secret de se passer de Médecin, personne ne porteroit demain plus gaiement que moi son flambeau aux funérailles de toutes les Facultés du monde. Mais ce propos léger accorde à M. Mesmer plus qu'il ne demande. Les sages précautions avec lesquelles il désire publier sa découverte, indiquent assez, qu'à son avis, elle doit être maniée avec discernement, ce qui suffit pour nécessiter l'existence des Médecins.

*J'aime les nouveautés.* Ce n'est pas un mal d'aimer les nouveautés utiles & même les nouveautés agréables. Il est heureux que des esprits solides veuillent bien donner leurs soins à la recherche des premières; & loin de les blâmer, il faudroit les remercier. Ceci rentre donc dans la question de savoir si le Magnétisme animal est ou n'est pas un bien.

*Je risque de perdre tous mes malades.* Il est vrai que si je les donne tous à M. Mesmer, & qu'il les guérisse tous, il ne m'en restera plus. Le calcul est clair. J'espère que c'est la première fois que le Public s'est donné la peine de faire ce calcul pour un Médecin. Je l'avoue, j'en suis flatté. Mais puisqu'il s'agit d'expliquer ma manière de calculer, n'ai-je pas l'avantage d'échanger des malades pour des amis? Est-il un homme, en pareil cas, qui puisse payer mes services défintéressés par le refus de son estime? D'ailleurs, à moins que M. Mesmer ne soit l'homme aux cent mille bras & aux cinquante mille têtes, ses soins ne peuvent s'étendre à tous. Il restera

encore dans Paris assez de malades pour moi; & il n'est pas à présumer que le Public me retire sa confiance précisément, parce que j'aurai été le premier à la mériter.

*Je veux me donner du relief à tout prix.* Si je ne désespère pas, ainsi que je viens de l'insinuer, que le Public pleinement instruit, me saura gré de ma bonne-foi, dussai-je m'être trompé à quelques égards; c'est parce que ni lui ni moi n'ignorons qu'il faut quelque courage pour mépriser de rumeurs qui tendent à avilir dans son opinion.

Néanmoins ma confiance dans le Public, & mon honnêteté n'est pas aveuglement. Je n'ai pas été jusqu'à me diffimuler que si cette affaire tournoit mal, je ne pourrais éviter ma part du ridicule que l'on verseroit immanquablement sur elle. Il suit delà, ce me semble, que je n'ai pu compter sur quelque relief qu'en raison de celui que je procurerois à une vérité importante, & je ne vois pas comment on pourroit blâmer cette espèce d'ambition. Si tout le monde ne cherchoit le relief qu'à ce

prix, il est de présomption raisonnable que les réputations usurpées seroient moins communes.

*Je partage avec M. Mesmer.* J'aurois peine à répondre sérieusement sur cet article. Il me paroît révoltant; & s'il ne m'avoit pas été formellement objecté à plusieurs reprises, je me garderois bien de l'inventer. Voici tout ce que je puis dire à ce sujet.

Il y a plus de deux ans que M. Mesmer est en France. Il doit lui en avoir énormément coûté du sien. Comme il ne m'a pas présenté la carte de ses dépenses, je ne me suis pas cru en droit de lui demander celle de ses bénéfices. Compensation faite, je doute que j'eusse gagné au marché.

*Je suis dans le secret de ce Médecin.* Non, je n'y suis pas, & ne me suis point occupé d'y être avant les autres. Dire que mon esprit ne se soit pas très-souvent exercé sur la manière dont il opère, ce seroit prétendre l'impossible: mais je n'ai fait ni démarches,

ni questions tendantes à le pénétrer malgré lui. De telles vues m'auroient paru des bassesses.. Je me suis donc contenté d'examiner avec toute l'attention dont je suis capable les faits dont il me rendoit témoin, & de lui rendre justice; bien différent, puis-je dire, en cela, de quelques personnes qui affectent de dédaigner sa découverte en Public, & qui dans le secret de leur laboratoire, se ruinent en charbon, & s'épuisent à souffler des fourneaux pour parvenir à la connoître.

Cette conduite ne surprendroit pas dans des particuliers sans mérite. On fait assez qu'il est peu de découvertes utiles dont on n'ait voulu ravir la gloire à leurs véritables Auteurs; mais au moins, on craignoit autrefois d'être pris sur le fait. Aujourd'hui, l'on ne daigne seulement pas cacher sa marche: on va tête levée: on tire vanité d'un acte de déshonneur; & je ne serois pas étonné de voir accueillir sous peu des Mémoires sur le Magnétisme animal par des gens devant qui l'éloge de M. Mesmer seroit un ridicule.

Evitons, autant qu'il est en nous, les applications personnelles. Je n'écris ni un libelle, ni une satire. Que le Particulier fasse donc ce qu'il lui plaira: il a ses concitoyens pour juges.

Mais cette question „les Corps littéraires „ont-ils rempli le but de leur institution en ce „qui concerne le Magnétisme animal?“ Cette question me paroît du ressort de tout Ecrivain impartial. Elle est trop générale pour bleffer personne: elle est trop importante en elle-même & par ses accessoires, pour qu'on ne me pardonne pas d'y répondre.

Lorsque la Nation s'est décidée à foudoyer des Corps savans: lorsqu'elle a fait des fonds considérables pour procurer des revenus à leurs Membres: lorsqu'elle a assuré leur tranquillité: lorsque pour récompense de leurs travaux, elle leur a accordé un rang distingué dans l'ordre civil; elle s'attendoit sans doute à en être éclairée dans toutes les circonstances.

Ainsi la cruelle maxime, „tout pour soi, „rien pour les autres“ ne peut appartenir à des Corps spécialement établis pour donner aux connoissances acquises la plus grande extension dont elles sont susceptibles, pour encourager les découvertes utiles, pour les revêtir de la sanction nécessaire à la confiance, en accueillir & rechercher les Auteurs; enfin pour ne laisser rien perdre de ce qui peut véritablement intéresser la Nation ou l'humanité.

Ce seroit sans doute mal remplir ces devoirs que de regarder avec indifférence un événement important au bonheur des Peuples. Ce seroit mal remplir ces devoirs que de rebuter, négliger ou mépriser l'Auteur honnête d'une découverte avantageuse. Ce seroit mal remplir ces devoirs que de ne pas employer tous les moyens permis pour ramener à de meilleurs principes cet Auteur qui par caprice se refuseroit à des moyens décens de conciliation. Ce seroit enfin mal remplir ces devoirs que d'exciter, autoriser, ou tolérer des jalousies nuisibles au plus prompt bonheur de l'humanité.



manité. Le bonheur de l'humanité! ô Corps littéraires! voilà votre devoir. N'examinez pas si mes principes sont rigoureux: examinez s'il font vrais.

Il s'agit ici d'une découverte que l'on dit des plus importantes. Sur qui la Nation doit-elle avoir naturellement les yeux fixés pour affeoir son jugement? Sur les Corps littéraires. Ceux-ci qu'ont-ils fait pour lui donner satisfaction? Rien.

Ce n'est pas leur faute, répond-on: ils n'ont pas été interpellés. Que cette réponse est froide! qu'elle paroîtra dure si l'on reconnoît un jour qu'il est aujourd'hui question du soulagement de l'humanité entière!

Ils n'ont pas été interpellés! qu'est-donc la voix du Public? Ne demande-t-il pas de tous côtés si le Magnétisme animal est ou n'est pas ce qu'on lui promet? Est-il pardonnable que les personnes chargées de répondre ne disent mot? Peuvent-elles excuser leur silence?

Cependant passons condamnation sur ces faits : rejettons-en la faute sur M. Mesmer : admettons que non-seulement il ait fui l'œil des Corps savans, mais encore qu'il ait refusé leur assistance : allons jusqu'à convenir qu'il leur a manqué : c'est un grand mot en France.

Que fait tout cela ? M. Mesmer pourroit avoir des singularités, ignorer les usages, avoir son système de conduite, tout ce que l'on voudra, il n'en seroit pas moins vrai qu'il annonce la découverte du Magnétisme animal, comme très-utile à l'humanité.

Il n'en seroit pas moins important de savoir à quoi s'en tenir sur cet objet : plus la découverte seroit jugée précieuse, plus il seroit essentiel de la retirer de mains dangereuses ou opiniâtres. Ce seroit le cas de faire un pont-d'or à l'Auteur. Tout au moins, faudroit-il savoir quelles sont ses prétentions.

Rien de tout cela : on se contente de dire froidement que M. Mesmer est nécessairement un Charlatan, puisqu'il fuit les regards éclairés.

rés, & qu'il n'est pas de la dignité des Corps de se compromettre.

Malheur à la dignité qui fait commettre des fautes essentielles. Mais est-il bien vrai que cette délicatesse soit sincère ? Demandons-le au Public.

Il a vu les Savans se porter en foule sur les Boulevards pour y être témoins de merveilles incompréhensibles au premier aspect, mais simples dans leur principe. Ils n'ont pas dédaigné d'en faire leur profit: plusieurs en ont tiré parti pour se faire connoître. A la vérité, on n'a pas cru de la dignité des Sciences de faire rejaillir l'honneur du premier travail sur son Auteur; mais, il faut l'avouer, ce n'est pas là le plus beau de l'affaire; car enfin il vaudroit encore mieux convenir qu'on s'est instruit avec un Charlatan, que d'être soupçonné de l'avoir expolié.

Le tort de M. Mesmer ne seroit-il vas de n'avoir point voulu être traité avec cette lé-

gèreté? Accoutumé à un autre ordre de choses, sentant très-bien ce qu'il valoit, s'étant bien convaincu par des épreuves que l'usurpation des veilles d'autrui étoit un article ineffaçable du Code des savans, il a coupé court aux menées de ce genre par l'impression d'un Mémoire assez étendu pour laisser entrevoir tous les avantages de ses principes, & en même-tems assez circonspect pour ne donner la clef de rien. Ainsi, quoiqu'il en arrive par la suite, quand même on feroit mieux, la découverte est à lui, irrévocablement à lui.

Je ne me donne ni pour son Avocat, ni pour son Juge; mais après avoir admis des suppositions qui lui sont défavantageuses, il ne feroit pas décent de taire en entier ses défenses.

Il fuit si peu, dit-il, les regards des Savans, qu'il s'est adressé successivement à la Faculté de Médecine de Vienne, aux principales Académies de l'Europe, à une Académie très-célèbre en particulier, & enfin à une Société de Médecins. Il a été, ajoute-t-il, rebuté de

la première, dédaigné des secondes, personnellement insulté dans la troisième; & la quatrième lui a manqué de parole. Il n'avoit consenti à se rapprocher de cette dernière que sous la condition expresse qu'on auroit égard à des délicatesses personnelles. On le lui promit; mais quand il a exigé l'accomplissement de la promesse, il prétend qu'on s'est retiré.

Rebuté par les Corps & fatigué de leurs prétentions, il s'est retourné vers les Savans en particulier, dans l'espoir qu'ils se rendroient à des effets sensibles. Ce n'est pas la faute si la plupart les ont niés, parce qu'on ne vouloit pas les admettre dans le secret des causes.

Depuis quinze mois, un Membre de la Faculté de Médecine de Paris suit régulièrement ses opérations. Ce Membre de la Faculté, c'est moi. Si je ne suis pas un Savant, M. Mesmer pouvoit me présumer tel, puisque j'appartiens à un Corps composé de Savans,

Pendant six mois il a fournis les résultats de ses expériences au jugement de trois de mes Confreres, Membres comme moi de la Faculté de Médecine de Paris. Peut-on, sans injustice, refuser à ceux-ci la qualité de Savans très-compétens ?

Enfin, M. Mesmer fuit si peu les regards éclairés, qu'il travaille à la face du Public; & quelqu'imbécille qu'on suppose ce Public, il n'en est pas moins vrai de dire qu'il renferme les Savans dans son sein.

De quoi s'agit-il donc ? que veut-on de plus ? On voudroit que M. Mesmer demandât des Commissaires: ceux-ci suivroient ses opérations, feroient leur rapport & on délivreroit un certificat. C'est sans doute en ce papier, (dit M. Mesmer) que gît la dignité des Sciences.

Je déclare qu'à la place de M. Mesmer, j'aurois consenti à obtenir le certificat; mais d'un autre côté, à la place des Corps Litté-

raires, je ne tiendrois pas autant à le donner. Il est naturel qu'un Etranger, l'œil tourné vers sa Patrie, craigne les longueurs; & il répugne aux idées communes que des gens qui peuvent être persuadés en une heure & par eux-mêmes ne veuillent l'être qu'en trois ou six mois & sur le rapport d'autrui.

A quoi me serviroit ce certificat ou papier, dit toujours M. Mesmer? J'en ai déjà tant que je ne consulte ni ne montre jamais! ne suis-je pas moi-même un certificat mille fois plus authentique que tous les papiers ou parchemins du monde?

Quand on veut expliquer l'utilité d'un certificat dans nos usages, il faut bien lui dire que c'est ainsi que nous en agissons avec les Gens à secrets: cette dénomination, il la rejette entièrement.

„Le Magnétisme animal, dit-il, n'est pas  
„ce que vous appelez un *secret*: c'est une  
„science qui a ses principes, ses conséquen-

„ces & sa doctrine. Le tout est ignoré  
„jusqu'à présent : j'en conviens; mais c'est  
„précisément par cette raison, qu'il seroit  
„absurde de vouloir me donner des juges  
„qui ne comprendroient rien à ce qu'ils  
„prétendroient juger. Ce sont des élèves  
„& non des juges qu'il me faut. Aussi,  
„mon objet est-il d'obtenir d'un Gouverne-  
„ment quelconque une Maison publique,  
„pour y traiter des malades, & où il soit  
„aisé de constater, à l'abri des discussions  
„ultérieures, les effets salutaires du Magné-  
„tisme animal. Après quoi, je me charge  
„d'instruire un nombre fixe de Médecins,  
„laissant à la sagesse du même Gouverne-  
„ment la plus ou moins grande & la plus  
„ou moins prompte publicité de cette dé-  
„couverte. Si mes propositions sont rejet-  
„tées en France, je ne la quitterai pas sans  
„douleur. Mais enfin je le ferai. Si elles  
„sont rejetées par-tout, j'espère ne pas man-  
„quer d'asyle. Enveloppé de mon honné-  
„teté à l'abri de tout reproche intérieur; je  
„rassemblerai autour de moi une foible por-



„tion de cette humanité à qui j'aurai tant  
„désiré d'être plus généralement utile; &  
„alors il fera tems de ne consulter que moi  
„sur ce que j'aurai à faire“.

„Si j'en agissois autrement, conclut M.  
„Mesmer, il en arriveroit que le Magnétif-  
„me animal seroit traité comme une mode.  
„Chacun voudroit briller & y trouver plus  
„ou moins qu'il n'y a. On en abuseroit,  
„& son utilité deviendroit un problème dont  
„la solution n'auroit peut-être lieu qu'après  
„des siècles. On en peut juger par ce qui  
„s'est passé au sujet de l'inoculation. Si  
„elle avoit été donnée au Public avec plus  
„de réserve, il est à croire qu'on trouve-  
„roit moins de cœurs paternels tremblans  
„à la seule idée d'épargner à leurs enfans  
„des dangers à-peu-près inévitables“.

Voilà l'état de la question. Chacun peut  
la juger à sa manière, & dire s'il est à dé-  
sirer que la France soit ou ne soit pas le  
berceau du Magnétisme animal.

*Je suis un visionnaire.* La longue conversation que je viens d'avoir avec le Public, me confirmera peut-être ce titre dans l'esprit de bien des gens. Cela ne m'empêchera pas de dire que ces mots, *c'est une tête chaude, c'est un homme à système, c'est un fou, c'est un visionnaire*, tranchent en France trop de questions sérieuses. Il est mille occasions où l'on feroit très-bien d'asseoir ses jugemens sur des raisonnemens plus solides. Quoiqu'il en soit, voyons ce que je puis y répondre pour ma part.

Aux Personnes qui s'obstinent à décider sans examen, quelque mérite & quelque confiance qu'elles puissent avoir d'ailleurs, je leur dirai que je ne suis pas entier dans mon sentiment, mais que pour leur plaire, il m'est impossible de porter l'abnégation de moi-même au point de croire que ce que je regarde de tous mes yeux, je le vois moins bien que ceux qui n'y regardent pas du tout.

Quant à ceux qui ayant l'intime conviction d'une vérité existante s'efforcent d'en distraire eux & les autres & ne savent trouver de soulagement que dans les expressions injurieuses, je ne puis prendre sur moi de les blâmer; à peine ai-je la force de les plaindre,

*Je suis crédule.* L'ensemble de ce Mémoire répondra pour moi. Je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit: je crois ce que je vois: je dis ce que j'ai vu; & pour trancher net sur toutes les questions de cette espèce, voici ma profession de foi,

J'ai embrassé l'état de Médecin dans le désir d'être utile à l'humanité, sous ce point de vue, je n'en connois pas de plus noble, de plus intéressant & de plus fait pour mériter l'estime de mes Concitoyens: mes intérêts particuliers ont été & seront toujours subordonnés à ce premier point de vue. D'après cette façon de penser, j'ai dû me conduire comme je l'ai fait. Cette con-

viction intérieure auroit suffi à ma tranquillité si je ne croyois encore plus utile à l'humanité de donner au Public mes Observations sur le Magnétisme animal. Ces Observations imprimées seront à la fois un hommage à la vérité, un motif pour engager les ames honnêtes à feconder mes soins, une réponse pour ceux qui me blâment, une ressource pour ceux qui m'approuvent.

Je n'ai jamais été le témoin d'aucun miracle; mais si cela m'étoit arrivé, je suis l'homme qui en conviendrait sans détour. L'incrédulité ou la légèreté s'épuiseroient inutilement en plaisanteries & en sarcasmes; inutilement on me couvriroit de ridicules; je croirois avoir répondu à tout, en disant: je l'ai vu.

**F I N.**











Herrn Mesmer

Doctors der Arzeneigehbrtheit und Mitglied der  
Medicinischen Facultät in Wien

# Abhandlung

über die Entdeckung

des

# thierischen Magnetismus.



---

Aus dem Französischen übersezt.

---

Carlsruhe,

bei Michael Maclot,

Markgräf. Bad. Hofbuchhändler u. Buchdrucker

1 7 8 1.





## Vorrede.

Die schon so lange gewünschte Entdeckung eines auf die Nerven wirkenden Principiums muß allen Menschen höchstwichtig seyn. Sie betrifft einen Gegenstand der ihre Einsichten erweitert und sie zugleich glücklicher macht, der ihnen ein Mittel anbietet, Krankheiten zu heilen, die man bisher selten mit glücklichem Erfolg behandelte. Die Vorzüge und das sonderbare dieses Lehrgebäudes, ließen vor einigen Jahren das Publicum, die erste, von mir hierüber gegebene, Fingerzeige äußerst begierig aufnehmen. Neid, Stolz und Mißtrauen entstellten, verfehten sie dadurch, in kurzer Zeit, unter die Betrügerthyn, machten, daß man sie vergaß.

Vergeblich bemüht' ich mich, durch eine Menge von Thatsachen, sie wieder in Gang zu bringen. Vorurtheile siegten und die Wahrheit blieb ihr Opfer. Aber — Worinn besteht denn diese Entdeckung? — Wie sind Sie darauf verfallen? — Was hat man sich von ihren Vortheilen zu versprechen? — Warum haben Sie diß alles nicht Ihren Landsleuten mitgetheilt? — Lauter Fragen, die mir, seit meinem Aufenthalt in Paris, von Personen gemacht wurden, die gewiß alle Fähigkeiten hatten, neue Fragen gründlich zu untersuchen.

Beruhigende Antworten hierauf, eine allgemeine Idee von meinem Lehrgebäude zu geben, die Irrthümer, die man muthwillig darein verflochte, davon abzusondern, die widrigen Vorfälle, welche seine Bekanntmachung verhinderten, öffentlich zu erzählen, ist die Absicht dieser Schrift, die nur ein Vorläufer meiner Theorie seyn soll, und diese werd' ich heraus geben, so bald mir die Umstände gestatten, die practische Regeln, der Methode, die ich hier ankündige, bekannt zu machen. Aus diesem Gesichtspunkt, bitt' ich, den Leser, diß kleine Werkgen zu beurtheilen. Ich weiß es gar zu wohl, Er wird auf manche Schwierigkeiten stoßen — allein, man mache die

nothwendige Bemerkung: Sie können unmdg-  
lich durch bloße Vernunft-Schlüsse, ohne Er-  
fahrungen, gehoben werden. Diese allein  
werden die Nebel zerstreuen — die höchst-  
wichtige Wahrheit in das vollste Licht setzen:  
Die Natur bietet dem Menschen, Ge-  
schlecht, ein allgemeines Heil und Ver-  
wahrungs-Mittel gegen alle Krankheiten  
an.

Der Mensch ist von Natur Beobachter.  
Von der Geburt an ist seine einzige Beschäfti-  
gung, um den Gebrauch seiner Glieder ken-  
nen zu lernen. Würde ihm nicht das Auge  
unnützlich seyn, wenn ihn nicht die Natur  
gleich anfänglich antriebe, die kleinste Verän-  
derungen, deren dasselbe fähig ist, zu bemer-  
ken. Abwechselnder Genuß und Mangel lehren  
ihn das Daseyn des Lichts und seine verschie-  
dene Grade kennen, aber nie würde er von  
Weite, Größe und Gestalt der Gegenstände  
einige Kenntniß erhalten, wenn er nicht die  
Eindrücke der übrigen Empfindungs-  
Werkzeuge damit vergliche, verbande, und einen  
durch den andern berichtigte. Der größte  
Theil seiner Empfindungen sind demnach Re-  
sultate seines Nachdenkens, über die vereinigte  
Eindrücke seiner Empfindungs-Werkzeuge.

So bringt der Mensch seine erste Jahre zu, um zu einem schnellen und richtigen Gebrauch seiner Sinne zu gelangen. Ein ihm aner, schaffener Beobachtungstrieb, setzt ihn in Stand, sich selbst zu bilden, und die Vollkommenheit seiner Fähigkeiten, hängt, von der mehr oder weniger ununterbrochenen Anwendung, dieses Trieb's ab.

Unter unzähligen Gegenständen, die sich ihm nach und nach darstellen, fällt seine Aufmerksamkeit wesentlich auf diejenige, die ihm durch ganz besondere Verhältnisse wichtig werden. Beobachtungen der allgemeinen beständigen Wirkungen der Natur auf jedes Individuum sind kein ausschließungsweise erhaltenes Vorrecht des Weltweisen. Der allgemeine Vortheil macht fast jeden einzelnen zum Beobachter, und diese vervielfältigte, zu allen Zeiten, aller Orten angestellte Beobachtungen lassen uns an ihrer Richtigkeit nicht zweifeln,

Allein die Thätigkeit des menschlichen Geistes, verbunden mit der unersättlichen Wissbegierde, verläßt, indem sie die schon erworbene Kenntnisse zu vervollkommen sucht, den Weg der Beobachtung, will diese durch unbestimmtes oft unnützes Grübeln ersetzen, bil-

det und häuft Leh: Gebäude, die kein Verdienst als von einer Scheinweis vollen Abstraction haben, und entfernt unmerklich von der Wahrheit, so daß man auf dem Punkt steht, sie aus dem Gesicht zu verlihren, ist Unwissenheit und Aberglauben an ihre Stelle zu setzen.

An diesen so entstellten menschlichen Kenntnissen, sieht man keine Spuhr mehr von der Wahrheit, die sie im Anfang so vorzüglich auszeichnete.

Desters bemühte sich die Weltweisheit sich von Irrthümern und Vorurtheilen loszureißen. Da sie aber diese Gebäude allzuhitig zerstörte, bedeckte sie die Trümmer mit Verachtung, ohne einen aufmerksamen Blick, auf die unter ihnen verborgene Kostbarkeiten zu werfen.

Wir sehen, daß sich, einerley Meynungen, bey verschiedenen Völkern, unter einer so unvortheilhaften, dem menschlichen Verstand so wenig Ehre bringenden Gestalt erhalten haben, daß es gar nicht wahrscheinlich ist, daß sie im Anfang so aussahen.

Betrug und Verwirrung der Vernunft hätten sich umsonst bemühet, ganze Völker zu vereinigen, so augenscheinlich ungerechten und lächerlichen Lehrgebäuden allgemeinen Beifall und Annahme zu verschaffen, wie sie noch jetzt haben. Wahrheit und allgemeines Interesse allein waren fähig, dergleichen Meynungen allgemein zu machen.

Es läßt sich daher behaupten, daß sich unter den allgemeinen Meynungen aller Zeiten (wenn sie andern ihren Grund nicht in dem menschlichen Herzen haben) sehr wenige finden, sie mögen auch so lächerlich, ja ausschweifend seyn als sie immer wollen, welche nicht als Ueberbleibsel einer anfänglich anerkannten Wahrheit, könnten betrachtet werden. Dergleichen Betrachtungen, stellte ich über die menschliche Erkenntniß überhaupt, insonderheit aber über das Schicksal der Lehre; Vom Einfluß der Himmelskörper auf unsere Erde, an. Betrachtungen, die mich veranlaßten, unter den Trümmern, dieser, durch Unwissenheit, verächtlich gewordenen Wissenschaft, das, in ihr vielleicht enthaltene Nützliche und Wahre aufzusuchen.

Meine Gedanken, über diesen Gegenstand, gab ich 1766 in Wien in einer Abhandlung:



Vom Einfluß der Planeten in den menschlichen Körper heraus. Nach vorausgeschickten, bekannten, durch Erfahrungen bestätigten Grundsätzen, der allgemeinen Attraction, die uns überführen, daß ein Planet auf den andern in seiner Laufbahn wirkt, und daß Mond und Sonne, auf unserer Erde, Ebbe und Fluth sowohl im Meer, als im Dunstkreis verursachen und lenken; behauptete ich: Diese Weltkörper wirken auch gerade zu auf alle wesentliche Bestandtheile lebendiger Körper, vorzüglich aber auf das Nerven-System, vermittelt einer alles durchdringenden Flüssigkeit. Ich bestimmte die Art dieses Einflusses, und sagte: Daß er die Eigenschaften der Materie und der organischen Körper, z. B. die Schwere, Zusammenhang, Schnellkraft, Reizbarkeit und Electricität, bald verstärkte bald schwäche.

Ich behauptete ferner: Daß diese, in Ab- sicht auf die Schwere entgegen gesetzte Wirkungen, welche auf der See, die merkliche Veränderung der Ebbe und Fluth verursachen, daß Verstärkung und Schwächung der oben bemerkten Eigenschaften, da sie einerley Wirkungs-Quelle haben, auch in lebendigen

Körpern , entgegen gesetzte , der Ebbe und Fluth ähnliche Wirkungen verursachen ; daß auch im thierischen Körper , weil er den nemlichen wirkenden Kräften ausgesetzt ist , eine Art von Ebbe und Fluth statt finde. Diese Eigenschaft thierischer Körper , welche sie des Einflusses der Himmels und unsers Erdkörpers fähig macht , nann' ich thierischen Magnetismus.

Aus ihm erklärt' ich die monatliche Zeiten des Frauenzimmers , und überhaupt alle periodische Veränderungen , welche alle Aerzte , in der ganzen Welt , von je her , bey Krankheiten beobachtet haben.

Damals suchte ich nur die Aufmerksamkeit der Aerzte rege zu machen , ich bemerkte aber bald , daß man , mich , (statt meine Absicht zu erreichen) als einen Sonderling , als einen Systemwürker ansah , ja wir , aus meiner Reigung , gden gewöhnlichen Weg in der Arzneykunst zu verlassen , ein Verbrechen machte.

Nie verbarge ich , in diesem Punkt , meine Gedankungs - Art. Ich konnte mich wirklich nicht überreden , daß wir in der Heilkunde so

große Schritte sollten gemacht haben, wie wir uns schmeickelten. Ich glaubte vielmehr, je weiter wir in der Kenntniß des mechanischen der Oekonomie des thierischen Körpers kämen, desto mehr müßten wir unser Unvermögen eingestehen. Eben die, obschon noch sehr unvollkommene neuere Einsichten in die Natur und Wirkung der Nerven, läßt uns gar nicht hieran zweifeln. Wir wissen, daß sie die erste Triebfeder des Empfindens und der Bewegung sind, aber wir können sie nicht wieder in den natürlichen gesunden Zustand setzen, wenn dieser etwa zerstört, unterbrochen würde. Ein Vorwurf der uns gewiß trifft, denn unsre Vorfahren kannten sie zu wenig, als daß er ihnen hätte gemacht werden können. Das abergläubische Zutrauen, welches sie selbst auf ihre unfehlbare Mittel und Formeln setzten, und andern einzuflößten, machte sie zu stolzen Despoten.

Ich verehere die Natur zu sehr, als daß ich mich überreden könnte: Sie habe die Erhaltung jedes einzelnen Menschen, dem Ohngefähr der Entdeckungen und unbestimmten Beobachtungen überlassen, welche seit mehreren Jahrhunderten gemacht wurden, um das Eigenthum einiger einzelnen Personen zu werden.

Vollständig sorgte Sie für das Entstehen jede Individuums, das Erzeugungs = Werk wird ohne System ohne Künsteleyen verrichtet. Und sollte nicht für die Erhaltung eben so herrlich gesorgt seyn? Warlich ihre Vorsorge für die unperennirliche Thiere beweist das Gegentheil.

Eine unbestrichene in Bewegung gesetzte Magnet = Nadel, setzt sich bloß durch den Zufall wieder in eine bestimmte Lage, hingegen die bestrichene vom nemlichen Stoß bewegte, wird nach verschiedenen, dem Stoß und der mitgetheilten magnetischen Kraft proportionirten Schwingungen ihre erste Lage wieder finden, und denn stille stehen. Eben so ungewiß, wird, nach meiner ersten Voraussetzung, die einmal geführte Harmonie organischer Körper wieder hergestellt, wenn es nicht durch ein allgemein wirkendes bestimmtes Principium geschieht, von dessen Daseyn ich überzeugt bin. Diß allein kann diese Harmonie wieder in ihren natürlichen Zustand versetzen. Man fand aber auch, daß Krankheiten, bald ohne, bald bey dem Gebrauch der Arzney = Mittel, bey verschiedenen Systemen, bey völlig sich entgegen gesetzten Methoden, oft gefährlicher, oft gehoben wurden. Diese Betrachtungen überzeugten mich vollends, es müsse in der Natur ein allgemein wirkendes Principium vorhanden seyn, welches, ohne unser, Zuthun

das verrichtet, was wir sehr unbestimmt der Kunst und der Natur zuschreiben. Dergleichen Betrachtungen entfernten mich nach und nach von der alltäglichen Straffe. Ich unterwarf meine Ideen einer zwölfjährigen Erfahrung, die ich den genauesten Beobachtungen aller Arten von Krankheiten widmete, und hatte endlich das Vergnügen, die von mir vermuthete Grundsätze ohne Ausnahme bestätigt zu sehen.

Vorzüglich übernahm ich in den Jahren 1773 und 1774 die Besorgung der 29 jährigen Jungfer Oesterlin, welche schon viele Jahre von den Sichtern geplagt wurde. Die schlimmsten Zufälle bey ihr waren, daß das Blut ungestümm in den Kopf drang, und die fürchterlichste Zahn- und Ohren-Schmerzen verursachte, welche mit Wahnsitz, Wuth, Erbrechen und Ohnmachten verbunden waren. Diß war für mich die beste Gelegenheit, mit der größten Genauigkeit die Art von Ebbe und Fluth, welche der thierische Magnetismus im menschlichen Körper verursacht, zu beobachten. Oft zeigten sich bey der Kranken sehr heilsame Krisen, worauf beträchtliche Erleichterung folgte, aber sie dauerten nur einige Augenblicke, und blieben immer unvollkommen. Die Begierde den Grund dieser Unvollkommenheit zu entdecken, und mei-

ne ununterbrochene Beobachtungen führten mich nach und nach so weit, daß ich die Wirkungen der Natur einsah, genug entdeckte, um voraus mit voller Gewißheit, die abwechselnde Gänge dieser Krankheit bestimmen zu können. Aufgemuntert durch diesen ersten glücklichen Erfolg, zweifelte ich nicht an der Möglichkeit, es bis zur Vollkommenheit zu treiben, wenn ich so glücklich wäre, die Entdeckung zu machen: Daß in denen auf unserer Erde befindlichen Körpern, auch eine wechselseitige, dem Einfluß der Himmelskörper ähnliche Einwirkung statt finde, die mich in Stand setzen könnte, durch die Kunst, die periodische Ebbe und Fluth, wovon ich bereits gesprochen, nachzugehen.

Ich hatte vom Magnet die gewöhnliche Kenntniß. Seine Wirkung auf das Eisen, die Möglichkeit, die Mineralien mit unsern Säften zu verbinden, die verschiedene in Frankreich, Deutschland und Engelland bey Magen- und Zahnschmerzen damit gemachte Versuche, waren mir bekannt. Dieß alles, die Aehnlichkeit dieser Materie mit meinem allgemeinen System, machten, daß ich den Magnet als das glücklichste Mittel zu dergleichen Versuchen ansah. Mich davon durch Erfahrungen zu überzeugen, bereitete ich die Kranke, wenn sie von ihren Anfällen

frey war, durch anhaltenden Gebrauch der Eisenmittel, dazu vor. Nun stund ich mit dem Jesuiten, Herrn Pater Hell, Professor der Astronomie in freundschaftlichen Verbindungen. Ich bat ihn daher, mir durch seinen Künstler, einige Magneten verfertigen, aber ihnen eine zu meinem Gebrauch schickliche Figur geben zu lassen. Hell sagte ja, und versprach mir sie zu schaffen.

Den 28ten Julius 1774. bekam die Kranke außs neue einen ihrer gewöhnlichen Anfälle, und ich brachte bey ihr drey künstliche Magnete, einen auf dem Magen, zween auf den beyden Füßen an. Diß verursachte ihr, in sehr kurzer Zeit, außerordentliche Empfindungen. Sie fühlte, innerlich, ein schmerzhaftes Strömen einer sehr feinen Materie, welches sich bald da, bald dorthin, endlich aber in die untere Theile des Körpers zog, und sie 6 Stunden von allen fernern Anfällen befreyte. Die Lage der Kranken veranlaßte mich, den folgenden Tag, den nemlichen Versuch zu machen, und er glückte mir wie das erstemal. Die Beobachtung dieser Wirkungen, verbunden mit meinem allgemeinen System, gab mir ein neues Licht, bestätigte meine vorhergehende Gedanken, von dem Einfluß eines allgemein wirkenden Principiums, überzeugte mich, daß ein vom Magnet ganz ver-

schiedener Stoff, (dann er für sich kann umwäg-  
lich auf diese Art auf die Nerven wirken) ich  
wirksam mache, daß ich nur noch einige Schritte  
bis zu meiner Nachahmungs-Theorie, dem  
Gegenstand meiner Untersuchungen, zu thun  
hätte.

Einige Tage darauf, begegnete ich Herrn  
Pater Zell, sprach mit ihm unter andern, von  
der Besserung meiner Kranken, den guten Wira-  
kungen meines Verfahrens und der Hoffnung die  
ich daraus schöpfte, bald ein Mittel gegen die  
Nerven-Krankheiten zu entdecken.

Kurz darauf erfuhr ich durchs Publicum und  
die Zeitungen, daß Herr Zell seinen berühmten  
astronomischen Namen mißbrauchte, sich eine  
Entdeckung zueignete, deren Natur und Vorzüs-  
ge er nicht kannte, ja so gar sich erkühnte bekannt  
zu machen: Er habe ein Mittel erfunden, die  
gefährlichste Nerven-Krankheiten durch den  
Magnet zu heilen, dann ihm und seiner besons-  
dern Figur schrieb er diese hierinnen vorzügliche  
Kraft zu. Diesem Einfall ein desto größeres  
Gewicht zu geben, schickte Er an verschiedene  
Akademien ganze Sammlungen künstlicher Ma-  
gnete von mancherley Figuren, und bestimmte  
nach ihrer Figur die Ähnlichkeit, welche sie mit  
vera



verschiedenen Krankheiten haben sollten. Man  
 höre ihn selbst: „Ich entdeckte, in diesen,  
 „dem magnetischen Wirbel ähnlichen Figuren,  
 „eine Vollkommenheit, von welcher ihre specia-  
 „lische Krafft gegen die Krankheiten abhänget,  
 „Der Mangel dieser Vollkommenheit machte,  
 „daß die in Frankreich und Engelland damit an-  
 „gestellte Versuche, nicht glücklich ausfielen.“  
 • Ja er stellte sich, als ob er die äußerliche  
 Gestalt der Magnete, mit der Entdeckung,  
 wovon ich mit Ihm gesprochen hatte, ver-  
 wechselte und schloß: „Er habe alles dem  
 „Aerzten, vorzüglich mir bekannt gemacht, und  
 „würde sich meiner ferner zu seinen Versuchen  
 „bedienen.“

Zöll schrieb verschiedenes über diesen Gegen-  
 stand, und dadurch verbreitete sich in dem,  
 nach einem specifischen Mittel gegen die Nerven-  
 Krankheiten äußerst begierigen Publicum, die  
 ungegründete Meynung: Daß die ganze Entde-  
 ckung in dem Gebrauch des Magnets bestehe.  
 Nun schrieb ich zwar, um diesen Irrthum zu  
 zersthören: Vom wirklich vorhandenen, wesent-  
 lich vom Magnet verschiedenen thierischen Ma-  
 gnetismus. Allein das von dem berühmten  
 Zöll eingenommene Publicum, blieb auf sei-  
 ner irrigen Meynung.

B

Ich setzte meine Versuche bey verschiedenen Krankheiten fort, um meine Einsichten allgemeiner, ihre Anwendung vollkommener zu machen. Weil ich nun den Herrn Baron von Stöckl, Präsidenten der Medicinischen Facultät zu Wien und Kayserlichen Ersten Leibarzt genau zu kennen die Ehre hatte, es auch überdies sehr schicklich war, Ihn genau von der Natur und dem Gegenstand meiner Entdeckung zu benachrichtigen; so erklärte ich Ihm alle kleine Umstände meiner Bemühungen, vorzüglich aber die Mittheilung und das Strömen der thierisch magnetischen Materie, bat ihn, sich selbst davon zu überzeugen, mit der Versicherung: Daß ich ihm in der Folge genau Nachricht, von dem Fortgang meiner neuen Entdeckungen geben, ja Ihn desto gewisser von meiner Abhänglichkeit an Ihn zu überzeugen, alle meine Handgriffe, ohne einiges Zurückhalten, mittheilen würde.

Aber die natürliche Furchtsamkeit dieses Arztes, vielleicht von Bewegungs-Gründen unterstützt, die ich nicht untersuchen mag, ließ Ihn mir antworten: Er verlange von allem, was ich ihm hier sagte nichts zu wissen, und flehe mir, die Facultät, durch Bekanntmachung dieser Neuerungen, nicht mit ins Spiel zu ziehen. Nun veranlaßten mich die vorges-

faſte Meynungen des Publicums und deſſen  
 Ungewißheit wegen der Beſchaffenheit meiner  
 Mittel, den 5ten Jenner 1775, ein Schreiben  
 an einen auswärtigen Arzt bekannt zu machen,  
 worinn ich meine Theorie, und den biſſerigen  
 und vermuthlich noch zu hoffenden Er-  
 folg, beſtimmt, entwickelte. Ich beſchrieb  
 die Natur, Wirkung und Aehnlichkeit der Ei-  
 genſchaften des thieriſchen Magnetismus,  
 mit dem Magnet und der Electricität, mit  
 dem Beyſatz: „Es ſind alſo alle Körper, ſo  
 „gut als der Magnet, der Mittheilung dieſes  
 „magnetischen Principiums fähig, dieſe Flüſſig-  
 „keit durchbringt alles, läßt ſich wie die elect-  
 „riſche anhäuffen und verſtärken, und wirkt  
 „auch in der Entfernung. Es giebt zweyerley  
 „lebendige Körper. Einige ſind dieſes Magnete-  
 „tismus fähig, andere haben eine entgegen ge-  
 „ſetzte Kraft, welche ſeine Wirkung hindert.“  
 Kurz ich erzählte die verſchiedene Wirkungen, und  
 unterſtützte meine Sätze durch die Erfahrungen,  
 die mich veranlaßt hatten, ſie zu behaupten.

Kurz vor der Bekanntmachung dieſes Briefs,  
 erfuhr ich, daß Herr Ingenhaus, Mitglied  
 der Königl. Akademie in London und Po-  
 ſten-Einimpfer in Wien, der dem Adel und  
 andern Standes-Personen, durch Verſuche mit  
 der verſtärkten Electricität, und durch manche

angenehme Veränderungen der magnetischen Wirkungen, viel Vergnügen gemacht, sich aber dadurch den Namen eines Naturforschers erworben hatte, daß dieser Herr Jagenhaus, als Er von meinen Euren gehört, sie für Grillen erklärt habe, ja so weit gegangen seye zu behaupten: „Nur das Genie eines Engländer's seye im Stand eine solche Entdeckung zu machen, wenn sie ja möglich seyn sollte.“ Er besuchte mich, nicht in der Absicht sich besser zu unterrichten, sondern einzig mich zu überzeugen, daß ich Gefahr lief zu irren, und die Bekanntmachung gänzlich verhindern müßte, wann ich nicht, wie es sonst gewiß geschehen würde, lächerlich werden wollte.

Ich versetzte: Er hätte nicht genug Kenntniß von dieser Sache um mir so rathen zu können, und ich würde mir ein Vergnügen daraus machen, Ihn bey der ersten Gelegenheit hievon zu überzeugen. Diese zeigte sich gleich nach zween Tagen. Jungfer Desterlin stand einen Schrecken und Verkältung aus, welche Ihr ein plötzliches Auffenbleiben der monatlichen Reinigung verursachten, und nun waren die ersten gichterischen Zufälle wieder da. Ich bat Herrn Jagenhaus zu mir, Er kam mit einem jungen Arzt, und die Kranke lag,

eben, von den Sichtern abfallen, in Ohnmacht. Ich sagt ihm, diß wäre gerade die beste Gelegenheit, sich selbst, von der Wirklichkeit, des von mir behaupteten Principiums, and von dessen Mittheilbarkeit, überzeugen. Ich entfernte mich von der Kranken, hieß ihn sich nähern und sie anrühren, und sie regte sich nicht.

Ich bat ihn wieder zu mir zu kommen, theilte ihm, durch Anfassen seiner Hände, die magnetische Krafft mit, blieb immer von der Kranken entfernt, ihn aber ersuchte ich, sich ihr noch einmal zu nähern und sie anzurühren, worauf gichterische Bewegungen erfolgten. Desters berührte Er sie auf diese Art mit der Spitze seines Fingers, bald nach der, bald nach jener Richtung, und immer, wärkte diß, zu seinem grossen Erstaunen, in dem angerührten Theil Zustungen. So bald diß vorbey war, gestund Er mir: Er seye überzeugt.

Ich aber schlug ihm eine zwote Probe vor. Wir entfernten uns so von der Kranken, daß sie uns nicht hätte sehen können, wann sie auch bey sich selbst gewesen wäre.

Ich gab Herrn Ingenhaus sechs porcellain Tassen , mit dem Ersuchen , selbst zu bestimmen , welcher ich die magnetische Kraft mittheilen sollte. Die von ihm gewählte , rührte ich an , ließ ihn eine nach der andern von diesen 6 Tassen , an die Hand der Kranken bringen , und als man an die von mir berührte kam , bewegte sich ihre Hand mit Zeichen des Schmerzens. Ingenhaus wiederholte den Versuch mit allen sechs Tassen , und fand immer die nemliche Wirkung.

Man setzte hierauf die Tassen wieder an ihren vorigen Ort , und nach einer kleinen Weile , ergriff ich seine eine Hand , und bat ihn mit der andern , welche er wollte von den Tassen anzurühren. Er thats , man brachte , wie vorher , dieselbige an die Kranke , und auch hier erfolgte die vorige Wirkung.

Nun war Herr Ingenhaus , durch seine eigene Augen , von der Mittheilbarkeit des Magnetismus überzeugt , und ich schlug ihm den dritten Versuch vor , um ihm die Wirkung desselben in die Ferne und seine durchdringende Stärke zu zeigen. In dieser Absicht , streckt ich , in einer Entfernung von acht Schritten , meinen Finger gegen die Kranke aus , und den

Augenblick darauf bekam sie so starke, mit anscheinenden Schmerzen begleitete gichterische Zustungen, daß sie beynähe im Bett in die Höhe geworfen wurde. Ich fuhr fort, stellte aber Herrn Ingenhaus zwischen mich und die Kranke, und sie bekam die nemliche Anfälle. Diese Proben wurden, so oft Herr Ingenhaus verlangte, wiederholt, worauf ich ihn fragte: Ob Er zufrieden, und von den wunderbaren Eigenschaften des thierischen Magnetismus, die ich ihm voraus gesagt hätte, überzeugt seye? widrigenfalls wär' ich erbötig, alles noch einmal zu wiederholen. Er versetzte: Vollkommen, ich bin überführt, aber ich bitte Sie, aus Freundschaft: Machen Sie dem Publicum nichts davon bekannt, damit Sie sich nicht seinem Unglauben bloß stellen. Wir schieden von einander, ich setzte mit der Kranken die Behandlung mit so glücklichem Erfolg fort, daß sich am nemlichen Tage die Reinigung wieder einfand, und dadurch alle, von der Unterdrückung derselbigen veranlaßte Zufälle, gehoben wurden.

Zwey Tage darauf hör' ich mit Erstaunen, daß Herr Ingenhaus im Publicum gerade das Gegentheil von dem behauptete, was er gegen

mir erklärt hatte, den glücklichen Erfolg, aller der Versuche, wovon er ein Augenzeuge gewesen war, läugnete, den thierischen Magnetismus vorsehlich mit dem gewöhnlichen Magneten vermengte, und meinen Ruf durch das Vorgeben zu kränken suchte: Er sey so glücklich gewesen, durch Hilfe vieler Magneten, womit er sich vorhin versehen hätte, mir die Larve wegzunehmen, zu entdecken: Daß alles, nichts als eine lächerliche abgeredete Betrügerey sey. Ich gestehe es, kaum konnte ich diß alles anfänglich glauben, es geschah mir sauer, Herrn Ingenhaus vor den Urheber dieses Gerächts zu halten. Aber sehr genauer Umgang mit dem Jesuiten Zell, die abgeschmackte Schrifften des letztern, um dergleichen ärgerliche Behauptungen zu unterstützen, und die Wirkungen meines Schreibens vom 5ten Jenner zu vereiteln, erlaubten mir nicht mehr Herrn Ingenhaus für unschuldig zu halten. Ich widerlegte den Vater Hell, und war im Begriff ihn zu verklagen, als Jungfer Desterlin Herrn Ingenhausens Verfahren erfuhr, und sich so sehr darüber ärgerte, daß man sie auf diese Art beschimpft hatte, daß sie noch einmal ihre vorige Zufälle, und überdiß ein schlimmes Nervenfieber bekam. Ihre Lage zog, meine ganze Aufmerksamkeit, 15 Tage, auf sich. Und gerade dieser Umstand,



der mich veranlaßte, meine Untersuchungen fortzusetzen, verschaffte mir das Glück, alle mir im Weg liegende Schwierigkeiten zu überwinden, meiner Theorie die selbst gewünschte Vollkommenheit zu geben. Die erste Frucht davon war, die vollständige Genesung dieser Jungfer, und ich hatte das Vergnügen, sie, seit diesem Vorfall vollkommen gesund, verheyrathet und mit Kindern gesegnet zu sehen.

Inzwischen entschloß ich mich auch in diesen fünfzehn Tagen mein Betragen zu rechtfertigen, dem Publicum einen richtigen Begriff von meinen Mitteln zu geben, und die Aufführung des Herrn Ingenhaus jedermann vor Augen zu legen. Ich gab Herrn von Sidt von allem Nachricht, bat Ihn, Befehle vom Hof, zu einer Commission, von Seiten der medicinischen Facultät, auszuwirken, welche alle diese Thatfachen untersuchen, bestättigen und bekannt machen sollte. Mein Betragen schien dem Präsesidenten der Aerzte angenehm, und Er Theil an meiner Bedenkungsart zu nehmen. Er versprach mir, so, wie ich wünschte zu handeln, nur bedang er sich nimmer aus, kein Mitglied von der Commission zu seyn. Desterß schlug ich Ihm vor, die Jungfer Desterlin zu sehen, und sich

selbst von dem Erfolg meiner Cur zu überzeugen. Aber hierauf antwortete Er immer unbestimmt und unentscheidend. Ich machte Ihm die Vorstellung, wie vortheilhaft für die Menschheit, die Einführung meiner Methode in den Hospitälern werden müßte, und bat um die Erlaubnis den Nutzen derselben in dem Spanischen zu zeigen. Diß bewilligte Er, und ertheilte Herrn Reimlein dem Arzt dieses Hauses die nöthigen Befehle. Acht Tage war dieser letztere ein Zeuge von den Wirkungen und dem Nutzen meiner Besuche, bezeugte mir oft sein Erstaunen, und gab Herrn von Störk Nachricht davon. Aber bald bemerkt ich, daß man Herrn von Störk anders gestimmt hatte. Ich sah Ihn fast täglich, um mein Gesuch wegen der Commission zu erneuern, und Ihn an die wichtige Dinge, wovon ich Ihn unterhalten hatte, zu erinnern. Aber ich beobachtete von seiner Seite nichts als Gleichgültigkeit, Kälte und Abneigung gegen alles, was einigen Bezug auf diesen Gegenstand hatte. Da ich nun nichts anrichten konnte, Herr Reimlein mir keine Nachrichten mehr gab, und anderswo verfuhr, daß diß veränderte Betragen, eine Folge von Herrn Ingenhausens Bemühungen war; so fühlte ich mein Unvermögen, den Wirkungen der heimlich entworfenen Raabregeln zu widerstehen, und nahm mir vor zu schweigen.

Jungenhaus aber, durch den Erfolg seiner Bemühungen kühn gemacht, trieb es immer ärger, machte sich ein Verdienst aus seinem Unglauben, und brachte es in kurzer Zeit so weit, daß man alle für schwache Köpfe hielte, welche ihr Urtheil aufschoben, oder nicht dem seinigen beytratten. Mehr war freylich nicht nöthig die Menge abwendig zu machen, und mich, aufs gelindeste, für einen Träumer zu erklären, um so mehr, da die Gleichgültigkeit der Facultät, diese Meynung unterstützte. Am seltsamsten aber kam es mir vor, daß im folgenden Jahr, Herr Klincksch, Professor der Medicin in Prag, sich auf die Seite meiner Gegner schlug. Dieser hatte, ohne mich zu kennen, ohne einen Begriff von dem, wovon eigentlich die Frage war, zu haben, (um mich nicht stärker auszudrücken) die Schwachheit, in öffentlichen Schriften, (\*) die seltsame Erzählung von angeblichen Vorträgen, die Herr Jungenhaus auf meine Rechnung

---

(\*) Brief über den thierischen Magnetismus und das Electrophor an den Herrn Grafen von Kinsky. Er wurde in die Schriften der böhmischen gelehrten Gesellschaft vom Jahr 1776. T. II. eingerückt, aber auch besonders gedruckt, und das folgende Jahr in Wien verbreitet.

verbreitet hatte, zu unterstützen. Damals möchte das Publicum davon denken, was es wollte, so glaubt' ich doch, daß die Wahrheit nicht besser, als durch That = Sachen könnte vertheidigt werden. Ich machte mich an die Cur verschiedener Krankheiten, unter andern einer Hemiplygie die eine Folge einer Apoplegie war, an unterdrückte monatliche Reinigungen, Blut-Erbrechen, häufige Colicken, durch gichterische Bewegungen, von Kindheit an unterbrochenen Schlaf, der mit Blutspeyen und anhaltenden Augenschmerzen verbunden war. An dieser letzten Krankheit litte der so berühmte Herr Bauer, Professor der Mathematick zu Wien. Der glücklichste Erfolg krönte meine Bemühungen, und Herr Bauer hatte die Güte, selbst eine umständliche Erzählung seiner Genesung dem Publicum vorzulegen. Aber die Vorurtheile waren schon zu tief eingewurzelt. Inzwischen hatte ich das Vergnügen, daß mich ein grosser Minister, ein geheimer Rath und ein Hofrath sehr genau kennen lernten, wahre Menschen-Freunde, welche, da sie die Wahrheit unterstützten und vertheidigten, sie selbst erkannten, und verschiedene Versuche machten, das Dunkel, worin man sie zu hüllen suchte, zu zerstreuen: Aber man wies sie immer, unter dem Vorwand ab: Der Ausspruch der Aerzte seye allein fähig

hierinnen zu entscheiden. Ihre beste Absichten konnten also weiter nichts, als mir anbieten: Sie wollten meine Schriften in fremden Ländern so bekannt machen, als es meine Lage erforderte.

Auf diese Art kam mein Schreiben vom 5ten Jenner 1775 in die Hände der meisten Akademien der Wissenschaften und einiger anderer Gelehrten. Die einige Berliner Akademie antwortete den 24ten März im nemlichen Jahr, schriftlich. Weil sie aber die Eigenschaften des von mir beschriebenen thierischen Magnetismus, mit den Eigenschaften des gewöhnlichen Magnets, den ich doch nur als einen Leiter angebe, verwechselte, so gerieth sie in verschiedene Irrthümer, und erklärte sich: Ich müßte mich selbst getäuschet haben.

Sie begieng aber nicht allein diesen Irrthum den thierisch und mineralischen Magnetismus zu verwechseln, ohngeachtet ich in allen meinen Schriften ausdrücklich gezeigt hatte, daß der Gebrauch des letztern zwar nützlich, aber doch ohne die Theorie des erstern immer unvollkommen seye. Naturkundiger und Aerzte, mit denen ich im Briefwechsel stand, oder die mir meine Entdeckung für sich abzulocken suchten, behaupteten, und gaben sich alle Mühe es aus:

zubereiten, entweder, daß ich alles durch den gewöhnlichen Magnet verrichte, oder daß ich die Electricität damit verbinde, bloß weil man wußte, daß ich von beyden Gebrauch gemacht hatte. Man belehrte zwar die meiste ihre eigene Erfahrung von ihrem Irrthum. Statt aber der von mir beschriebenen Wahrheit bezufallen, schlossen sie: Weil sie durch diese beyde Mittel nichts ausrichteten, die von mir beschriebene Curen müßten erdichtet, meine Theorie ein täuschendes Hirngespinnst seyn. Um nun auf immer dergleichen ähnliche Irrthümer unmdglich zu machen, und die Wahrheit in das gehörige Licht zu setzen, entschloß ich mich, seit 1776, gar keinen Gebrauch mehr, weder von der Electricität noch dem gewöhnlichen Magnet zu machen.

Die schlechte Aufnahme meiner Erfindung, und die wenige Hoffnung, daß es künftig besser gehen würde, bewog mich, gar keinen öffentlichen Versuch mehr in Wien zu machen. Ich reisete nach Schwaben und in die Schweiz, mich selbst durch Thatsachen immer mehr von der Wahrheit zu überführen, meine Erfahrungen zu vermehren. Und wirklich hatt' ich das Vergnügen viele auffallende Curen in Schwaben, aber auch in Bern und Zürich, unter den Augen der Aerzte, in den Hospitälern, zu verrichten, wels

che Thuen nicht den geringsten Zweifel über das Daseyn des thierischen Magnetismus, und den Nutzen meiner Theorie übrig lieffan, auch den Irrthum, worin sie meine Gegner schon verleitet hatten, völlig zerstreuten.

Ein gewisser ehrlicher, aber allzweifriger Geisteslicher, brachte, in den Jahren 1774 und 1775 in dem Regensburger Kirchsprengel, bey mehreren Kranken die an den Nerven litten, Wirkungen herbor, welche in den Augen der uneingenommensten aufgeklärtesten Personen dieser Gegend übernatürlich schienen. Sein Ruf verbreitete sich bis nach Wien, und da war man in zwey Parthien getheilt. Die eine gab alles für Betrügerereyen und Blendungen aus, die andere für Wunder der göttlichen Allmacht. Beyde iryten und mich lehrte, von der Zeit an, meine Erfahrung, daß dieser Mann nichts als bloßes Werkzeug der Natur war. Sein Stand und ein glückliches Ungesähr, vereinigten in ihm gewisse natürliche Verbindungen, daß Er die periodische Zufälle dieser Krankheiten erwecken konnte, ohne die wirkende Ursache zu kennen. Man sahe das Aufhören der Anfälle als vollendete wirkliche Curen an, und die Zeit allein konnte dem Publicum seinen Irrthum benehmen.

Als ich gegen das Ende 1775 Jahrs nach Wien zurück reisete, gieng ich durch München. Hier hatten Ihre Durchlaucht der Churfürst von Bayern die Gnade, mich über diese Materie zu fragen, Sie wollten wissen: Ob ich Ihnen diese angebliche Wunder erklären könnte? Ich machte auch vor seinen Augen Versuche, welche Ihm alle Vorurtheile benahmen, und nicht den geringsten Zweifel, gegen die von mir behauptete Wahrheiten übrig ließen, und kurz darauf erwies mir, die Münchner Akademie der Wissenschaften, die Ehre, mich unter ihre Mitglieder aufzunehmen.

Im Jahr 1776 reisete ich zum zweyten mal nach Bayern, und war in der Cur verschiedener Krankheiten eben so glücklich, als das erstes mal. Vorzüglich aber bey Herrn von Osterwald, Director der Akademie der Wissenschaften in München, der lahm war, und einen unvollkommenen Staar hatte. Er war so gütig, dem Publicum hieyon und von andern Curen, die er mit angesehen hatte, Nachricht zu geben. Da ich nach Wien zurück kam, blieb ich, bis ans Ende des nemlichen Jahrs, bey meinem Vorsatz, nichts mehr zu unternehmen, ich würde auch denselben nicht geändert haben, wann sich nicht alle  
meine



meine Freunde dagegen vereinigt hätten, Ihr Bitten, mein Verlangen, die Wahrheit siegen zu sehen, machten mir Hoffnung, durch einen neuen glücklichen Erfolg, vorzüglich aber durch eine auffallende Cur, meinen Wunsch zu erreichen. In dieser Absicht nahm ich, nebst andern Kranken, die 18 jährige Jungfer Paradis deren Eltern bekannt genug sind, in die Cur, Ihre Kayserlich Königl. Majestät kannten sie selbst, dann sie erhielt, seit ihrem 4ten Jahr, als eine stockblinde Person, von Ihrer hohen Milde, ein Gnadengehalt. Diese Jungfer hatte einen vollkommenen Staar und Sichter in den Augen, war melancholisch, und litte an Verstopfungen der Milz und Leber, die Ihr öfters solche Anfälle von Wahnsinn und Wuth zuzogen, daß man sie beynahe für gänzlich toll halten mußte.

Ueberdies nahm ich eine gewisse Zwelferin von 19 Jahren, in die Cur. Sie war vom zweyten Jahr an blind, hatte den Staar,

---

(\* ) Im Anfang 1778 erschien: Eine Sammlung derer durch den Magnetismus verrichteten Curen, in Leipzig. Diese ungeschickliche Sammlung (deren Verfasser ich nicht kenne) hat nichts als das Verdienst, getreu und ohne Partheylichkeit, alle Erzählungen und Schriften, für und gegen mein System, gesammelt zu haben.

ein runzlichtes sehr dickes Fell auf den Augen, und der Augapfel war ganz geschwunden. Zudem wurde sie von einem periodischen Blutspeyen öfters angefallen. Dieses Mädchen erhielt ich aus dem Wienerischen Waisenhaus, und zugleich von den Aufsehern desselben ein Zeugnis ihrer Blindheit.

Die dritte Kranke, deren Besorgung ich zugleich übernahm, war Jungfer Offine von 18 Jahren, die auch, als die Tochter eines Kaiserlichen Officiers von Ihro Kayf. Königl. Majestät ein Gnadengehalt bezog. Sie war schwindend und Lungenüchtig, sehr melancholisch, hatte oft Sichter, Toben, Erbrechen, Blutspeyen und Ohnmachten. Diese drey Kranke, befanden sich, so wie die andere, in meinem Haus, um sie ununterbrochen nach meiner Art besorgen zu können. Und ich war so glücklich, sie alle drey herzustellen.

Die Eltern der Jungfer Paradis, waren Zeugen ihrer Genesung, des immer zunehmenden Gebrauchs ihrer Augen, und bemüheten sich diesen Vorgang und ihre Freude überall zu verbreiten. Alles überließ mich, sich davon zu überzeugen, jederman setzte die Kranke auf eine Art von Probe, und gieng voll Bewunderung, mit dem verbindlichsten Ausdrücken gegen mich, aus meinem Hause.

Auf wiederholtes Bitten des Herrn Paradis, kamen die beyde Präsidenten der medicinischen Facultät, an der Spitze einiger von derselben Abgeordneten, zu mir, untersuchten die Kranke und vereinigten ihren lauten Beyfall mit der Stimme des Publicums. Herr von Störk, einer von diesen Herren, der diese Jungfer persönlich kannte, weil er sie zehn Jahre ohne einigen Erfolg, in der Cur gehabt hatte, bezeugte mir sein Vergnügen über eine so wichtige Heilung, und bedauerte, daß er so lange gezdgert hätte, durch seinen Beyfall diese wichtige Erfindung zu begünstigen. Noch mehrere Aerzte folgten dem Beyspiel unserer Oberhäupter, u. gaben der Wahrheit ihren freudigen Beyfall.

Nach allen diesen unverwerflichen glaubwürdigen Vorfällen, suchte mir Herr Paradis seine Dankbarkeit zu bezeugen, und machte die ganze Geschichte, durch seinen eigenen Aufsatz in ganz Europa bekannt. Er rückte, um diese Zeit, die wichtigste Umstände, von der Genesung seiner Tochter, in alle öffentliche Blätter ein. (\*)

Unter den Aerzten, welche ihre Neugierde zu befriedigen, mich besucht hatten, befand sich Herr Barth, Professor der Anatomie, der

(\*) Man sehe seinen eigenen Aufsatz im Anhang!

sich vorzüglich mit Augenkrankheiten und dem Starstechen beschäftigte. Er selbst hatte zweymal die Jungfer Paradis für sehend erklärt. Aber aus Neid erlaubte Er sich im Publicum auszustreuen: Sie sey noch blind, er habe sich selbst davon überzeugt, und unterstützte dieß Vorgeben dadurch: Weil sie die Namen der ihr vorgelegten Dinge oft nicht wußte, oft verwechselte. Jedermann antwortete ihm: Er vergäße hier den nothwendigen Unterschied, den man zwischen Blindgebohrnen, oder die wenigstens in ihrer zarten Kindheit blind geworden wären, und zwischen Blinden, die erst nach mehrern Jahren vom Star befallen, nachher aber durch die Kunst ihr Gesicht wieder erlangt hätten, machen müßte. Jene könnten unmöglich die Kenntnisse wie diese haben. Wie ist's möglich, sagte man, daß ein Mann von Ihrem Handwerk so einen groben Irrthum begehen kann? Aber seine Unverschämtheit behauptete von allem gerade das Gegentheil. Das ganze Publicum mochte ihm noch so oft tausend Zeugen ihrer völligen Genesung anführen, er allein leugnete alles weg, und schlug sich also zu dem schon oben angeführten Herrn Ingenhaus.

Diese beyde Männer, welche anfänglich, von rechtschaffenen, vernünftigen Personen

für seltsame Abpfe gehalten wurden, brachtens endlich doch so weit, daß sie, durch die Bemühungen des Parthengeistes, die Jungfer Paradis meiner Cur entriß, ehe sie ihre Augen vollkommen brauchen gelernt hatte, verhindernen, daß sie Ihro Kayserlichen Majestät nicht, wie ich vorhatte, vorgestellt wurde, und so wurde nun, dem verbreiteten Gerücht, daß alles Betrügerey gewesen, völlig Glauben beigegeben. Ja man machte, in dieser Absicht dem Herrn Paradis, durch die Furcht, er möchte das Gnadengehalt seiner Tochter verlihren, und hundert andere ihm versprochene Vortheile, den Kopf warm, bis er seine Tochter aus meinen Händen haben wollte. Diese aber, und ihre Mutter dachte eben so, weigerte sich, weil sie besorgte, daß ihre Genesung unvollkommen ausfallen möchte. Man drang in sie, diß widerwärtige Betragen erneuerte ihre gichterische Anfälle, und veranlaßte einen unglücklichen Rückfall, doch hatte derselbe keine Folgen auf ihr Gesicht, in dessen Gebrauch sie sich immer vollkommener zu machen suchte. Kaum sahe sie ihr Vater besser, so erneuerte er, vom Parthengeist aufgehetzt, sein voriges Betragen, verlangte von mir mit Hitze seine Tochter, und zwang seine Frau sie

mir abzufordern. Die Tochter weigerte sich aus den ersten Bewegungs-Gründen. Die Mutter, welche sie bisher unterstützt, und mich gebeten hatte, die Seltsamkeiten ihres Manns zu entschuldigen, sagte mir den 29ten April, daß sie entschlossen seye, ihre Tochter auf der Stelle aus meinem Hause zu nehmen. Sie haben ihr zu befehlen, versetzt ich, wenn sie aber neue Anfälle bekommen sollte, denn thu' ich keinen Zug mehr. Diß hörte ihre Tochter, und wurde so empfindlich dadurch gerührt, daß sie neuerdingen die Sichter bekam. Der Herr Graf von Pellegrini, einer meiner Kranken, kam ihr zu Hülfe, die Mutter aber, welche ihr Geschrey hörte, verließ mich plözlich, riß ihre Tochter halb wüthend aus den Händen, die ihr zu Hülfe gekommen waren, und sagte: Unglückliche! Du spielst auch mit den Leuten dieses Hauses unter einem Hütgen! ja sie stieß ihr den Kopf in der Wuth gegen die Wand. Nun erneuerten sich alle Anfälle dieser Unglücklichen. Ich eilte auf sie zu, ihr zu helfen, die noch immer wüthende Mutter stürzte über mich her, mich zu hindern, und schimpfte was sie konnte. Ich aber ließ sie durch einige Personen meines Hauses entfernen, und gieng wieder zur Tochter, um für sie zu sorgen. Indem ich hiemit beschäff-

tiget war, hört ich ein neues wüthendes Geschrey und abwechselnde wiederholte Bemühungen, die Thüre des Zimmers, worinn ich mich befand, aufzureißen und wieder zuzuschmettern. Diß war Herr Paradis. Seine Frau hatte ihn durch einen ihrer Bedienten ruffen lassen. Er kam mit blossem Degen in mein Haus, und suchte in das Zimmer zu dringen, mein Bedienter aber bemühte sich ihn abzuhalten, und stellte sich vor die Thüre. Endlich wurde der Rasende entwafnet, und verließ, unter tausend Flüchen über mich und die Meinige, meine Wohnung. Seine Frau hingegen lag in Ohnmacht, ich ließ ihr die nöthige Hülfe leisten, und sie begab sich nach einigen Stunden hinweg. Aber ihre unglückliche Tochter bekam Erbrechen, Sichter und Anfälle von Wuth, welche das geringste Geräusch, vorzüglich der Ton der Glocken bis zum Erstaunen vermehrte. Ja sie wurde durch den heftigen Stoß, den ihr ihre Mutter gegeben hatte, wieder blind, und diß ließ mich sehr viel für ihr Gehirn befürchten.

Diß waren, für sie und mich, die traurige Folgen dieses betrübten Auftritts. Leicht hätte ich alle diese Vergehungen, gerichtlich

durch das Zeugniß des Herrn Grafen von Pellegriani, und noch acht Personen, die sich bey mir befanden, erhärten können, ohne von eben so viel Nachbarn zu sprechen, welche alle im Stand waren die Wahrheit zu bezeugen. Allein, einzig damit beschäftigt, wenn es immer möglich wäre, die Jungfer Paradis zu retten, vernachlässigte ich alle rechtliche Mittel. Umsonst vereinigten sich meine Freunde, mir die Sonnenklare Undantbarkeit dieser Leute, und die fruchtlose Bemühungen meiner Arbeiten vorzustellen. Ich blieb bey meinem ersten Entschluß und würde mich noch dazu glücklich geschätzt haben, wenn ich durch Wohlthaten die Feinde der Wahrheit, und meiner Ruhe hätte besiegen können.

Den folgenden Tag erfuhr ich, daß Herr Paradis, um seine Vergehungen zu bemänteln, die schändlichsten Beschuldigungen gegen mich ausstreute, alles in der Absicht seine Tochter aus meinem Haus zu schaffen, und durch ihren Zustand das Gefährliche meiner gebrauchten Mittel zu beweisen. Und wirklich erhielt ich, durch Herrn Hof = Medicus Ost, einen, von Herrn von Stöckl, als Präsidenten des Medicinal = Besens geschriebenen Befehl, Schönbrunn den 2ten May 1777, der mir auferlegte: Dies



fer Betrügerey ein Ende zu machen, (dies war sein Ausdruck) „und die Jungfer Paradis ihren Eltern zurück zu geben, wenn ich glaubte, daß es ohne Gefahr für die Kranke geschehen könnte.“

Wer hätte glauben sollen, daß der, so gut, durch den nemlichen Arzt, von dem bey mir vorgefallenen Auftritt, unterrichtete Herr von Stöckl, der seit seinem ersten Besuch zweymal gekommen war, sich von der Besserung der Kranken, und dem Nutzen meiner gebrauchten Mittel selbst zu überzeugen, daß dieser Herr sich gegen mir einen so beleidigenden verachtungsvollen Ausdruck erlauben würde? Ich hatte vielmehr alle Gründe zu vermuthen: Er, dessen eigentliche Bestimmung es erforderte, eine Wahrheit von dieser Art zu untersuchen, würde ihr Vertheidiger seyn. Ja ich unterstehe mich noch hinzusetzen: Es wäre seine, als Präsidenten der medicinischen Facultät, noch mehr als eines Mannes, der das ganze Vertrauen des höchsten Kaiserlichen Hofes hatte, erste Pflicht gewesen, unter diesen Umständen ein Mitglied der Facultät zu beschützen, an dem er nichts auszusetzen wußte, einen Mann, den er hundertmal seiner Zuneigung und Hochach-

tung versichert hatte. Ich antwortete übrigens auf diesen unüberlegten Befehl: Die Kranke befände sich außer Stand, ohne Lebens-Gefahr, aus dem Haus gebracht zu werden.

Eben diese Lebens-Gefahr der Jungfer Paradis, machte ohne Zweifel ihren Vater zahm, und ließ ihn einige Ueberlegungen anstellen. Er bediente sich bey mir der Vermittelung zweyer liebenswürdigen Personen, um mich dahin zu bringen, noch ferner für seine Tochter besorgt zu seyn. Ich ließ ihm sagen: Es würde, doch nur unter der Bedingung, geschehen, wenn weder Er, noch seine Frau, sich in meinem Haus blicken ließen. Und in der That übertraf die Wirkung meiner Bemühungen, alle meine Hoffnungen. Schon in neun Tagen verlohren sich die Sichter und alle Zufälle, aber sie war noch immer blind. Eine fünfzehn tägige Cur hob auch diß, und stellte auch ihre Augen wiederum so gut her, als sie vor diesem Zufall waren. Ich wandte noch andere 15 Tage an, sie zu unterrichten, wie sie sich, um ihre Gesundheit immer vollkommener zu machen und zu stärken, verhalten mußte. Nun erfuhr das Publicum ihre Wiederherstellung, und fast jederman, bezeugte mir aufs neue, so gar schriftlich, sein Vergnügen und Zufries-

denheit darüber, Herr Paradiß, der von dem Herrn Ost, welcher auf sein Ersuchen, mit meiner Bewilligung die ganze Cur beobachtete, die gute Umstände seiner Tochter erfuhr, dankte meiner Frau schriftlich für ihre mütterliche Sorgfalt. Auch mir dankte er, mit der Bitte: Ich möchte das geschehene gütigst entschuldigen, von seiner künftigen Dankbarkeit versichert seyn, und schloß zuletzt mit der Bitte: Ihm seine Tochter zu schicken. Er gedächte sich aufs Land zu begeben, und wünschte, daß sie mit Ihm die Landluft genießen könnte. Von da aus, würde er sie, mir so oft zurücke schicken; als ich es für nöthig erachten würde, sie noch ferner zu unterrichten, ja er hoffe, daß ich die Güte haben würde, Sie nicht zu verlassen. Ich war gutherzig genug ihm zu glauben, und schickte ihm seine Tochter den 8ten Junius, erfuhr aber gleich den folgenden Tag, daß sein ganzes Haus sich bemühet, das Gerücht auszubreiten: Ihre Tochter seye noch blind und von den Sichtern geplagt, ja daß man sie nöthige, gichterische Bewegungen und das Betragen einer Blinden nachzuahmen, und so den Leuten zeige. Im Anfang wurde diesem Märchen von denen Personen widersprochen, welche selbst das Gegentheil gesehen hatten. Allein es wurde nicht nur unterstützt, sondern

fand so gar, durch die schwarze-Kunstgriffe, zu denen sich Herr Paradis brauchen ließ, Glanzen; ohne daß es mir möglich gewesen wäre, der Wahrheit, durch die Zeugnisse der schätzbarsten Personen., z. E. des Kayf. Königl. Herrn Hofrath und Staats-Canzley-Directors Spielmanns, der Kayf. Königl. Rätthe, Herrn von Molitor und Umlauer Kayf. Königl. Arztes; Herrn von Boulanger, von Zeufeld, und der Herrn Barons von Colnbach und von Weber, den Sieg zu verschaffen, welche doch, (nicht von vielen andern Personen zu sprechen) aus eigener Bewegung, fast täglich, mein Verfahren und seine Wirkungen beobachtet hatten.

Auf diese Art, kam man endlich, trotz aller meiner standhaftesten Bemühungen, so weit, die aufs unwiderleglichste bewiesene Wahrheit unter die Classe der Betrügereyen, wenigstens der allernüchternsten Dinge zu versetzen. Jederman begreift, welcher einen Eindruck, die wüthende Begierde meiner Gegner, mir zu schaden, und die Undankbarkeit eines Hauses, welches ich mit Wohlthaten überhäuft hatte, auf mich machen mußte. Und dennoch setzt ich, während der letzten Hälfte 1777, die Cur der Jungfer Offine und Zwelferin fort. Diese letztere, hatte, wie ich schon gesagt habe,

noch weit elendere Augen als die Jungfer Paradis. Glücklich verfolgte ich die Cur der übrigen bey mir gebliebenen Kranken, namentlich der Jungfer Wipior von neun Jahren. Diese hatte auf dem einen Aug einen Auswuchs der Hornhaut, welcher gemeinlich unter dem Namen Staphyloma bekannt ist. Und diese drey bis vier Linien hohe knorpelichte Erhöhung raubte ihr den Gebrauch des einen Auges. Ich war so glücklich, diesen Auswuchs so sehr zu zertheilen, daß sie mit diesem Aug wieder lesen konnte. Nur ein schwaches Zell war auf der Mitte der Hornhaut zurück geblieben, und ich glaube gewiß, ich würde auch diß weggebracht haben, wenn mir die Lage meiner Umstände gestattet hätte, die Cur fortzusetzen. Aber, ermüdet von meinen zwölfjährigen anhaltenden Arbeiten, noch mehr durch die unterstützte Verfolgung meiner Gegner, ohne das mindeste Vergnügen für alle meine Untersuchungen, und Beswehrlichkeiten, als dasjenige, das mir meine Feinde nicht rauben konnten, erhalten zu haben, glaubt' ich bisher alle meine Pflichten gegen meine Mitbürger erfüllt zu haben: Ueberzeugt, daß ein Tag kommen würde, wo man mir mehr Gerechtigkeit würde wiederfahren lassen, entschloß ich mich zu reisen, in der einigen Absicht, mir die höchst

thige Erholung zu verschaffen. Um aber zugleich, so viel mir möglich war, dem Vorurtheil und den Beschuldigungen entgegen zu arbeiten, richtete ich alles so ein, daß Jungfer Offine und Zwelferinn, während meiner Abwesenheit, in meinem Haus blieben, und gebrauchte hernach die Vorsicht, dem Publicum den Grund davon anzugeben: „Sie blieben  
 „deswegen in meiner Wohnung, damit man  
 „ihre Lage alle Augenblick zur Steiner der Wahr-  
 „heit untersuchen und bestätigen könnte. Acht  
 „Monate brachten sie da zu, und verließen es  
 „blos auf höhere Befehle..

Im Februar 1778 kam ich nach Paris, \*) und hienzu an das angenehme der Ruhe zu genieße

\*) Wie man, mir zu schaden immer unermüdete Gegner, bemühten sich, bey meiner Ankunft in Frankreich, alles gegen mich einzunehmen. Sie zogen so gar die Wienerische medicinische Facultät mit ins Spiel, und ließen im März 1778 ein Schreiben ohne Namen, in das Journal Encyclopédique p. 506. eintücken. Herr Zell, Herr zu Hirsingen und zu Lundzer, nahm keinen Anstand zu dieser Verleumdungs-Schrift seinen Namen zu leihen. Inzwischen war ich noch nicht bekannt, und sah' sie nicht, biß man sich in Paris darüber gegen mich entschuldigte. Die Unwahrheit, erbärmlich

sen, mich ganz der wichtigen Bekanntschaft der Gelehrten und Aerzte dieser Hauptstadt zu überlassen, bis ich mich endlich, um ihre zuvorkommende Höflichkeit, womit sie mich überhäuften, zu erwidern, gendthigt sahe, ihre Neugierde zu befriedigen, und von meinem System zu sprechen. Sie stuzten über seine Beschaffenheit und Wirkungen, und wünschten meine Erklärung darüber. Ich gab Ihnen auch dieselbe in meinen 19 kurzen Sätzen. \*) Diese schienen Ihnen in gar keiner Verbindung mit denen bisher bekannten Kenntnissen zu stehen. Ich fühlte wirklich selbst, die Schwierigkeit, durch bloße Vernunft-Schlüsse, das Daseyn eines Principiums zu beweisen, von dem man noch gar keinen Begriff hatte, und willigte, in dieser Rücksicht, in die Forderung, die Wahrheit und den

---

che Schlüsse und Bosheit dieses Schreibens, verdienen übrigens nichts als Verachtung. Man darf es nur lesen, um sich davon zu überzeugen.

\*) Diese nemliche Sätze, wurden 1776, von Herrn Elliot, Englischen Gesandten auf dem Reichstag zu Regensburg, nach London der Königlich Gesellschaft übersandt. Ich hatte sie diesem Herrn, auf sein Verlangen mitgetheilt, da er von mir sehr viele Versuche in München und Regensburg gesehen hatte.

Nutzen meiner Theorie, durch die Cur einiger schweren Krankheiten, zu beweisen.

Man vertraute mir verschiedene Kranke an, aber der größte Theil befand sich in so übeln Umständen, daß meine ganze Neigung, nützlich zu seyn, erfordert wurde, um mich nur zu ihrer Annahme zu bewegen. Und doch war ich so glücklich: Eine mit krampfhaftem Erbrechen verbundene von Vapeurs entstandene Melancholie, verschiedene alte Verstopfungen der Milz, der Leber und des Gedröses, einen unvollkommenen Staar, der schon so weit gekommen war, daß die Person nicht mehr ohne Führer gehen konnte, eine allgemeine mit Zittern verbundene Lähmung, welche den vierzig jährigen Kranken einem Oreis und Betrunknen ähnlich machte, zu heilen. Diese letzte Krankheit war eine Folge des Erfrierens, und verschlimmerte sich durch ein ebsartiges Faulfieber, wovon der Kranke vor sechs Jahren in America war überfallen worden. Eben so glücklich hob ich eine gänzliche Lähmung und Schwinden der Füße; ein anhaltendes Erbrechen, welches dem Kranken eine Dörrsucht zugezogen hatte; eine Schwindsucht und Verhärtung der Drüsen (Cachexia scrophulosa) und endlich eine allgemeine Unordnung in den Ausdünstungs- Werkzeugen,

Alle



Alle diese Kranke, deren Lage den Pariser Aerzten bekannt und von ihnen anerkannt worden war, bekamen Crisen und merkliche, der Natur ihrer Krankheiten gemäße Ausleerungen, ohne irgend ein Arzney-Mittel gebraucht zu haben, und lieffen mir, nach geendigter Cur, hierüber eine umständliche Erklärung.

Und ist diß nicht mehr als hinreichend, die Vorzüge meiner Cur-Art, unwiderleglich, zu beweisen, hatt' ich nicht Grund mir zu schmeicheln, daß es eine volle Ueberzeugung wirken würde? Aber gerade die Personen, welche mich bewogen, diese Curen zu unternehmen, setzten sich nicht in die Lage worinnen sie den Erfolg genau beobachten konnten, und diß aus Beweggründen, deren Entwicklung in dieser Schrift am un rechten Ort stehen würde. Da diese Curen, gegen mein Erwarten, nicht dem Corps vorgelegt wurden, dessen Achtung allein die Stimme des Publicums hätte berichtigen können, so erreichten sie die Absicht, welche ich mir vorgesetzt, womit ich mir geschmeichelt hatte, nur unvollkommen. Und diß veranlaßt mich nun einen neuen Versuch für den Sieg der Wahrheit zu wagen. Hier liefere ich meine erste, aber merklich erweiterte Sätze, und mache sie hiemit öffentlich so bekannt, wie es bisher noch nie geschah.

## S ä t z e.

- 1) Die Himmelskörper, die Erde und die thierische Körper haben einen wechselseitigen Einfluß in einander. Und zwar ver-  
mbge
- 2) Einer allgemein verbreiteten stätigen, dufferst feinen Flüssigkeit, welche ihrer Natur nach die Fähigkeit hat alle Arten von Bewegung anzunehmen, dieselbe mitzutheilen, und fortzupflanzen.
- 3) Diese wechselseitige Wirkung richtet sich nach mechanischen, bisher unbekanten Gesetzen.
- 4) Von ihr entspringen die wechselseitigen Wirkungen, die man als eine Ebbe und Fluth ansehen kann.
- 5) Diese Ebbe und Fluth ist mehr oder weniger allgemein, mehr oder weniger auf einzelne Gegenstände eingeschränkt, mehr oder weniger zusammen gesetzt, je nachdem ihre bestimmende Ursachen beschaffen sind.
- 6) Auf diese Art (und es ist die aller allgemeinste, die man in der ganzen Natur findet) stehen die Himmelskörper, die Erde und ihre wesentliche Bestandtheile in einem thätigen Verhältnis gegen einander.
- 7) Und von ihr hängen die Eigenschaften der Materie und der organischen Körper ab.

- 8) Auf den thierischen Körper haben die abwechselnde Wirkungen dieses Principium einen Einfluß, indem es die Substanz der Nerven durchdringt, und unmittelbar auf sie wirkt.
- 9) Vorzüglich hat der menschliche Körper magnetähnliche Eigenschaften, sich entgegen gesetzte Pole, die man mit einander verbinden, verändern, zersthren und verstärken kann, ja man hat schon die magnetische Neigung (inclinatio) daran beobachtet.
- 10) Eben diese Eigenschaft des thierischen Körpers, welche ihn des Einflusses der Himmelskörper und der Zurückwirkung auf das, was ihn umgiebt, fähig macht, da sie sich auf eine Magnet ähnliche Art aufsert, bewog mich, sie den thierischen Magnetismus zu nennen.
- 11) Die Wirkung und die Kraft dieses eben beschriebenen thierischen Magnetismus, läßt sich andern, lebendigen und leblosen Körpern mittheilen, doch sind beyde bald mehr, bald weniger geschickt, sie anzunehmen.
- 12) Diese Wirkung und diese Kraft können durch die nemliche Körper verstärkt und fortgepflanzt werden.
- 13) Schon die Erfahrung lehrt den Ausfluß einer sehr feinen Materie, welche alle

Körper durchdringt, ohne ein merkliches von ihrer Thätigkeit zu verfehlen.

- 14) Sie wirkt auch in der Entfernung, ohne Beyhülfe eines andern vermittelnden Körpers.
- 15) Sie wird, wie das Licht, durch Spiegel vermehrt und zurück geworfen.
- 16) Sie läßt sich durch den Schall fortpflanzen und vermehren.
- 17) Diese magnetische Kraft kann angehäufet, zusammen gedrängt, und von einem Ort an den andern gebracht werden.
- 18) Nicht alle lebendige Körper haben diese Fähigkeit in gleichem Grad, ja man findet, doch sehr selten, einige, welche so sehr die entgegen gesetzte Eigenschaft besitzen, daß ihre bloße Gegenwart, die Wirkung dieses Magnetismus in andere Körper, zerstöhrt.
- 19) Auch diese entgegen gesetzte Kraft durchdringt alle Körper, läßt sich mittheilen, fortpflanzen, anhäuffen, zusammendrängen, von einem Ort an den andern bringen, durch Spiegel zurück werfen, und durch den Schall fortpflanzen, und ist also nicht nur eine negative, sondern wirklich, obschon entgegen gesetzte positive Kraft.
- 20) Natürlich und künstliche Magnete sind, so gut als andere Körper, des animalischen Magnetismus, und so gar der ihm entgegen gesetzten Kraft fähig, ohne daß,

weber im ersten noch im andern Fall, ihre Wirkung auf das Eisen, und die Nadel, die geringste Veränderung dadurch erlitte. Ein Umstand, welcher den wesentlichen Unterschied, der Principien des thierischen und mineralischen Magnetismus, beweiset.

- 21) Diß System verbreitet ein neues Licht, über die Natur des Feuers, des Lichts, die Theorie der Attraction, der Ebbe und Fluth, des Magnets und der Electricität.
- 22) Es zeigt, daß der Magnet und die künstliche Electricität, in Absicht auf die Krankheiten, nur die gewöhnliche Eigenschaften, anderer, von der Natur uns angebotenen Mittel haben, und daß, wenn sie bisweilen einige gute Wirkung thaten, diese bloß vom thierischen Magnetismus herrühre.
- 23) Meine practische Regeln, die ich angeben werde, sollen durch die Erfahrung lehren, daß diß Principium, Nervens Krankheiten unmittelbar, andere mittelbar heile.
- 24) Daß durch seine Unterstützung, dem Arzt ein Licht im Gebrauch der Arzney Mittel aufgesteckt wird, daß er ihre Wirkung vollkommener machen, heilsame Crisen hervorbringen, nach Befallen lenk

ten, und sich vollkommen zum Herrn von ihnen machen kann.

25) In der Beschreibung meiner Methode, werde ich, durch eine neue Theorie der Krankheiten, den allgemeinen Nutzen, meines ihnen entgegen gesetzten Principiums beweisen.

26) Ein mit diesen Einsichten versehener Arzt, wird zuverlässig, den Ursprung, die Natur und den Fortgang, auch der zusammengesetztesten Krankheiten, beurtheilen, ihr Steigen verhindern und sie heben, ohne jemals den Kranken einer gefährlichen Wirkung oder schädlichen Folgen auszusetzen, sein Alter, Temperament und Geschlecht seye beschaffen, wie es immer will. Selbst Schwangere und Gebärende können diesen Vortheil genießen.

27) Mit einem Wort: Diß Lehrgebäude wird den Arzt in Stand setzen, die Gesundheit eines jeden bestimmt zu beurtheilen, ihn vor allen Krankheiten, denen er etwa ausgesetzt seyn könnte, zu verwahren, und folglich die Heilkunst auf den höchsten Gipfel ihrer Vollkommenheit bringen.

Ungeachtet unter allen diesen Sätzen nicht ein einziger ist, über welchen, mir, meine zwölfjährige unermüdete Beobachtungen, nur den mindesten Zweifel zurückgelassen hätten,

so begreiff ich doch sehr leicht, daß nach denen einmal angenommenen Grundsätzen und Kenntnissen, mein System, bey'm ersten Anblick eben so sehr einem Traum als der Wahrheit ähnlich scheinen werde. Allein ich ersuche alle aufgeklärte Personen, alle Vorurtheile zu entfernen, und wenigstens ihr Urtheil so lange zurück zu halten, bis mir die Umstände gestatten, meinen Grundsätzen, den Grad der Ueberzeugung zu ertheilen, deren sie fähig sind. Der Anblick so vieler, unter der Last des Jammers und des Unglücks bloß beschwogen Leidender, weil die bekannte Mittel nicht im Stand sind ihnen zu helfen, ist wohl hinreichend, den Wunsch, in die Hoffnung, nachbessern, rege zu machen.

Nur Aerzte, diese Vertraute des Publicums, in Absicht auf die Erhaltung und Glückseligkeit des Menschen - Geschlechts, sind, vermöge der ihrer Lage wesentlichen Kenntnisse fähig, die Wichtigkeit meiner angekündigten Entdeckung reif zu beurtheilen — ihre Folgen ins Licht zu stellen. Sie allein können sie in Ausübung bringen.

Der Vorzug, den ich genieße, selbst unter eine so würdige Classe von Menschen zu gehören, läßt mich nicht zweiffeln: Sie werden sich gewiß alle Mühe geben, Grundsätze anzunehmen und zu verbreiten, welche zum größten Vor-

heil der leidenden Menschheit geseuchen. Sie werden es gewiß thun, so bald sie durch diese, ihnen vorzüglich gewidmete Schrift einen wahren Begriff von dem thierischen Magnetismus erhalten haben.

## Anhang.

Die Seite 35. versprochene, vom Herrn Paradis selbst, aufgesetzte Kranken-Geschichte seiner Tochter.

Ich liefere hier einen getreuen Auszug aus der vom Vater selbst, in deutscher Sprache aufgesetzten Erzählung. Er schickte sie mir im März 1777. um sie bekannt zu machen, und wirklich liegt sie vor mir. „ So weit Herr Medner.

Marie Theresie Paradis, einige Tochter des Kayf. Kdnig!. Secretars, Herrs Paradis, wurde den 15 May 1759. in Wien, mit vollkommenen gefunden Augen, geboren.

Den 9ten Decemb. 1762. entdeckte man, bey ihrem Aufstehen, daß sie nicht mehr sah. Ihre Eltern erstaunten und betrübten sich desto mehr über diesen plößlichen Zufall, da man, so lang sie auf der Welt war, keine Veränderung an ihren Augen bemerkt hatte.

Es war ein vollkommener Staar, der vermuthlich, durch eine zurückgeschlagene Feuchtigkeit oder Verkältung entstanden, indem das Kind, in der nemlichen Nacht, durch einen,



vor seiner Kammerthüre entstandenen Lärmen vielleicht veranlaßt worden, sich derselben anzusehen.

Ihre untröstliche Eltern, wandten den Augenblick, alles an, was man nur für das dienlichste hielt, diesen Zufall zu heben, z. E. Blasenpflaster, Blutigel und Fontanelle. Je man trieb das erste Mittel so weit, daß in Zeit von zween Monaten der ganze Kopf mit einem einigen Pflaster bedeckt war, welches eine ununterbrochene Eiterung unterhielt. Hiermit verband man mehrere Jahre den Gebrauch abführend und erdsaender Mittel, wie auch der Pulsatille und Baldrian Wurzel. Aber alle diese Mittel halfen nichts, die Kranke bekam Sichter in den Augen und den Augenlidern die auf das Gehirn und hierdurch ein Nasen wirkten, welches eine völlige Berrückung besorgen ließ. Die Augen fiengen an zum Kopf heraus zu stehen und waren so verdreht, daß man oft nichts als das Weisse davon sahe, welches alles, mit den Sichtern verbunden, einen scheußlichen fast unausstehlichen Anblick verursachte. Vor einem Jahr, nahm man seine Zuflucht zur Electricität, welche an ihren Augen mit mehr als 3000 Erschütterungen, oft 100 nach einander, angebracht wurde. Aber diß letzte Mittel hatte traurige Wirkungen. Es ver-

mehrte ihre Reizbarkeit und Sichter derraassen, daß man nur durch oft wiederholtes Ueberlassen vorbeugen konnte.

• Bey dem letzten Aufenthalt des Herrn Baron von Wenzel in Wien, geruhten Ihre Majestät die Kaiserinn Königin, Ihm den Auftrag zu ertheilen, den Zustand meiner Tochter zu untersuchen, und ihr, wo möglich, zu helfen.

Er thats, erklärte aber auch, daß Er sie für unheilbar halte.

Dieser schmerzhaften Lage ungeachtet, trachteten die Eltern ihr die beste Erziehung zu geben, und sie in ihrem Leiden zu zerstreuen. Sie brachte es weit in der Tonkunst, und ihre Geschicklichkeit auf der Orgel und Clavier, verschafte ihr das vorzügliche Glück der Kaiserinn Königin persönllich bekannt zu werden. Gerührt durch ihr Unglück, setzten ihr, Ihre Majestät ein Gnadengehalt aus. Nun beobachtete, der, seit einigen Jahren, durch die Entdeckung des thierischen Magnetismus bekannte Herr D. Mesmer, ein Zeuge der ersten Curen, welche man mit ihr in der Kindheit vorgenommen hatte, diese Kranke, eine Zeitlang mit einer besondern Aufmerksamkeit. Er erkundigte sich nach allen Umständen, womit die Krankheit verknüpft gewesen war, und den Mitteln, deren man sich bisher bedienet hatte. Das, was er am meisten mißbilligte, und ihn am stärksten zu

betruhbigen schiene, war die Art, wie man die Elektricität bey ihr angewendet hatte.

Ungeachtet des hohen Grads auf welchen die Krankheit gestiegen war, machte Er doch ihren Eltern Hofnung: Daß er ihren Augen wieder die natürliche Lage verschaffen, die Sichter stillen, und die Schmerzen lindern wollte. Und ungeachtet man nachher erfubr, daß er sich schon damals Hofnung gemacht hatte, ihr wieder zum Gesicht zu verhelfen, so ließ Er doch die Eltern nicht das mindeste davon merken, dann diese hatten, durch ihre unglückliche Bemühung und ausgestandenen Jammer bewogen, sich entschlossen, in einer Sache, die sie für unmöglich hielten, gar nichts mehr zu versuchen.

Herr Doct. Mesmer fieng seine Cur den 20ten Januar dieses Jahrs an. Ihre erste Wirkungen waren: Hitze im Kopf und Röthe des Gesichts, auf diese folgte ein Zittern an Händen und Füßen nebst einem kleinen Zucken im Gesicht, welches den Kopf ruckwärts zog, nach und nach zu nahmen, und sich mit den Sichtern in den Augen vereinigte.

An dem 2ten Tag der Cur, brachte Herr Mesmer eine Wirkung hervor, welche alle Anwesende in die größte Verwunderung versetzte. Er saß neben der Kranken, und streckte sein spanisch Rohr, gegen das in einem gegenüber-

hängenden Spiegel sich zeigende Bild der Kranken aus. So wie er sein Rohr bewegte, bewegte sich auch der Kopf der Kranken, und dieß so stark, daß derselbe, die verschiedens abgeänderte Bewegungen des Stocks, deutlich anzeigte.

Man bemerkte sehr bald, daß das Zucken der Augen ungemein merklich bald zu, bald abnahm, auf die häufigere äußerlich und innerliche Bewegungen derselben, folgte bisweilen eine gänzliche Ruhe, die am 4ten Tag Stand hielt, und da hatten die Augen ihre natürliche Lage wieder, wobey sich aber auch zeigte, daß das Linke kleiner als das Rechte war, doch wurden sie, bey fortgesetzter Cur einander vollkommen gleich.

Auch das Zittern der Glieder verlor sich nach wenigen Tagen, allein sie fühlte einen den Kopf durchdringenden Schmerzen im Hinterhaupt, der sich, so wie er sich vorwärts zog, verstärkte, und als er den Theil, wo sich die Sehe-Nerven vereinigen, erreichte, glaubte Sie 2 Tage lang, ihr Kopf würde sich in zwey Stücken theilen. Der Schmerz verbreitete sich längst den Sehe-Nerven, nach ihrer Beschreibung, wie Nadelstiche, die sich ihren Augäpfeln näherten, sie durchbohrten, und indem sie sich auf der netzförmigen Haut ausbreiteten, vermehrten. Und dieß Gefühl, war oft, von Erschütterungen begleitet.

Schon viele Jahre lang roch die Kranke nichts, es sonderte sich auch kein Noh durch die Nase ab. Aber während der Cur schwoß das Innre der Nase und die benachbarte Theile, ja es floß innerhalb 8 Tagen, eine Menge grünen zähen Schleims heraus. Zur nemlichen Zeit stellte sich ein außerordentlich starker Durchlauf ein, die Schmerzen der Augen nahmen zu, und sie klagte über Schwindel. Herr Mesmer schrieb diß den Eindrücken des Lichts zu, und nahm von dieser Zeit die Kranke in sein Haus, um die nothwendige Maasregeln aufs sicherste nehmen zu können. Ihre Augen wurden so empfindlich, daß er, obgeachtet sie mit einem dreyfachen Tuch verbunden waren, sich doch genöthiget sahe, sie in einem flustern Zimmer wohnen zu lassen, und diß um so mehr, da der geringste Eindruck des Lichts, auf alle Theile ihres Körpers, eine so heftige Wirkung ausserte, daß sie davon niederstürzte. Der Schmerz in den Augen änderte allmählig seine Beschaffenheit. Anfänglich war er allgemein und höchst empfindlich, hierauf ein bloßes lebhaftes Zucken, und endlich war es ihr bloß, als wenn man mit einem Pinsel sanft über das Aug wegführe.

Alle diese nach und nach erfolgte Wirkungen ließen Herrn Mesmer vermuthen, seine Cur dürste weit genug vorgedrückt seyn, um der Kranken die ersten Begriffe vom Licht und dessen Veränderungen geben zu können. Er nahm die Binde von ihren Augen, ließ sie in dem zimlich dunkeln Zimmer, sagte ihr aber zugleich: Sie möchte auf die Empfindungen ihrer Augen aufmerksam seyn, und legte ihr bald weisse, bald schwarze Gegenstände vor. Die ersten, machten, nach

ihrer Beschreibung, den nemlichen Eindruck auf sie, als wenn man ihre Augäpfel mit feinen Nadeln durchstäche, und diese schmerzhaftige Empfindung pflanzte sich bis ins Gehirn fort, ja der Schmerz und die ihn begleitende Gefühle wuchsen oder verminderten sich nach dem Grad des Weises, welches ihr vorgehalten wurde; Herr Mesmer nahm also alles Weise hinweg, und zeigte ihr nur schwarze Gegenstände.

Durch diese immer abwechselnde und entgegen gesetzte Wirkungen, überzeugte Er die Kranke: Daß der Grund ihrer Empfindungen in einer äußerlichen Ursache liege, daß sie eben deswegen, von denen bisher gefühlten sehr verschieden seyen, und so lehrte er sie den Unterschied zwischen Licht und Finsternis sowohl, als den Stufen von beyden kennen. Er zeigte ihr ferner verschiedene Farben, und beobachtete nur eine sanftere Wirkung des Lichts, die einige bleibende Eindrücke zurück ließ. Sie unterschied die Farben, und konnte sie vergleichen, aber nicht ihre Namen behalten, ungeachtet sie ein herrliches Gedächtnis hatte. Beym Anblick der schwarzen Farbe sagte sie ganz tranrig, daß sie nichts mehr sähe, und sich dadurch an ihre vorige Blindheit erinnerte.

In den paar ersten Tagen, dauerte, der von einem erblickten Gegenstand, auf die neßförmige Haut gemachte Eindruck ungefehr eine Minute und wenn sie einen andern davon unterscheidet, nicht mit dem ersten verwechseln wollte, so war sie genethiget, die Augen, so lange der erste Eindruck dauerte, zu zuschließen.

Sie sahe im Finstern, wo andere Personen mit Nähe etwas unterscheiden konnten, deutlich,

Allein, diß verlorh sich, in dem Maas, wie ihre Augen mehr Licht ertragen lernten. Bissher waren die zur Bewegung des Augß bestimmte Muskeln von ihr nicht gebraucht worden. Man mußte sie also ihren Gebrauch kennen lernen, damit sie die Augen nach Gefallen bewegen, Gegenstände auffuchen, erblicken, fest fassen, und ihre Lage beurtheilen lernte. Die hiebey nöthige unzählige Bemühungen, lassen sich nicht beschreiben, und es kostete desto mehr Schwierigkeit, da sie oft durch melancholische Anfälle, eine Folge ihrer Krankheit, unterbrochen wurden.

Den 9. Febr. machte Herr Mesmer den ersten Versuch ihr Figuren und Bewegungen zu zeigen. Er tratt selbst in einem etwas dunkeln Zimmer vor sie hin. Im Anfang erschrack sie über die menschliche Gestalt, die Nase kam ihr lächerlich vor, und mehrere Tage konnte sie dieselbe nicht ohne ein lautes Gelächter ansehen. Sie verlangte, einen Hund, der ihr sehr lieb war, zu sehen, und diß Thier gefiel ihr besser als der Mensch. Da sie von keiner Figur den Namen wußte, so zeichnete sie den Umriß sehr genau mit dem Finger. Am schwersten hielt es, ihr zu zeigen, wie sie das Gesehne befühlen und diese beyde Sinne mit einander verbinden mußte. Sie hatte gar keinen Begriff von der Entfernung, alles, es mochte so weit weg seyn als es wollte, hielt sie für gleich nahe, und die Gegenstände schienen sich ihr in dem Maas, zu vergrößern, wie sie sich ihnen näherte.

Die beständige Uebung, die sie anstellen mußte, ihre Ungefehllichkeit zu verbessern, und die Menge von Dingen die sie zu lernen hatte, ärgerten sie oft so sehr, daß sie sich fast wünschte wieder blind zu seyn, umso mehr, da man, in diesem

Zustand, ihre Geschicklichkeit und Klugheit be-  
 wundert hatte. Aber ihre natürliche Bravettereit  
 überwand alles, und Herrn Mesmiers uner müdes-  
 te Sorgfalt, machte sie immer vollkommner. All-  
 mählig lernte sie sich die Natur zu vergegen-  
 wärtigen, und die Gegenstände in jeder Entfernung recht aus-  
 unterscheiden. Nichts entging ihrem Blick, so gar  
 in Miniatur-Gemälden, von denen sie die Züge  
 und Stellung der Figuren nachahmte. Ja sie  
 hatte die sonderbare Gabe, mit einer ausnehmend  
 genauen Aufmerksamkeit, die Gegenstände zu be-  
 trachten, welche sie sah, aus ihren Gesichtszügen zu be-  
 urtheilen. Als sie des erstemal den gestirnten  
 Himmel erblickte, zeigte sie Erstaunen und Be-  
 wunderung, und von diesem Augenblick an, schies-  
 sen ihr alle Gegenstände, die man schön und  
 angenehm nannte, weit unter dem Anblick der  
 Sterne zu seyn, welchen sie einen außerordentlichen  
 Vorzug gab, und die sie mit ganz besonderem Ver-  
 gnügen betrachtete. Die Menge von allerley Pers-  
 onen, welche sie sehen wollten, ließ Herrn Mes-  
 mer besorgen, sie möchte sich allzusehr ermüden,  
 und seine Klugheit nöthigte ihn deswegen vors-  
 sichtige Maasregeln zu ergreifen. Diß, und die  
 Ungeschicklichkeit dieser jungen Person, machten  
 sich seine Gegner zu Nutze, die Wirklichkeit seiner  
~~Cur in Zweifel zu ziehen. Allein Herr Mesmer~~   
 versichert, daß ihr Gesicht vollkommen hergestellt  
 seye, und daß sie den Gebrauch desselben, durch  
 anhaltende Übung, immer vollkommner machen  
 werde.

Zu verbessern.

Seite 5. bey dem Absatz, endigt sich die Vor-  
 rede, und fängt die Abhandlung selbst an.



Herren D'Esion

Doctor und Professor der Medicinischen Facultät in  
Paris und ersten Leib - Arzt Ihro Königl. Hoheit  
des Grafen von Artois

# Beobachtungen

über den

# thierischen Magnetismus.



---

Aus dem Französischen übersezt.

---

Carlruhe,  
bei Michael Maclot,  
Bau-, Postbuchhändler u. Buchdrucker,  
1781.





**S**chon der Titel dieser Schrift kündigt ihren Gegenstand vollkommen an. Mir liegt ich doppelter Absicht daron die Meynungen der Welt über den thierischen Magnetismus \*) zu bestimmen. Es ist mir um die Wahrheit, aber auch um mich selbst zu thun.

Man sah, und wie konnte es anders seyn? meine Verbindung, in der ich mit Herrn Mesmer stand, sehr verschieden an. Jeder folgte seinem Charakter, seiner Denkungsart, und

---

\*) Wer diese Materie, so genau als möglich, zu kennen wünscht, lese: Abhandlung über den thierischen Magnetismus von Herrn Mesmer. Carlshuze 1781. bey Rastler.

Lobte oder schalt in meinem Betragen, was er Lobens oder Tadelns würdig fand.

Ich für meinen Theil, glaube, nach sehr einfachen Grundsätzen gehandelt zu haben. Im Anfang hört' ich von außerordentlichen aber zugleich sehr wichtigen Thatsachen. Ich wollte sie lieber prüfen, als gerade zu verachten. Die Gelegenheit war mir günstig, ich nutzte sie, sah, sehe noch und erzähle ganz einfach was ich sehe und gesehen habe.

Umsonst untersuch' ich über diesen Gegenstand das innerste meines Herzens. Es antwortet mir einmal wie das andere: Dein Betragen ist so natürlich als es immer möglich ist. Ja ich kann mir nicht einmal vorstellen, daß man anders hätte handeln können.

Ich vergesse jezo die artige Ehrentittel, womit mich diejenige belegen dürften, welche sich nicht anders zu helfen wissen. Mögen sie doch sagen was sie wollen! Ich kann mich immer darüber trösten.

Wie lebenswürdig ist die wirklich feine Welt! Wie artig, höflich, edel und fein tadeln nicht

gewisse Personen, das was Ihnen mißfällt! Ich muß es gestehen, oft empfand ich ein inneres Vergnügen darüber, wenn sie mir ihren Beyfall versagten. Ey! sagt' ich ganz in der Stille, eben diese Personen werden mich noch loben. Gewiß wenn bloße Ehrlichkeit eine Belohnung fordern könnte, sie könnte keine schmeichelhaftere erdenken.

Ich schreibe für alle diejenige welche die Wahrheit um ihr selbst willen lieben, die sich nicht zu verstellen bemühen, um das eitle traurige Vergnügen zu genießen, sich in ihren Gedanken über die allen gemeine Begriffe erhaben zu glauben, diß andern sagen zu können. Ich verlange nicht daß sie glauben sollen, weil ich glaube. Aber ich erwarte von ihrer Klugheit, daß sie keine gewagte, furchtsame, oder böshafte Klein, meinem bestimmten ungelünstelten Ja vorziehen werden.

Ich erwarte von ihren Einsichten, daß sie bemerken werden: Wie ich nicht ebenhin sprache, dann ich werde mich genug ins Besondre einlasse

fen, um sie in Stand zu setzen, daß sie selbst urtheilen können, so viel es immer möglich ist, aus eines andern Erzählung zu urtheilen.

Ich erwarte von ihrem gründlichen Urtheil, daß es keinen Augenblick Anstand nehmen wird zu behaupten: Ich müßte der schlechteste Mann seyn, wenn ich mir, in einer so wichtigen Materie, vorsehlich so viele Mühe, bloß in der Absicht gegeben hätte, sie zu betragen, oder die Rente von mir sprechen zu machen. Ich erwarte aber auch von ihrer Gerechtigkeit: Sie werden doch, ehe sie zu diesem äußersten schreiten, worhin überlegen: Wer ich bin, oder wer ich seyn kann.

Ich bin ein Arzt, und die Beurtheilung des von mir behandelten Stoffes gehört in mein Sach. Mein Stand verpflichtet mich, mich mit allem zu beschäftigen, was einen Bezug auf die Erhaltung und die Gesundheit meiner Mitmenschen hat. Mein Stand macht mich fähig, das Mangelhafte der bisher üblichen Arzney-Mittel einzusehen. Mein Stand fordert von mir ein tiefes Gefühl des menschlichen Elends; als

Mensch, als Arzt kann es mir unmdglich gleichgältig seyn. Ich will gar nicht davon sprechen, daß die nemliche Betrachtungen mir eben so viel heilige Pflichten auflegen. Diese ursprünglich so Verehrungswürdige Sprache, wurde, so oft und so sehr am unrechten Ort gebraucht, daß sie bey nahe ins Lächerliche fällt. Ich versichere nur, daß diese und ähnliche Betrachtungen immer das größte Gewicht bey mir hatten.

Diese Beweggründe ließen mich schon seit vielen Jahren auf die wirksamste Mittel denken, aus der Heilkunst alle eingeschlichene Mißbräuche zu entfernen. Seit ohngefehr sechs Monaten nahm ich mir fest vor, meine Gedanken niederzuschreiben und dem Publicum vorzulegen. Ich legte Hand an, doch nur in müßigen Stunden, die mir meine tägliche Amtsbeschäftigungen übrig ließen, (denn diese hinten zu setzen, schien mir unverantwortlich) und auch da, wurd' ich, durch die ununterbrochene Beobachtung der Curen des Herrn Mesmer's so zurück gesetzt, daß ich in sechs Monaten kaum sechs Tage daran arbeitete.

Bey der Bekanntmachung dieses Werks nahm  
 ich mir vor, auch meine Gedanken über den  
 thierischen Magnetismus zu sagen, dann ich  
 glaubte, daß eine Materie der andern aufhel-  
 fen zur Entschuldigung dienen würde. Allein,  
 Hindernisse die ich nicht heben konnte, nöthig-  
 ten mich diese beyde Gegenstände zu trennen.  
 Das gegenwärtige ist nur ein Stück aus einem  
 weit größseren Werk. Es war ohngefehr bey-  
 nahe die Hälfte von der Vorrede.

Hier ist die Abschrift davon, mit einigen vors-  
 hin gemachten Bemerkungen, wobey ich mir  
 erlaubte meine Gedanken so zu erweitern, wie  
 ichs in einer Vorrede unmdglich hätte thun  
 können.

Oft sagten mir, Personen die einigen gütigen  
 Antheil an meiner Lage nahmen: Sie erstaun-  
 ten, daß ich bey einem so öffentlich bekannten  
 Austritt meines Lebens, dem Publicum nicht  
 Rechenschaft von meinem Betragen gäbe. Ich  
 gesteh' es, ich vermied' immer eine gerade zu  
 entscheidende Antwort. In der That aber,  
 war ich eben damals beschäftigt, sie zu über-



zeugen; wie wichtig mir ihr Rath gewesen, und ich hoffe, diese Erklärung wird sie befriedigen.

Man, nach diesem Kleinen, wie ich glaube nicht nunnthigen Eingang, zur Sache.

Schwerlich war jemals eine Entdeckung, bey dem ersten Anblick, so sehr, allen Arten von Zweifeln, Lächerlichem, Spott, Beurtheilungen und Scherzen ausgesetzt, wie der thierische Magnetismus. Wirklichen und eingebildeten Gelehrten, Klugen und den Unwissendsten unter dem Pöbel, mußte der Satz gleich auffallend seyn: Man kann Krankheiten durchs blosses Ansehen und Anrühren heilen.

Ehe ich weiter gehe, wird vielleicht die Bemerkung, zum richtigern Verstand des folgenden nicht wenig beytragen: Man drückt sich sehr unvollkommen aus, wenn man behauptet, daß Herr Mesmer Krankheiten durchs Sehen und Berühren hebe. Diß thut an und für sich selbst nichts, ist nur ein Leiter (Conducteur) des thierischen Magnetismus, eines Principium, welches, höchst wahrscheinlich, mit allen seinen

ihm beygelegten Eigenschaften in der Natur vorhanden ist, das aber, ohne eine besondre ihm gegebene Richtung unwirksam bleibt. Und diese Richtung, kann Herr Mesmer, dem thierischen Magnetismus, nach Belieben, durch mancherley Leiter, z. E. thierische Körper, einen Stod, eine eiserne Stange, den Magnet, die Electricität, die Zurückwerfung des Lichts, den Schall, Glas oder auch durch einen Drath u. geben, so wie wir das elektrische Feuer durch besondere Maschinen und hiezu tauglich gefundene Körper zu leiten pflegen.

Selbst aus diesem vernünftigen Gesichtspunkt betrachtet, bleibt der thierische Magnetismus immer eine sehr reizende sonderbare Erfindung, aber er verlehrt das ins Tolle fallende Sondersbare. Und es läßt sich in der That, einmahl, die Möglichkeit seines besondern Daseyns, und seiner besondern Verhältnisse, analogisch beweisen. Es beweist aber auch die Erfahrung, daß seine Verhältnisse, Wirkungen und Leiter von den Elektrischen unterschieden, oder wenigstens seine Haupterscheinungen uns in der Electricität unbekannt sind.

Herr Mesmer, z. B. der, ich weiß nicht wie, vom thierischen Magnetismus ganz voll ist, verrichtet alle gewöhnliche Handlungen des menschlichen Lebens. Und doch bemerkt man bey Ihm keine Verminderung der Wirksamkeit dieses Principiums. Allezeit, aller Orten sah ich diesen Arzt bereit die Wirkungen dieses Magnetismus, hervorzubringen. Er führt ihn nicht nur überall mit sich, ich möchte sagen: Er legt ihn gänzlich ab, und bemächtigt sich desselben wieder, nach seinem Belieben. Welch ein Unterschied gegen der Electricität, wobey diß gewiß nicht angehet.

Führt vielleicht Herr Mesmer eine besondere Materie bey sich, durch die Er die Wirkung dieses Principium, so oft es nöthig ist, erneuern kann? Dst legte man mir diese Frage vor, und allezeit gab und geh ich noch mit Wahrheit zur Antwort: Ich bemerkte nichts dergleichen. Niemand glaube von mir, daß ich in diesem Quack hinter dem Busche halte! Dann wenn ich ja etwas wüßte, das ich nicht Lust hätte wieder zu sagen, wie leicht hätt ich davon schweigen können?

Doch diß alles, mag beschaffen seyn wie es will, die erste Erzählungen, von dem ganz neuen Verfahren des Herrn Mesmer, die sich im Publicum verbreiteten, waren fast unglaublich. Man sagte: Herr Mesmer verursacht durch bloßes Ansehen, Zeigen mit dem Finger, seinem spanischen Rohr oder eines gewöhnlichen Stöckgens, die auffallendste Empfindungen in denen Personen die ihn um Rath fragen, und sogar durch den Klang der Instrumente veranlaßt er die lebhafteste körperliche Gefühle. Diß alles war wahr. Aber man muß gestehen, nichts hatte eine größere Ähnlichkeit mit Taschenspielerereyen, und man hatte Ursache mißtrauisch zu seyn.

Man sehe hinzu, daß die erste Wirkung des thierischen Magnetismus nicht immer sehr empfindlich ist, daß einige Personen gar keine Empfänglichkeit dazu haben, und man wird die verschiedene Urtheile, dererjenigen, welche bloße Neugierde zu Herrn Mesmer führte, erklären können. Manche fühlten wirklich etwas, aber sehr schwach, und wenn auch einige dadurch überzeugt wurden, so gabs eben so gewiß andre

re', die sich vor den Täuschungen ihrer eigenen  
 Einbildungskraft fürchteten. Manche fühlten  
 nichts, und mußten nicht diese ein volles Recht  
 zu haben glauben, die Wahrheit der sonst erz-  
 ählten Begebenheiten zu läugnen. So entsun-  
 den, und zwar nicht ohne Grund, verschiedene  
 Stimmen im Publicum und freylich mußte  
 der Ausschlag gegen Herrn Mesmer ausfallen.

Physiker aber, hätten demungeachtet, so viel  
 gegen ihn war, dennoch mit ihrem Urtheil zu-  
 rücke halten sollen. Herr Mesmer, als ein  
 Mitglied von zwey berühmten wissenschaftlichen  
 Gesellschaften, konnte doch für Gelehrte kein  
 ganz unbedeutender Mann seyn. Er hatte sein  
 System, dem Hauptinhalt nach, den berühm-  
 testen Akademien Europens vorgelegt, und die  
 Wirkungen des thierischen Magnetismus auf thie-  
 rische Körper, mit den Wirkungen des Magnets  
 und der Electricität auf andere bekannte Körper  
 verglichen. Nichts, wie ich schon bemerkte, konnte  
 für Leute, welche mit den Wirkungen dieser bey-  
 den letztern bekannt sind, weniger auffallend  
 seyn, als die Hypothese eines dritten Principis,

Wenn man diese Voraussetzung, bloß, als ein sinnreiches System betrachtet hätte, so konnte sie nur in so fern widersprechend scheinen, wenn sie der Urheber, ohne sie mit Versuchen zu unterstützen, für ausgemacht ausgegeben hätte. Aber Herr Mesmer erbot sich ja Proben davon zu liefern.

Ich bin so sehr von dem wirklichen Daseyn dieses Principium überzeugt, sagt Er, daß ich mich desselben, ohne den Magnet und Electricität zu Leitern zu gebrauchen, bedienen, mir und andern seine Kraft mittheilen, mir und andern es zu eigen machen, es in der Entfernung ohne Hilfe eines dazwischen kommenden vermittelnden Körpers wirken lassen, es anhäuffen, verstärken, von einem Ort an den andern bringen, wie die Lichtstrahlen durch Spiegel zurückwerfen, mittheilen, fortpflanzen und durch den Schall vermehren kann. Erfahrung überzeugte mich von dem Ausfluß einer höchstfeinen, alle Körper durchdringenden und doch nicht merklich ihre Wirksamkeit verlebrenden Materie. Ich habe mich überzeugt, daß einige thierische Körper, eine, meinem Principium so schmerz-

gerade entgegengesetzte Eigenschaft haben, daß ihre bloße Gegenwart, alle Wirkungen des thierischen Magnetismus zerstört. Auch diese entgegen gesetzte Kraft, läßt sich, wie die erste, mittheilen, fortpflanzen, anhäufen, verstärken, von einem Ort an den andern bringen, durch Spiegel zurück werfen und durch den Schall fortpflanzen u.

Wenn ein vernünftig schelnender Mann, dergleichen Thatsachen mit einem so bestimmten Ton angiebt, so muß man ihn anhören, um sich entweder seine Einsichten zu Nutzen zu machen, oder ihn für einen Thoren zu erklären. Diese letzte Parthie ergriffen, jedoch ohne Herrn Mesmer gehört zu haben, alle wissenschaftliche Corps, an die Er sich gewendet hatte. Die einzige Akademie, welche nicht durch ganzliches Stillschweigen ihre Berachtung bezeugte, antwortete ihm bloß in andern Ausdrücken: Er wisse selbst nicht was er sage. Mir schien daher auch, so bald ich mich hinreichend von den Thatsachen unterrichtet hatte, diß Urtheil sehr übereilt, und ich behauptete gerade zu: Es sehr das Publikum that was es thun mußte,

eben so sehr thaten die Gelehrten, was sie nicht hätten thun sollen.

Uebrigß war es mir gar nicht anstößig, Hrn. Mesmer in einem fremden Lande zu sehen. Ich schätzte ihn deswegen im geringsten nicht weniger. Der gemeine Mann sagt: Kein Prophet gilt etwas in seinem Vaterland, und die Gelehrte sagen: Keine Entdeckung eines Genies bleibt unverfolgt. Entweder liegt gar kein Menschenfinn in diesen beyden Aussprüchen, oder man muß den Schluß daraus machen, daß, unter der Voraussetzung: Die Mesmerische Entdeckung ist wirklich das, wofür sie ausgegeben wird; ihr Urheber gar wohl sein Vaterland verlassen, und doch eben so schätzbar wie vorhin seyn konnte. Ich will mich zwar nicht zum Richter über das, was in Deutschland vorgegangen ist, aufwerfen, aber diß wußt' ich doch schon vorher, daß die Arzneykunst zu Wien unter einem traurigen Joch gesetzt. Sie ist die Sclavin eines Despoten der sich Präsident nennt, und den Einfällen eines einigen Mannes unterworfen. Ist nun dieser im geringsten schwach, eigensinnig, von der



Systemsucht angesteckt, oder läßt er sich nur übereilen, so müssen die feinsten Kunstgriffe jedem andern unerträglich fallen.

Ich hatte nicht die geringste Verbindung mit Herrn Mesmer, ehe Er nach Frankreich kam. Schon einige Monate sprach man von ihm in Paris, und nichts brachte uns näher zusammen. Ein Zufall fügte es, daß sich unter seinen Kranken einer meiner Bekannten befand, dessen Aufsichtigkeit mir unmdglich verdächtig seyn konnte. Es war ein gestandener Mann, von gesunder sehr starker Beurtheilungskraft, der mit einer vorzüglichen Beredsamkeit eine seltene Genauigkeit im Ausdruck verbindet. Er hatte übrigens eine lange traurige Erfahrung, von der Unzulänglichkeit unsers Wissens, in vielen Krankheiten gemacht, dann es war unter den Händen der berühmtesten Aerzte Frankreichs gewesen. Ich ersuchte ihn, so bald wir uns das erste mal wieder sahen, meine Meynung, über das was ich in der Mesmerischen Sache zu glauben oder zu verwerfen hätte, zu berichtigen. Mit vieler Güte beantwortete Er meine Fragen, bekräftigte einen großen Theil dessen, was ich

schon gehört hatte, und erzählte mir so auffallende, für mich so neue Begebenheiten, daß ich in Versuchung gerathen seyn würde, nichts davon zu glauben, wenn mein Zeuge verwerflich gewesen wäre.

Einige Zeit darauf machte ich diesem Herrn einen Wohlstands Besuch. Es war frühe, ich fand ihn im Bette und wir sprachen von neuem über seine Ent. Er wiederholte mit vieler Höflichkeit was er mir bereits gesagt hatte, und ich war im Begriff ihn zu verlassen, als Herr Mesmer ins Zimmer tratt. Nach den gewöhnlichen Höflichkeits-Bezeugungen, sprach Er mit dem Kranken, und zu meinem größten Erstaunen, (so sehr ich vorbereitet war) zeigte sich bey dem letztern, eine gewaltige Krise. Er fieng an die Augen zu verdrehen, seine Brust schwell auf, er konnte nicht mehr sprechen, ja fast nicht mehr athmen, bis endlich ein starker Schweiß ihn von diesen Bangigkeiten befreyte. Lang stand ich stumm da, bis ich endlich glaubte es seye Zeit das Stillschweigen zu brechen, Herrn Mesmer zu sagen, wer ich seye; denn ich

wusste

wußte wohl, daß er sich, über einige angebliche Ueberfälle von dieser Art, beklagt hatte. Er bezeugte gar keine Verlegenheit, allein seine Antworten waren kalt. Doch diß wunderte mich nicht, und mißfiel mir eben so wenig an einem Fremden. Nach und nach wurde unsere Unterredung wärmer, und ich bemerkte sehr leicht, daß Herr Mesmer mit denen ihm eigenen Kenntnissen, Kenntnisse in der Arzneywissenschaft verband, die ich mir selbst gewünscht hätte.

Von dieser Zeit an, machte Herr Mesmer Bekanntschaft mit einigen Personen von meinem Zirkel, und wir sahen uns also öfter. Um nicht unbescheiden zu seyn, vergieng eine ziemliche Zeit, ehe man ihn um die Absichten seines Aufenthalts in Frankreich fragte. Nach seinen Antworten zu urtheilen, hatte Er nicht genug Kenntnisse von dem Eigenen des Orts an den Er sich begeben hatte, und ich sagte ihm ohne Umschweife: Wenn er dem Rath den man ihm gäbe, hätte folgen wollen, so würde Er sich nicht vorgenommen haben, die Gelehrten, in der Hoffnung, zu überführen, daß sie das Publicum

• D'Eslon Beob. B

überzeugen würden, sondern er würde das Publikum überzeugt haben, um alsdann die Gelehrte zu nöthigen ihn anzuhören.

Dann, ich glaube beynähe, es möchte eben so leicht seyn, die 4 Hauptflüsse Frankreichs in einem Canal zu vereinigen, als alle Gelehrte, in Paris, in der Absicht, unter einen Huth zu bringen, daß sie eine vorgelegte Frage, redlich, ohne Rücksicht auf ihre eigene Grundsätze, beurtheilten. Diß suchte man Herrn Mesmer begreiflich zu machen, und sagte ihm voraus; sein Vorhaben würde scheitern. Aber Er war müde einzelne Versuche anzustellen, die am Ende doch nichts fruchteten, verdrüsslich über die Gerächte, zu welchen sie Gelegenheit gaben, ärgerlich über die schlechte Aufnahme die Er aller Orten fand. Ihn schreckte die Erinnerung an die viele ausgestandene Plackereyen, vorzüglich aber war Er gegen die Beschuldigung der Marktchreyerey, die er selbst bisweilen haben mußte, so aufgebracht, daß er keine Hand mehr anlegen wollte, als, so zu sagen, vor den Augen der ganzen Welt. Er hoffte durch seinen Vortrag die Gelehrte zu überzeugen, durch sein

die Aufmerksamkeit der Regierung auf sich zu ziehen, und um die Veranstaltung eines öffentlichen Hauses zu bitten, wo er Kranke heilen, und seine Grundsätze den Ärzten entdecken wollte. Im Fall dieses nicht geschähe, war Es entschlossen zurück zu kehren.

Ihre Vorschläge sind ausnehmend edel, gab man ihm zur Antwort. Eine wichtige Entdeckung für die Menschheit zu machen, sie willig allen mittheilen, statt dieselbe als ein Geheimnuß, zu Ihrem Vortheil für sich zu behalten, sie dem Publicum auf keine andere, als eine von ihrer Wahrheit Sonnenklar zeugende Art bekannt machen wollen, sie nicht aus den Händen zu lassen, als um sie in die Hände solcher Personen zu liefern, die sich Ihrer mit der nöthigen Klugheit bedienen können, und endlich keine Belohnung für Ihre Mühe zu verlangen, als bis ihr Nutzen vollkommen dargethan ist — man gesteht es noch einmal, diß sind ausnehmend edle Vorschläge — möchte sie doch jederman so gut, so genau, wie wir beurtheilen können. Aber, ohne Vorurtheil zu sprechen, kann man diß mit Billigkeit er-

warten? Ist Ihre Entdeckung, bey dem ersten Anblick, so beschaffen, daß sie sich Zutrauen erwerben kann? Müssen sie nicht selbst gestehen, daß sie sogar dem Gelehrten widrig auffallen muß? Werden Sie diese von ihren Vorurtheilen abbringen, wenn sie nichts für sie thun? Unsere Gelehrte immer zu überlaufen, wie es scheint, daß Sie sich vorgenommen haben, ist gar nicht nach unserm Geschmack. Ohne Gabe der Beifügung, glauben wir Ihnen den ganzen Erfolg voraus sagen zu können. Einige werden sie abweisen, ohne sie nur anzuhören, andere werden Sie auszufürschlen trachten, um sich selbst den Vortheil Ihrer geübten Bemühungen zu Nutzen zu machen. Einige, welche am besten denken, lassen sich vielleicht von Ihnen überreden, aber auch diese, so bald sie ein Wort zu Ihrem Vortheil sprechen wollen, sehen sich beschimpft, verlassen Sie, und Sie werden endlich bey allen, oder doch bey den meisten lächerlich. Und was wollen Sie als denn anfangen? Fortreisen — Wohin? In Ihr Vaterland. Dort finden Sie die nemliche Unannehmlichkeiten, denen Sie ausweichen

wollten. Noch mehr, Sie müssen sich wegen Ihrer schlimmen Aufnahme in Frankreich rechts fertigen. Wollen Sie in ein ander Land? Sie mögen sich hinwenden wohin Sie wollen, so finden Sie immer die nemliche Hindernüsse. Nicht daran zu gedenken, daß Sie aufs neue ein vöbliger Fremdling sind, Sie werden von allen Gelehrten, die man darüber fragen wird, aufs nachtheiligste geschildert werden, dann, zur Schande der Wissenschaften, muß man gestehen, daß ihre Verehrer gemeiniglich nichts ohne Eigennuß loben. Wenn unser Rath bey Ihnen einiges Gewicht hat, so bleiben Sie hier. Es ist wahr, Paris schreyt, zischt aus, macht lächerlich, verleumbet und wendet so gar oft arglistige Kunstgriffe an; aber die Regierung ist sanft, haßt alles was Lärmen macht, und der Schutz der Rechtschaffenen vertheidigt gegen die Verfolgung der Schlechten. Mit einem Wort, durch Gedult, Edelmath und den Beyfall des Publicums, erhält man in Frankreich alles was billig und vernünftig ist. Machen Sie Sich daher an das Publicum. Ist es geneigt über

den ersten besten Gegenstand der ihm vorkommt zu lachen, so schämt sich doch auch nie seinen Irrthum zu erkennen, läßt alsdann Gerechtigkeit wiederfahren, und wenn Sie das Glück haben ihm möglich zu seyn, so zählen sie auf seine Erkännlichkeit. Es wird Sie mit Freuden aufnehmen, erheben, unterstützen, gegen jederman vertheidigen, ja es können die Zeiten kommen, daß derjenige, der sich jetzt zu erniedrigen glaubte, wenn er Ihren Namen vor dem Publicum nannte, sich glücklich schätzen wird, wenn er nur etwas von Ihnen zu sagen weiß, um sich bey demselben beliebt zu machen. So sprachen Herrn Mesmers Freunde mit Ihm, aber sie konnten Ihn nicht überreden,

Ich bin so glücklich nicht unter die Art von Menschen zu gehören, welche bloß nach ihrem eigenen Geschmack andern dienen wollen. Wer am Ende lieber schadet oder verschreyt, als das mindeste von seinen Töden fallen läßt, ist nie mein Mann den ich mir zum Muster wählen würde. Ich faßte also den Schluß, mich über alle gewöhnliche Betrachtungen wegzusetzen, einigen persönlichen Widerwillen zu überwinden,



und mich mit Herrn Mesmers Absichten einzulassen. Wir klopfen an, aber der erste Versuch war nicht glücklich. Wurden wir nicht förmlich ausgepiffen, so hatten wir doch das große Vergnügen zu bemerken, daß man uns für Träumer hielte. Herr Mesmer machte allein einen Versuch, aber er fiel nicht besser aus. An seinen Erzählungen merkt ich, daß es viel dazu beitrug, weil er ein Fremder war. Ja man gab Ihm Mühe zu verstehen: Er suche die Kenntnisse anderer herabzusetzen, um zu seinem Zweck zu gelangen. Hatte damals Herr Mesmer, nicht eine große Ähnlichkeit, mit dem Redlichen, welcher ein Wunder der Menschensiebe zu thun hoffte, als er an einem Abend an den Thüren der Armen anklopfte und ihnen seine mit Gold gefüllte Börse anbot? Man hielt ihn für einen Dieb. „Gott! ich bin nichts weniger als dieß, schrie er, und was habt ihr endlich zu besprechen? Es sind ja Eurer so viele in euren eigenen Häusern, und ich bin allein, durchsucht mich, ihr werdet finden, daß ich euch Gold bringe — Ja! Gold! antw

„wortete man ihm. Ein Dieb seyd ihr, diß  
 „ist nicht Gold was ihr in eurem Beutel habt.  
 „Wir wissen schon was wir wissen, und was  
 „ihr uns vorplaudert, geschieht nur, um uns  
 „unsere Lumpen stehlen zu können.“ Der Red-  
 liche mochte sagen was er wollte, umsonst, er  
 mußte sich flüchten.

Vielleicht scheint diß Geschichtgen etwas leicht-  
 sinnig und die Vergleichung gar zu stark. Alles  
 kommt darauf an: Ob Herr Mesmer uns Gold  
 brachte? Man untersuche.

Endlich schlug ich eine Parthie vor, welche das  
 Mittel, zwischen Herrn Mesmers und seiner freunds-  
 schaftlichen Rathgeber Gedanken, war. Kaum kann  
 ich ausdrücken, wie viel Mühe ich anwenden muß-  
 te, bis ich Ihn dahin brachte, in meinen Vorschlag  
 zu willigen, denn Er besorgte noch immer; die  
 Sache möchte noch nicht öffentlich genug vor  
 bey Augen des ganzen Publicums geschehen.  
 Ich lud Ihn und zwölf meiner Herrn Collegen  
 zum Mittagessen ein.

Diese erinnerte ich an das, was ich mit ihnen,  
 theils einzeln, theils in unsern Versammlungen

vom thierischen Magnetismus gesprochen hatte, und bat sie, alle Vorurtheile abzulegen, um eine Schrift, die Herr Mesmer dem Druck übergeben wollte, (wie es dann auch wirklich geschehen) (\*) vorlesen zu hören. Man willigte darein, hörte zu, und nach dem Vorlesen entfernte sich Herr Mesmer, um uns Zeit zur freyen Berathschlagung zu lassen. Da nun hinreichend über diesen Gegenstand gesprochen war, glaubten drey von meinen Collegen, und ich, so viel Zeit von unsern nothwendigen Beschäftigungen erobern zu können, als nöthig war, verschiedene Mesmerische Curen ununterbrochen zu beobachten.

Ich nenne hier keinen meiner Collegen, und diß aus mehrern Gründen. 1) Weil ich mir zum Gesetz gemacht habe, keine lebende Person als Herrn Mesmer und mich zu nennen. 2) Die Aerzte von welchen hier die Rede ist, sind in ihrem Fach sehr berühmte Männer, ihre Namen sind leicht zu erfragen, und mein Still-

---

(\*) Siehe Anmerkung Seite 1.

schweigen kann Ihnen nichts schaden. 3) Da ein jeder eine Sache aus seinem Gesichtspunkt ansiehet, und seine eigene Meynung hat, so laß ich Ihnen vollkommen die Ihrige, so wie ich mir gleichfalls die meinige vorbehalte, dann hier ist keine Frage von Gefälligkeit. 4) Ueber die Vorfälle die ich bald anführen werde, könnt ich sie, ohne eine Art von Zwenydeutigkeit, die so ganz gegen meinen Charakter streitet, nicht als Zeugen anrufen, ja ich müßte gewärtig seyn, daß man mir in manchen einzelnen Fällen nicht ohne Grund widerspräche. Die Ursache ist äusserst begreiflich. Meine Collegien sahen Herrn Mesmer nur alle 14 Tag, ich aber verzäumte, vorsehlich, keinen einzigen Tag, und brachte immer einige Stunden bey ihm zu. Dis verschaffte mir den Vortheil, den Gang dieses neu entdeckten Principium, so zu beobachten, daß ich freylich manches sehen konnte, was einem minder emsigen Beobachter, entwischen mußte.

Nun will ich auch noch die Beweggründe und Umstände angeben, welche Herrn Mesmer veranlassen, neue Versuche anzustellen.

Seine erste Absicht war, aufs höchste 12 Kranke zu übernehmen, aus Gefälligkeit nahm er noch den 13, 14, und 15 z. dazu. Wirklich hat Er 70 und mehrere. Gegen 600 Plätze sind versprochen, und tausende werden verlangt. In einem Saal, welchen der geringste Pariser Bürger zu klein für seine Gesellschaft fände, heilt er seine Kranken. Man findet da alle Arten von Krankheiten, Personen von allen Ständen, Alter und Geschlecht. So viel Zutrauen diese Methode sich erwerben könnte, so scheint es doch schwer zu begreifen, daß seine Mittel und ihre Wirkung, nicht durch so viele Beschwerclichkeiten gehindert werden.

Ich würde meine Leser ermüden, wenn ich mich nicht in Beschreibung der Umstände etwas kurz fassete. Ich wähle also ein Duzend Curen von verschiedenen Krankheiten, um ihre Geschichte zu erzählen, füge jeder, meine dabey mir aufgefallene Anmerkungen bey, und vermeide so viel mir möglich ist alle Kunstwörter. Einigen werd ich hierinnen zu weit, andern nicht weit genug gegangen zu seyn scheinen, und beyde bitt ich hierüber um Vergebung. Meine Absicht ist

nicht, Enthufiaften zu machen, sondern nur vernünftige Leute in den Stand zu setzen, nicht nur aus den Thatsachen allein, sondern auch aus meinen Bemerkungen zu urtheilen, wenn ich auch dadurch verlehren sollte. Um diese insbesondere gehende Erzählungen desto deutlicher zu machen, und verdrüßliche Wiederholungen zu vermeiden, ist vielleicht nicht undienlich, wenn ich einige Begriffe von den Mesmerischen Sätzen und seiner Curart voran schicke.

Jedoch diß alles unter Voraussetzung zweier Bemerkungen. Ich bin Geschichtschreiber, nicht Sachwalter, nicht Vertheidiger des Mesmerischen Systems. Ich habe auch von Ihm keinen Auftrag. Er braucht mich nicht zu seinem Sprachrohr. Er kann mir also, wo Er's nöthig findet, ohne einige unangenehme Folge, widersprechen.

Wir haben nur eine Natur, ein Leben, eine Gesundheit, und also auch, (so schließt Herr Mesmer) nur eine Krankheit, ein Mittel, eine Heilungsart.

Die, einem ihr ursprünglich von Gott anerschaffenen Uebel unterworfenene Natur, fährt

durch tausend verschiedene Canäle die Wirkung des Lebens in uns, und wir sind gesund, wenn diese Wirkung in unsern Organen ihren freyen ungehinderten Lauf hat.

Wird sie aber durch zufällige Hindernisse aufgehalten, so bemüht sich die Natur dieselbige zu besiegen, und diese Bemühungen nennen wir Crisen.

Wenn die Natur siegt, so sind die Crisen heilsam, die ursprüngliche Ordnung wird wieder hergestellt, und wir genesen.

Sind hingegen die Naturkräfte zu schwach, so haben die Crisen traurige Folgen, das wirkende Lebens-Principium erreicht seine Absicht nicht, und wenn wir nicht gar sterben, so bleiben wir wenigstens krank.

Nicht alle unvollkommene Crisen veranlassen einen schleunigen Tod. Denn nicht alle, von der Lebenskraft leere Canäle, sind zu unserm Daseyn gleich nothwendig, einige sind mehr, andere minder wesentlich.

Anhäuffung von fremden, zu unserm Daseyn nicht gehörigen Dingen, verstopft die von der

Lebenskraft leer gelassene Gefäße, und veranlaßt mancherley unnatürliche Auswüchse, welche sich durch unendlich mannigfaltige Zufälle verrathen.

Jedem von diesen Zufällen gaben die Aerzte einen besondern Namen, und erklärten sie für eben so vielerley Krankheiten. Ihre Wirkungen sind zwar unzählig, aber sie haben nur eine Ursache.

Den eigentlichen Lauf der Natur wieder herzustellen, ist die einzige wahre Arzneykunst.

Es giebt also nur eine einzige Arzneywissenschaft, ein einziges Heilmittel. Alle in der gewöhnlichen Arzneykunst gebräuchliche Mittel hatten nie eine glückliche Wirkung, als in so fern sie, durch glückliche, aber ungeschickte Verbindung, der Umstände, Leiter des thierischen Magnetismus wurden.

Dieser Schluß wird keinen allgemeinen Beyfall finden. Ich habe schon bemerkt, daß ich mich nicht um seine Ursache bekümmere. Inzwischen ist hier gerade der rechte Ort zu bes



merken, daß bisher Herr Mesmer, mit den Gründen, unsrer berühmtesten Naturforscher, welche Folgen hippokratischer Sätze sind, übereinstimmt. Nun wird man bald sehen, ob die Wirkungen des thierischen Magnetismus, mit denen eben vorgetragenen Lehrsätzen Ähnlichkeit haben, oder nicht. Doch diß mag beschaffen seyn wie es will. Wer Lust hat über den thierischen Magnetismus zu sprechen, muß ja nicht vergessen, daß Herr Mesmer von keinen Curen, auffer durch Hülf der Crisen, weiß. Das ist: Er unterstützt die Kräfte der Natur, oder nöthigt sie zu wirken.

Wenn Er daher einen Narren zu heilen unternimmt, (\*) so wird er bey ihm Anfälle seiner Narrheit verursachen, und ihn dadurch wieder herstellen. Mit Vapeurs geplagte bekommen Vapeurs, wer die fallende Sucht hat, bekommt Anfälle von der fallenden Sucht.

---

(\*) Herr Mesmer glaubt (und ich pflichte Ihm bey) die meisten Narrheiten seyen nichts, als unvollkommene Crisen einer Krankheit.

Der grosse Vortheil, des thierischen Magnetismus, besteht also darinnen, daß er die Crisen ohne Gefahr beschleunigt. Man kann, zum Beyspiel, annehmen, daß eine, von der sich selbst überlassenen Natur in 9 Tage gewirkte Crise, durch Hülfe des thierischen Magnetismus in 9 Stunden vollendet wird.

Gemeiniglich, wie mir es schien, betrachtete man die Heilart des thierischen Magnetismus aus einem bloß spasshaften Gesichtspunkt. Jedermann fand es sehr angenehm, den garstigen Geschmack der Arzneymittel zu vermeiden, gut zu schlafen, zu essen, zu trinken, zu lachen, zu plaudern, spazieren zu gehen, Musik zu machen &c. Warlich diese Methode, gegen die unsrige gehalten, ist sehr lustig.

Allein der thierische Magnetismus hat auch seine unangenehme Seiten. Schon der ununterbrochen emsige Gebrauch, den er erfordert, ist keine Kleinigkeit, aber bey weitem nicht alles. Gewöhnlicher Weise, erhält man, ohne vorhergehende Schmerzen, keine Erleichterung.

Und

Und diese Schmerzen, sind bisweilen, je nachdem das Uebel hartnäckig, oder der Bau des Körpers beschaffen ist, sehr heftig. Nie aber fand ich sie gefährlich, es mag nun der thierische Magnetismus von selbst in seiner Wirkung inne halten, oder Herr Mesmer, wenn es nöthig ist, ihn zu mässigen wissen. Ich weiß es nicht.

Ich sag es also allen voraus, wer sich der Mesmerischen Curart unterwirft, muß sich auf mehr oder minder schmerzhaftre Krisen gefaßt machen, auf lange und häufige Schwelze, auf Auswurf, Ausleerungen durch den Urin oder Stuhlgang, die zuweilen so beträchtlich sind, daß es fast ins lächerliche fällt es zu sagen oder zu glauben. Allein diß alles geschieht fast nie ohne vorhergehende vorbereitende Schmerzen. Doch diß Unangenehme wird vorzüglich durch zween Umstände vergütet. Der erste und anfallsloseste ist, der schnelle Ersatz der natürlichen Kräfte. Während den Curstunden ist man beklommen, aber in den zwischen Zeiten lebt man wieder, ja man glaubt sich stärker zu fühlen.

D'Eslen Brod, E.

Der zweyte Umstand ist ganz besonders. Ich beobachtete, und glaubte mich nicht geirrt zu haben, daß der thierische Magnetismus herzhafft macht. Seine Anwendung macht ihn dem Kranken immer schätzbarer. Wir sind wenige Kranke bekannt, die nicht standhafft aushielten. Die es nicht thaten, wurden durch Befehle, oder manche von denen erdichteten Verbindlichkeiten dazu veranlasset, welche die Menschen, in Absicht, auf, das wichtigste, ihre Gesundheit, so unklug machen.

Ueber diese Wirkung erstaunt ich desto mehr, da sie mir allgemein zu seyn schien. Man wäre, da mich gewiß für einen Schwärmer halten, wenn ich mich nicht auf Zeugnisse von solchen Kranken beriefe, bey welchen alle politische Verhältnisse wegfallen.

Herr Mesmer hat unter seinen Kranken 4 Kinder, von 2, 5, 11 und 12 Jahren. Diese sind unermüdet, und man hat gar keine Mühe, sie in Ordnung zu halten. Das jüngste ist blindgeboren, wenigstens bald nach seiner Geburt blind geworden. Es sitzt auf einem Stuhl und klammert sich mit seinen kleinen Händen

an einen Leiter an. Da bringt es 3 bis 4 Stunden hintereinander, seine Zeit vergnügt damit zu, daß es das Ende desselbigen bald an das eine, bald an das andere Aug hält. Diß liebe Geschöpf schmeichelt sich stammelnd, bald sehen zu können. Ach! das gute Kind hat noch keinen Begriff vom Sehen, und es ist sehr zu besorgen, daß es ihn nie erhalten werde. Es mag aber gehen wie es will. Hatt' ich Unrecht zu behaupten: Daß diese Standhaftigkeit etwas ungewöhnliches seye?

### Dörrfucht, die Folgen eines Fleckfiebers.

Herr N. N. 10 Jahr alt, befand sich einige Stunden von Paris auf einer Schule. Er kam den 14 August 1779. mit einigen Zeichen der Unpäßlichkeit nach Paris zurück. Sieben Tage nach seiner Ankunft klagte Er über Magenschmerzen. Den Tag darauf stellten sich, ein Fieber, Stumpfheit der Nerven, zittern an den Händen, Armen und Füßen ein. Den 3ten Tag nach dem Anfall, rief man mich zu dem Kranken, und ich errieth die Art der Krankheit voll-

Kommen, sagte voraus: Es würde sich den 11, oder 12 Tag ein Ausschlag zeigen, der sich auch wirklich auf die bestimmte Zeit einfand. Es war ein Fleckfieber.

Die Flecken kamen schlecht heraus und zeigten sich nur vorzüglich an der Stirne, nachher am Rin herunter und am Hals, an den Armen aber sehr wenig. Alle gelinde Schwelge hörten auf, die Haut wurde Sandtrocken, und der Kranke roch wie eine Leiche. Gegen das Ende der Krankheit, hörten, die, niemals häufig genug vorhanden gewesene Ausleerungen, gänzlich auf. Der Kranke hatte vor allem Ekel, es erfolgten Schwachheiten; Hände, Füße, Beine, Schenkel und der Bauch wurden nach und nach kalt, und waren durch nichts zu erwärmen. Es stellte sich ein allgemeines Niedersinken aller Kräfte, außerordentliches Abzehren, und endlich die Art von Schlaffucht ein, welche gemeinlich der Vorläufer der letzten Tage und des Todes ist. In dieser Lage befand sich der Kranke am 45ten Tag.

Einer meiner Collegen hatte nebst mir, umsonst alle Sorgfalt verschwendet, die Natur

auf bessere Wege zu lenken. Bey diesen verzweifelten Umständen, beredete ich Herrn Mesmer den Kranken zu besuchen. Wir kamen gegen Mittag zu ihm, und Mesmer erschrock vermessen über die Todesfälle und Abzehrung, daß er mir in der Stille den Vorwurf machte: Warum ich ihn nöthigte ein unnäher Zeuge, eines unvermeidlichen Jammers zu werden. Demungeachtet ergriff er das Kind bey den Händen, und einige Minuten darauf, bedeckte eine zähe Feuchtigkeit den Magen und die Brust. Er berührte die Zunge, und hierauf erfolgte innerlich eine angenehme Wärme. Nach Verfluß einer halben Stunde ließ der Kranke den Urin. Ganz erstaunt, als ich in einer so kurzen Zeit, den thierischen Magnetismus Wirkungen hervorbringen sahe, welche unsre Arzneymittel in 45 Tagen vielleicht verhindert hatten, bat ich Herrn Mesmer, was er so glücklich angefangen hätte, fortzusetzen. Er schlug es ab, denn er hielt dieß Kind ohne Hoffnung für verlohren. Weigerte Er sich äufferst, so drang ich doch noch weit hartnäckiger in Ihn, was so glücklich

Ihn zu bewegen, und so wurde der Kranke in ein Bad gebracht, worinn er 5 Stunde blieb, und voll Freude sagte: Mir ist wohl! Gegen Abend stellte sich die natürliche Wärme wieder ein, eine feuchte Ausdünstung aufsterte sich über den ganzen Leib, er bekam Eßlust, aß wirklich einen Krebs, etwas Brod und trank Wasser mit weißen Champagne vermischt. In der Nacht folgte ein ruhiger Schlaf, das Kind wachte nie auf, als um Essen zu verlangen, und endlich erleichterte eine höchststinkende Ausleerung, die bereits sinkende Natur.

Das übrige dieser Cur erforderte eine Zeit von 3 bis 4 Wochen. Ich sahe nachher den jungen Menschen wenig, doch hab ich ihn gesehen. Er war fett, munter und hatte alle Zeichen einer guten Gesundheit.

### Bemerkungen.

Man wirft oft die Frage auf: Ob dann Herr Mesmer auch wirkliche Curen verrichte? Ich möchte gerne die Gegenfrage thun: Ob die gewöhnliche Arzneikunst, viele so entscheidende Curen aufweisen könne?



Uebrigß muß ich noch versichern, daß ich, meine Leser zu schonen, viele schwere, auffallend und höchstwichtige Zufälle, wegelassen habe.

Aber, sagt man, oft bewirkt die Natur dergleichen Vorfälle. Ich antworte: Nicht gar zu oft. Wenn die Natur 45 Tage hintereinander dem Tod beständig entgegen eilet, so erholt sie sich sehr selten wiederum.

Aber, gesetzt, dieser Einwurf seye in dem besondern von mir hier angeführten Fall passend, so bitt ich nur nicht ewig diß einerley vorzubringen. Bey wichtigen Gegenständen, muß man zwar nicht leichtgläubig, aber doch redlich, zu Werke gehen.

Oft sagte man mir gerade zu: Herr Mesmer hat gar nichts erfunden, und wenn Er etwas außerordentliches verrichtet, so geschieht dadurch daß er sich der Einbildungskraft bemächtigt. Aber hier möchte sich diß wohl nicht anwenden lassen.

Kein Mensch wußte davon daß Herr Mesmer kommen würde. Der Kranke kannt ihn nicht, hatte nie von ihm sprechen hören, und war über diß so ganz entkräftet, daß er sich vorsetzlich um nichts in der Welt bekümmern konnte.

Wenn denn aber auch Herrn Mesmers ganzes Geheimnuß darinnen bestünde, die Einbildungskraft mächtig auf unsre Gesundheit wirken zu lassen, wär es nicht immer ein unvergleichlichen Vortheil? Dann wenn diese Arzneymittel der Einbildungskraft die besten wären, warum sollten wir uns nicht derselben bedienen?

Um mich nicht noch einmal diesen beyden Einwürfen im Ernst anzusetzen, so führ ich jetzt eine Begebenheit an, welche sie beyde genugsam widerlegen wird.

Ich wurde, von einem mit Recht berühmten Bundarzt, in ein gewisses Haus in Paris geholt. Da fand ich ein junges Frauenzimmer, welches seit 5 Tagen, ohne Sinnen in gichterischen Zuckungen lag. Alle Aussterungen waren unterdrückt, und die Sichter so hefftig, daß 4 Personen die Kranke nicht halten konnten.

Sie lag auf dem Rücken, berührte aber das Bett nur mit dem Kopf und den Fersen.

Alles was ihm seine Kunst eingab, hatte der Bundarzt angewendet, ich konnte nichts Bessers angeben, und entschloß mich Herrn Mesmer zu holen. Es war schon späte und wir konnten vor Abends um 10. Uhr nicht zu der Kranken kommen. Herr Mesmer untersuchte ihren Zustand, und sagte mir: Er würde vielleicht 3 bis 4 Stunden nöthig haben, sie von dieser Lage zu befreien, und unglücklicher Weise erlaubten ihm die Umstände nicht, so lange bey ihr zu bleiben. Die Empfindung der Menschlichkeit mußte diesmal der Nothwendigkeit nachgeben, und die Cur auf Morgen verschoben werden. Das einige tröstete uns noch in etwas, bey dieser unangenehmen Lage, wir glaubten keine Lebensgefahr zu besorgen. Doch gieng Herr Mesmer nicht weg, bis Er eine Ausleerung durch den Urin erzwungen hatte.

Als Er den folgenden Tag früh um 9. Uhr wieder kam, war der Zustand der nemliche.

Ich kam erst um 10 Uhr zu ihr. Um 11 Uhr kam die Kranke zu sich selbst, die Ausleerungen fanden sich wieder ein, und in 3 Tagen war sie so weit, daß sie sich der förmlichen Cur des Herrn Mesmers unterwerfen konnte. Ich werde in der Folge nicht mehr von dieser Geschichte sprechen, ungeachtet sie eine der besondersten, augenscheinlichsten und lehrreichsten ist, die ich bey Herrn Mesmer sehe,

Bev einer Person die 5 Tage ohne Verstand und Sinnen lag, können die, welche alles der Einbildungskraft zuschreiben, wie mich dünkt, Ihre Einwendungen schwerlich anbringen.

Hatte, auf der andern Seite, die Natur, welche, nothgedrungen, den folgenden Tag abwarten mußte, die Gefälligkeit für Herrn Mesmer, die Stunde seiner Ankunft abzuwarten, so muß man gestehen, daß sie gegen Ihn sehr höflich, und zugleich gegen mich sehr grausam war, weil man annehmen mußte: daß sie sich ganz eigentlich vorgenommen hätte, mich in Irthum zu stürzen.

### Ein verborgener Krebschaden.

Schon seit einigen Jahren, bemerkte, die Jungsohn N. N. von 35 Jahren, eine schmerzhafteste Geschwulst unten an der linken Brust. Sie brauchte verschiedene Mittel ohne glücklichen Erfolg. Es entstanden rings um die Stelle, und am obern Theil, mehrere Verhärtungen, die immer größer wurden, sich näherten, vereinigten und so aufschwoollen, daß die Haut kaum noch widerstehen konnte. Zwei schmerzhafteste bleyfärbige Erhöhungen verbanden sich mit dem vorigen Uebel, und am Aeußersten der Brust bildete sich ein vertiefter schwärzlichter Cirkel. Hier war der Hauptsitz der größten stehenden Schmerzen. Endlich entstanden auch in der rechten Brust bald da bald dort Verhärtungen. Alle, einem gesunden Körper eigene Fertigkeiten waren fort, das bloße Sehen verursachte der Kranken die stärksten Schmerzen, fahren konnten sie gar nicht, sie lag nicht mehr in ihrem Bett, sondern saß immer, und gemeiniglich voll Schmerzen, ohne allen Schlaf.

Kein Mittel war übrig als das Wegnehmen der Brust, wozu noch der fürchterliche Umstand

kam, daß man auch hievon keine sichere Hilfe erwarten durfte, denn die ganze Masse des Bluts und der Säfte war verdorben, und es schien unendlich die Ursache davon ändern oder völlig heben zu können.

Eine solche Krankheit übernahm Herr Mesmer und hoffte sie glücklich zu besiegen. Als wir den Zustand der Kranken untersuchten, sagten wir: Wenn Er das Aufbrechen der Brust verhindert, so hat Er ein halbes Wunder verrichtet. Inzwischen machte Er sich anheischig dazu, ja Er gieng noch viel weiter, denn die Kranke befindet sich unendlich besser. Die zerstreute Knoten haben sich zertheilt, der größte beträchtlich verringert, die Schmerzen sind erträglich, die Kranke kann wieder schlafen, gehen und ohne Beschwerlichkeit fahren, kurz sie genießt eine Ruhe, auf die sie, vor ihr ganzes Leben Verzicht gethan hatte.

### Bemerkungen

Dies ist keine vollständige Heilung, nur eine Cur. Aber was für eine! Wie beruhigend sind ihre Wirkungen und die Hoffnung die sie giebt!

die Zeit, Geduld und ruhiges Ergeben der Kranken, können allein das Recht zu einer schärfern Entscheidung geben.

Ein verborgener mit dem Staat verbundener Krebs.

Die 20 jährige Jungfer N. N. hatte, von Kindheit an, ein kurzes Gesicht und sahe mit dem linken Auge nichts, als was gerade, nahe, vor demselben lag.

Im October 1778. fühlte sie auf einmal ein schmerzhaftes Spannen rings um die Augen, Reissen im Kopf, und einen Krampf in den Augenliedern, der sie hinderte, sie in die Höhe zu bewegen.

Im Junius 1779, bemerkte sie am linken Aug eine gänzliche Blindheit, und das rechte war so angegriffen, daß sie kaum noch gehen konnte. Alle Handarbeit verursachte ihr die empfindlichste Schmerzen, und volles Tagelicht konnte sie nicht aushalten, wenn sie nicht Gefahr laufen wollte, die Sichter zu bekommen. Man fragte Aerzte um Rath, und diese schrien

ben alle diese Zufälle, einem äusserst empfindlichen Nervensystem zu. Allein der Fehler lag an einem andern Fleck. Schon seit 5 Jahren hatte die Jungfer N. N. Verhärtungen in den Brüsten, die beträchtlichste faß fest, und es waren überhaupt 22. Langer Gebrauch der Arzneyen half nichts, und der fürchterliche Schnitt war das einzige was Kunstverfahren noch riethen.

Auch hier zeigte der thierische Magnetismus seine glückliche Wirkung. In weniger als 5 Wochen sah Jungfer N. N. vollkommen an beyden Augen. Ohne Schmerzen konnte sie entfernte Gegenstände unterscheiden. Sogar mit dem linken Aug sah sie, nicht nur gerade aus, sondern auch die Seitwärts liegenden Gegenstände; ein Vortheil, den sie noch nie genossen hatte. Und in der Folge gieng noch immer besser. Doch beobachtet man noch einen Rest von Schwere in den Augenlidern.

Aber das angewandte Heilmittel wirkte noch mehr. In der nemlichen Zeit, wo es den Staat vertrieb, vertheilte es 21 Knoten, und ich koste



---

daß der Knote auch bald verschwinden werde. Seine eingedrückte Figur, und Herrn Mesmers tägliche Bemühung gaben uns die günstigsten Anzeigen, aber Er und ich betrogen uns beyde. Der Knoten saß fest, und man entdeckte nur seine Oberfläche. Als er sich aber, bey fortsetzung der Cur, los machte und beweglich wurde, sahen wir daß er weit größser und härter war, als wir vermuthet hatten.

Erbslich ist's für die Kranke, bey dieser langsamen Heilung, daß sie sich übrigens sehr wohl befindet, und täglich neue Erleichterung fühlet. Der Knoten wird immer kleiner, ja sie hat zugleich ein untrügliches Merkmal, jede bevorstehende Verringerung desselben voraus zu wissen, denn er schwillt oder vergrößert sich allezeit einige Tage vorher, ehe er von neuem kleiner wird. Und dieser regelmässige Gang ist wahrhaftig keine unbedeutende Erscheinung.

### Bemerkungen.

So wie ein Stroh sehr leicht einen Sandhaufen wegschweemt, aber nur nach und nach den Felsen zerstoßet, worauf der erstere ruhet,

~~\_\_\_\_\_~~

eben so sieht man, mit welcher Leichtigkeit der thierische Magnetismus, frische noch nicht verhärtete Gäfte abfährt, aber nur langsam und anhaltend den Sitz eines alten verjährten Uebels angreift.

Kann man diß eine völlige Cur nennen oder nicht? Herr Mesmer antwortet hierauf ganz kalt: Einer Person den Gebrauch beyder Augen verschaffen, welche nicht niemal an einem vollen Kommen sahe, ist eine wirkliche Cur. Wir hielten Ihm entgegen; daß hier wahrscheinlicher Weise der Staar und der Krebs einerley Ursache hätten. Es giebt ja nur eine Krankheit, nur eine Behandlungsart, nur einerley Genesung. Folglich muß alles gehoben seyn, wenn es eine vollständige Cur seyn soll.

So lehrte Des Cartes seine Gegner gegen Ihn seine eigene Waffen gebrauchen. Nun es sey wie es will! Stoff genug zum Streiten für Leute welche Geschmack daran finden.

Ein

Ein Zell auf dem Aug verbunden mit Ge-  
schwären und einem Bruch. Gänzliche  
Verstopfung der Drüsen.

Als man die sogenannte M. N. Herrn Mesmer vorstellte, glaubte ich nicht, daß Er sie annehmen würde. Nicht von andern besonders bedenklichen Umständen zu sprechen, wirds hinreichend seyn zu bemerken: Daß das linke Aug tief in den Kopf hineingesunken war, und ausgelassen zu seyn schien. Das Rechte hingegen war im nemlichen Verhältnuß heraus getrieben, und mit einem dicken grauen Zell bedeckt, folglich war diese Person vollkommen blind. Nach vorhergegangener Untersuchung, hielt Herr Mesmer das linke Aug wirklich für ausgelassen, und sagte: Zersthörte Organen übernehm' ich nicht wieder herzustellen. Aber diß versprech' ich, beyden Augen wieder ihre natürliche Lage zu verschaffen, das mit dem Zell bedeckte wieder helle zu machen, und der Kranken wieder Fleisch auf die Knochen zu schaffen. Innerhalb 4 bis 5 Wochen erfüllte Er sein Versprechen vollkomm.

D'Esion Beob. D

men, sie steht sehr scharf, und ist eben so fett als sie vorherhin mager war.

Aber noch ist die Quelle des Uebels vorhanden, welche wahrscheinlich in der Verstopfung des Drüsen, Systems liegt. Der thierische Magnetismus wirkte sehr kräftig darauf, hat sie aber noch nicht ganz zersthört. Man weiß ja ohnehin daß scrophuleuse Feuchtigkeiten, von je her ein Stein des Anstoßens in der Arzneywissenschaft waren, und dieß Kind insonderheit, hatte umsonst zu berühmten Aerzten seine Zuflucht genommen. Deswegen aber läßt sich noch nicht schließen; Auch Herr Mesmer wird sich vergeblich bemühen. Die immer zunehmende Besserung ist in aller Rücksicht zu auffallend, als daß man sie nicht ausnehmend schätzen, alle mögliche gute Folgen erwarten sollte.

### Bemerkungen.

Auch hier läßt sich die kurz vorhingegangene Frage aufwerfen: Ist's eine Cur, oder ist's keine? Sind zwey Augen etwas oder nichts? —

Mit mancherley Zufällen begleitete Verstopfungen.

Frau N. N. zwischen 30 und 40 Jahren hatte immer eine schwächliche Gesundheit, häufige einseitige Kopfschmerzen und öfters blieb ihre monatliche Reinigung ausßen. In ihrer Jugend brauchte sie sehr viel Arzneymittel. Kaum vergiengen zween Monate im Jahr, wo sie nicht zu Ader ließ, purgirte, Pillen nahm &c. Vor 15 Jahren zeigte sich die Schärfe ihrer Säfte auch äusserlich. Die Arzneymittel trieben sie ins Blut, allein sie erschienen von Zeit zu Zeit aufs neue, biß endlich Knoten in den Brästen und Verstopfung der Gefäße davon entstanden, Vor 6 Jahren ließ die Krauke einen dieser Knoten durch den Schnitt wegnehmen. Vier Jahr darauf überfiel sie ein öbsartiges Fieber, die Verstopfungen, insonderheit der Milz, nahmen zu, der Magen war äusserst verdorben, und auf alle Nahrungsmittel folgte Unverdaulichkeit, keine Arzney wirkte mehr, und die Wollen waren ihre einzige Nahrung. Äusserst abgezehrt und erschöpft, nahm sie, in diesem schmerz-

haften Zustand ihre Zuflucht, abgewichenen 20ten November 1779, zu Herrn Mesmer.

Während ihrer Cur, war sie bis auf den folgenden 6. Jenner sehr lebhaften schmerzlichen Crisen unterworfen, oft 6 Stunden ohne Bewußt seyn, während den Crisen äusserst melancholisch und weinte häufig. Den 6 Jenner stellten sich Ausleerungen ein, statt zu weinen fieng sie häufig an zu lachen, aber der Magen that keine Schuldigkeit wieder, das einseitige Kopfweh verschwand, ihre Nerven beruhigten sich, die Knoten vergiengen und sie nahm wieder zu. Endlich hörten auch die Crisen auf, und die Kranke verließ Herrn Mesmer höchst Dankbar, vollkommen gesund.

### Bemerkungen.

Man lese und beurtheile selbst. Ich weiß nichts beyzufügen. Von anderen geheilten Verstopfungen schweig ich, bloß um nicht zu weitläufig zu werden, denn ich könnte, noch viele, nicht minder merkwürdige anführen.

## Blindeheit, die Folge einer Augen-Entzündung.

N. N. ein Bedienter eines 'meiner' besten Freunde, bekam nach einer Krankheit und dessen dagegen gebrauchten nöthigen Mitteln entzündete Augen, die zuletzt ganz ausgetrockneten. Ja er verlor sein Gesicht so sehr, daß er nicht mehr ohne Führer gehen konnte.

Sein Herz liebte ihn und es schmerzte denselben ungemehr, daß er nicht reich genug war, diesem ehrlichen Kerl einen ruhigen Unterhalt zu verschaffen. Das Armenhaus für die Blinde war der einzige mögliche Ort wo er hätte versorgt werden können, aber es hielt schwer ihn hinein zu bringen. Unter diesen Umständen, wurd' ich ersucht den Kranken Herrn Mesmer zu zeigen. Ich bestimmte ihm eine Stunde, wo er zu mir kommen sollte. N. N. traf pünktlich ein, und ließ sich durch einen Savoyarden aus den Thürkettien vor dem Graben, führen. Ich befahl ihm herein zu kommen, Herr Mesmer berührte seine Augen einige Minuten, der Blind-

de wurde sehend, rannte in der Freude seines Herzens die Stiege hinunter, bezahlte seinen Savoyarden, schickte ihn fort und gieng, ohne Führer, in sein Haus zurück. Auf diese aufbrausende Freude dachte er nach, kam den andern Morgen, noch immer sehend, aber wissend zu mir, mit der Bitte ihn Herrn Mesmer noch einmal vorzustellen, es dahin zu bringen, daß Er ihn sbrunlich in die Cur nähme. Ich versuchte ihn noch einmal, alles zu thun, was von mir abhänge. Seine Anrede an Herrn Mesmer war sehr einfach. „Herr, sprach er: „Ich sehe, und Ihnen hab ichs zu danken. Aber „ich fühl' es wohl, daß ich noch nicht ganz „hergestellt bin. Erweisen sie mir doch die „ganze Wohlthat. Ich bin arm, auffer Stand, „Ihnen das mindeste anzubieten, unfähig, Ihnen einige Dienste zu leisten. Ihre ganze „Belohnung wird das Gefühl seyn, ein gutes „Werk gethan zu haben. Nichts destoweniger „bleib ich hier und hoffe: Sie werden mich nicht „fortjagen. So lang' ich nicht um Sie seyn muß, „will ich mich auf Ihrem Speicher aufhalten, „und schon ein Mittel finden, mich fortzubringen.



Herr Mesmer wohnt sehr unbequem, und hat nicht die Ehre Eigenthümer von einem Speicher zu seyn. Daher mußte dieser Umstand anderst eingerichtet werden. Hietauf begab sich N. N. in die Cur, und nach einigen Wochen war sein Gesicht ziemlich hergestellt.

Da aber seine Augen ganz ausgetrocknet und mit grauen Fellen überzogen waren, so setzt Herr Mesmer seine Bemühungen mit ihm fort, um ihn vollständig herzustellen. Inzwischen aber würde der erkenntliche Kranke sich äusserst betrüben, wenn sein Wohlthäter, einem andern als ihm, die beschwerliche Berrichtungen auftrüge, welche in dem weitläufigen Paris so häufig vorkommen.

### Bemerkungen.

Nie hört ich diesen braven Kerl über den thierischen Magnetismus sprechen. Er begnügt sich damit denselben zu segnen. Demüthig begiebt er sich in den Curtsaal, schleicht in einen Winkel, und macht sich dort voll dienstbarer Ven-

scheidenheit und Zutrauen, Herrn Mesmers menschenfreundliche Vorforge zu Nutze.

### Gelb- und Bleichsucht.

Die junge Jungfer N. N. hatte seit zwey Jahren die Gelbsucht. Kopfschmerzen, Herz-Klopfen und Müdigkeit in den Beinen, erschöpfsten sie dergestalt, daß sie kaum gehen konnte. Ein gullenfängerischer Hunger, wie es bey dergleichen Beschwerlichkeiten zu gehen pflegt, veranlaßte sie oft schädliche Speisen dem Nahrunghaften vorzuziehen. Sie war schon seit 3 Jahren manubar und hatte doch nur alle 6 Monate ihre Reinigung. 15. Tage befand sich diß Frauenzimmer in Herrn Mesmers Cur. Schon am 3ten, verlohren sich nach und nach, Kopfweh, Magenschmerzen, Mattigkeit und Entkräftung; die gute Verdauung machte ihr wieder Lust zu heilsamen Speisen. Einige Fieberanfalle, stellten sich, wie Herr Mesmer voraus gesagt hatte, ein, und 5 Tage hielt ein Durchlauf an. Noch immer war sie blaß und die monatliche Reinigungen hatten sich noch nicht eingefunden, als sie sich einige Tage, aufs Land, wo sie sich

eigentlich aufhält, nahe bey Paris begab. Dort war sie bey einem Ball, aß, trank und tanzte, wie ihre Freundinnen. Nun hatte ihr Herr Mesmer, bey ihrer Abreise, angekündigt: Sie würde bald Colickschmerzen und neue Ausleerungen bekommen. Es traf ein, Jungfer N. N. unterwarf sich noch einmal einer 6 tägigen Cur, und erlangte hierauf ihre volle Gesundheit.

### Beobachtungen.

Man gehe auf die öffentliche Spaziergänge, um sich von dem Unvermögen der Kunst, in Krankheiten von dieser Art, zu überführen. Tausend blasse Zeugen sprechen täglich gegen die Unwirksamkeit unserer unermüdetesten Bemühungen.

### Leber = Fluß.

Der 35 jährige Herr N. N. war schon einige Jahr immer kränklich. Bey allen Abwechselungen der Jahreszeiten bekam er Magenweh und wurde im Anfang des Octobers 1779, von einem Durchlauf, den man Leberfluß nennet, überfallen. Täglich mußte Er, so wohl bey Nacht

als bey Tage gegen 30 bis 40 mal zu Stuhl gehen, und seine Oefnung war Blut mit Schleim vermischt. Ein berühmter Arzt, den Er um Rath fragte, hatte ihn 2 $\frac{1}{2}$  Monat, ohne Erfolg in der Cur.

Ein anderer ließ Ihn Tisane trinken, war aber nicht glücklicher.

Der 3te sagte ihm gerade zu: Seine Umstände würden etwas langwierig seyn; ließ ihn eine Menge Arzneymittel nehmen, versicherte er Ihn erst im May Monat wieder hergestellt werden. — Allein das Uebel nahm immer zu.

Der 4te hatte ihn abermal einen Monat lang in der Cur, und seine Krankheit blieb wie vorhin.

Der 5te Herr Mesmer, übernahm ihn im Merz 1780. Schon am 4ten Tag fühlte der Kranke merkliche Besserung. Allmählig fand sich Schlaf und Lust zum Essen und Trinken ein. Die Nahrungsmittel, die ihm sonst höchst schädlich waren, bekommen ihm gut. Kurz, im Monat April, war er gesünder, als vor dieser Krankheit.

### Beobachtungen.

Viele behaupteten, die glückliche Wirkungen des thierischen Magnetismus, seyen von keinem Bestand. Es kann seyn. Ich will sehen, was sich an einem andern Ort, gründlich hierauf antworten läßt. Inzwischen, läßt doch, die eben angeführte und viele andere Krankengeschichten nicht läugnen; Der thierische Magnetismus half in solchen Fällen, wo die gewöhnliche Arzneyen das Uebel nur vergrößerten.

### Fallende Sucht.

Ob die sogenannte 16 jährige M. N. die Fallende Sucht mit auf die Welt gebracht, oder in ihrer zarten Kindheit bekommen habe, kann ich nicht entscheiden. Herr Mesmer, hatte sie, eh' ich ihn kennen lernte, in der Cur, und als Er den Schluß faßte, in Paris niemand mehr zu heilen, war sie genöthiget, ihn zu verlassen; kam aber gleich wieder, als er aufs neue Kranke annahm. Vom Anfang der Krankheit kann ich also nichts, als Augenzeuge sagen, doch haben mich glaubwürdige Personen versichert; dieß Mädchen seye so oft, ganz unvermuthet gesfallen, daß es ein Jammer gewesen;

Im Anfang, so versichert man mich, verschaffte ihr der thierische Magnetismus gleich den Vortheil: Daß sie die Anfälle voraus spürte, und nachher, kamen sie, wie ich selbst gesehen, bloß als heilsame, durch den thierischen Magnetismus beschleunigte Crisen, und ließen, während dem wirklichen Gebrauch desselben nach. Ich sahe die heftigste Anfälle, aber sie nahmen, mit der Zeit so ab, daß die Kranke, sich nur mit dem Kopf, an die Lehne ihres Sessels legen durfte, da blieb sie einige Secunden in einer Art von Ohnmacht, und kam ganz ruhig wieder zu sich selbst. So weit war sie, als sie ihre Eltern, denen sie vermuthlich unentbehrlich war, zu sich zurücke nöthigten.

### Bemerkungen

Schade dafür, daß man diesen Versuch nicht bis an das Ende ausführen konnte! Nicht als ob ich daran zweifelte, ob die gänzliche Herstellung, würde erfolgt seyn, sondern weil noch einige Crisen übrig waren, und die Natur dieser Krankheit so beschaffen ist, daß man sie noch weit genauer hätte beobachten können.

Uebrigens wären hier alle Bemerkungen überflüssig. Ein Principium, sey es immer was es will, welches so thätig gegen die fallende Sucht wirkt, ist gewiß für die Menschheit höchst schätzbar.

### Anfangende Lähmung

Im letzten Winter, wurde Herr N. N. plötzlich die eine Hälfte seines Gesichts gelähmet. Er sprach nur mit dem halben Mund, hohlte nur durch ein Nasenloch Athem, bewegte nur ein Auge, sah nur an einem, die Runzeln seiner Stirne waren nur auf einer Seite sichtbar, kurz die ganze Hälfte seiner Gestalt befand sich in ihrem natürlichen Zustand, die andere zusammengesunken, weil die ihr zugehörige Muskeln keine Schnellkraft mehr hatten. Sein Aussehen erregte bey einigen Lachen, bey andern Mitleiden. Da der Kranke einige Tage, über seinen Zustand, nachgedacht hatte, bat er mich, ihn zu Herrn Mesmer zu bringen, von dem er viel hatte sprechen hören. Ich nahm ihn mit mir, und in vier Tagen war die Lähmung gehoben. Seine Freunde, die ihn, in dem vor-

hin beschriebenen Zustand nicht gesehen hatten, konnten es kaum glauben, daß er unpaßlich gewesen war.

### Bemerkungen.

Mit dieser Cur wird doch nun, hoffentlich, jederman zufrieden seyn. Das augenscheinliche, sonderbare, die Art der Krankheit selbst, gestattete, selbst den Unwissendsten, ihre Beschaffenheit und Wahrheit einzusehen.

Nur die Freunde der Einbildungskraft, können sie dem thierischen Magnetismus streitig machen.

Und doch macht Herr Mesmer, so sonderbar diese Cur ist, wenig Besens davon. Er sagte zum Kranken: „Sie haben einen harten Anfall, „angestanden, bloß weil sie Vapours hatten, „und diese kommen von häufigen Verstopfungen der Gefäße her.“ Er rieth ihm, eine etwas längere Cur vorzunehmen. Der Kranke fühlte zwar die Wahrheit und Nothwendigkeit dieses Vorschlags. Da ihm aber mehr an seiner Studierstube und Büchern, als an seiner Cur



fundheit liegt, so beschäftigt er sich mit der letztern nur alsdann, wenn er nach seinen Gedanken, nichts wichtigeres zu thun hat.

### Lähmung und Schwinden eines Schenkels und Fußes.

Die 10 bis 11 jährige Jungfer N. N. war, von den Masern, oder vom Zahnen, am linken Fuß, Schenkel und Arm gelähmt. Anfanglich wurde der Arm wieder hergestellt, aber Fuß und Schenkel, blieben, trotz aller 8 Jahre lang angewandten Kunst, lahm. Vor 2 Jahren wurde die Kranke der chirurgischen Schule vorgestellt, und von derselben für unheilbar erklärt.

Wie sie gegen den August 1779, zu Herrn Mesmer kam, hatte der Fuß, das linke Bein und der Schenkel, schon lange, alle natürliche Wärme verlohren. Das Fleisch war ausgetrocknet und Hornartig, selbst die Knochen waren kürzer und dünner als auf der andern Seite. An irgend eine freywillige Bewegung, war bey dem linken Fuß gar nicht zu denken, und sie schlenkerte denselben, im Gehen, bloß durch eine Bewegung der Hüfte vor sich.

Gegenwärtig befindet sich das Fleisch in seinem natürlichen Zustand, die Knochen sind gewachsen, und sie kann sich frey bewegen. Das allersonderbarste aber ist diß: Vorhin war, der linke Fuß um ein merkliches zu kurz, nun ist er merklich zu lang. Vielleicht war es anfänglich seine natürliche Bestimmung, und die Natur, setzte sich nur wieder, durch Hülfe des thierischen Magnetismus, in ihr altes Recht, oder es ist eine andere mir unbegreifliche Wärsung!

Noch watschelt diß junge Mädchen sehr unangenehm im Gehen. Doch kann man sagen, daß sie, in Vergleich ihres vorigen Zustandes, sehr hurtig auf den Füßen ist, und überhaupt bey der Cur, sich eine Freude daraus macht, die kleine Berrichtungen, der übrigen Kranken, im Haus, zu besorgen.

### Bemerkungen.

Herr Mesmer setzt die Cur mit ihr fort, und hofft sehr vieles. Nach'dem bisherigen Erfolg zu schliessen, kann man Ihm vernünftiger Weise  
seine

seine Hofnung nicht strittig machen. Allein es mag ausfallen wie es will, so muß ich doch die bereits erfolgte Wirkungen unter die vollkommene Curen zählen. Ein jeder Arzt, in der ganzen Welt, würde sich viel damit wissen, so viel geleistet zu haben, und den für unbillig halten, welcher Gelegenheit davon nehmen wollte, seine Geschicklichkeit herabzusetzen.

Um nicht mehr von halb Lähmungen zu sprechen, will ich Herrn Mesmers Behandlung zweener ganz Lahmen, die ich mit angesehen habe, erzählen. Sie waren Sechziger. Der eine fühlte bereits sehr gute Wirkungen, aber besondere Lagen, machten, daß er die Cur nicht fortsetzte. Der andere war standhafter, und der gute Erfolg fällt ungemein ins Gesicht. Er geht, schreibt mit seiner lahm gewesenen Hand, thut alles ohne fremde Hülfe, und ist überdiss fett und stark. Und doch glaub' ich, daß alles noch weit besser gegangen wäre, wenn ihm nicht ein sehr lebhafter und rechtmässiger Verdruß, während seiner Cur Schaden gethan hätte.

D'Esion Beob.

E

## Taubheit.

Herr N. N. 20 bis 25 Jahr alt, wirklich in Kriegsdiensten, hatte ungefehr im 10ten Jahr ein ebbartiges Fieber, und wurde davon an einem oder gar an beyden Ohren taub. Denn seine Cammeraden behaupteten: Er habe einen Grund mehr als sie, gleichgültig beyrn Donnern der Canonen zu seyn, weil er nichts davon höre.

Diß ist nun übertrieben. Der junge Mensch hörte übel, an dem Ohr, wo er noch am meisten hörte, aber er hörte doch noch etwas. Seine Cur dauerte nicht lange, nur 3 Wochen, ohne einiges unvermeidliches Aufsetzen mit zu rechnen.

Herr Mesmer hatte einen andern 31 jährigen tauben Seemann in der Cur. Dieser war völig Gehörlos, und hörte nicht einmal durch ein Sprachrohr. Seine Taubheit war die Folge eines in Asien bekommenen Fiebers, die Beschwerden zur See hatten das Uebel vermehrt, so kam er in Frankreich an, und wurde von dem Arzt, an den er sich wandte, für unheilbar erklärt. Und doch hört er wirklich alles, was man nahe bey ihm spricht, aufs deutlichste.

### Bemerkungen.

Kann man den ersten Fall für eine vollkommene Cur ausgeben? Wenn das Uebel nur an einem Ort lag, so ist's wahrscheinlich. Hatte aber seine Krankheit einen allgemeinen Grund, und weiter um sich gegriffen, so ist's sehr wohl möglich, daß diese Cur, in Rücksicht auf sein Alter, und die Kürze der darauf verwendeten Zeit, viele Aehnlichkeit, mit den meisten unserer Curen hat. Ich hatte oft Gelegenheit diesen Soldaten zu sprechen. Er schien mir alles zu verstehen, was er hörte. Aber, vielleicht ist es ein Rest seiner Taubheit, vielleicht eine zur Gewohnheit gewordene Zerstreung, die ihm fünfzehnjährige Gleichgültigkeit, gegen alles, was um ihn herum gesprochen wurde, zu gezogen hat — man ist oft genöthigt, ihn vorher aufmerksam zu machen, wenn man mit ihm spricht. Diese Umstände erlauben mir nicht, ganz zu entscheiden. Der Krankgewesene müßte sich selbst sorgfältig prüfen, und wenn er noch nicht völlig genesen zu seyn glaubte, so würde mich sehr unklug dünken, in einer so wichtigen

Angelegenheit auf dem halben Weg stehen zu bleiben.

Den zweyten Fall giebt man gar für keine Cur aus.

### Fluß im Haupt.

Herr N. N. zwischen 36 und 40 Jahren wurde plötzlich von einem Fluß überfallen, der sich vorzüglich auf einer Seite des Hauptes festsetzte.

Er hatte wüthende Schmerzen, die sich im Bett so heftig vermehrten, daß, nach dem Ausdruck des Kranken, sein Kopf einem Amboss ähnlich war, auf welchem man unaufhörlich hämmerte. Er hatte keinen Augenblick Ruhe oder Schlaf, und da er niemals krank gewesen war, so war ihm sein Zustand desto unerträglicher, weil er, wie er sagte, gar nichts auszustehen gelernt hatte. Herrn Mesmern hatte er ehemals in Wien kennen lernen, und schätzte ihn, ohne einiges persönliches Interesse. Vielleicht erlaubte ihm, in den paar ersten Tagen, die Wuth seiner Schmerzen nicht, an diesen Arzt zu denken, endlich aber suchte er ihn auf, erneuerte die alte Bekanntschaft, und schilderte ihm seine

Lage. Herr Mesmer berührte ihn mit vieler Aufmerksamkeit, und veranlaßte, einen, für den Kranken insonderheit sehr merkwürdigen Schweiß, weil er, wegen seiner Lebensart, die ihn täglich zu starken Bewegungen nöthigte, sonst gar nicht mehr in Schweiß kam.

Als er wieder in seine Wohnung kam, hatten sich die Schmerzen vermehrt, doch nahmen sie jezo, da sie sich vorhin, in einem Theil des Kopfs festgesetzt hatten, den ganzen Kopf ein. In dieser Lage nahm er sich vor, die Nacht auf seinem Lehnstuhl zuzubringen, und bat deswegen seine Frau und Kinder bey ihm zu bleiben. Mittlerweile aber wurde er schläfrig, begab sich zu Bett, schlief ruhig und lange. Beym Erwachen, fand er sich, voll angenehmen Erstaunens, ganz von seinen Schmerzen befreyt. Dem ungeachtet unterwarf er sich noch einer 3 bis 4 tägigen Cur, mehr aus Vorsicht, als aus Nothwendigkeit. Und seit zween Monaten stieß ihm nichts zu, welches diese wunderbare Cur hätte verdächtig machen können. Er genießt eine

vollkommene Gesundheit, und hat wie sonst gewöhnlich, einen sehr heitern offenen Kopf.

### Gegen Stoß wider den Kopf.

Der mehr als 60 jährige N. N. that einen gefährlichen Fall. Der Kopf bekam einen gewaltsamen Stoß, und die Gegenwirkung erschütterte seine ganze Maschine. Die gewöhnliche Mittel wurden auf der Stelle, aber fruchtlos angewendet, der Kopf blieb eingenommen, und die Augen schwellen. Schlaf und Eßlust fehlten, die Schmerzen stellten sich häufig ein, er befand sich durchgehends übel, und das Ganze der thierischen Oekonomie war augenscheinlich sehr geschwächt. Endlich brauchte er, das durch seine gute Wirkungen bekannte Hauptpulver,

Noch hatte er nicht die mindeste Erleichterung davon, als man ihn, fast wider seinen Willen, zu Herrn Mesmern brachte. Diß geschah, wo ich nicht irre, 3 Wochen nach dem Fall. Herr Mesmer fand die Lage bedenklich, doch noch heilbar, und versprach; die Schmerzen aus dem untern Theil des Haupts in die Höhe zu treiben, durch die Nase den Ausfluß, der sich wahr-



scheinlich gesammelten Materie zu bewirken, ja er sagte voraus: Die Stirne des Kranken wird sich häuten.

Diß sagte Herr Mesmer mit einem sehr einfachen aber zu versichtlichen Ton. Ich, der ich wohl wußte, und genug Gründe hatte zu glauben, daß er sich geniß nicht zu weit heraus ließe, fand gar nichts außerordentliches in seiner Sprache, aber der Kranke schien sich nichts Gutes davon zu versprechen. Ohne Zweifel glaubte er schon irre geführt zu seyn, als ihn, bey Fortsetzung der Mesmerischen Behandlung, eine scharfe, durch seine Nase herabfließende Feuchtigkeit, sich zu schneuzen nöthigte: Eine im gemeinen menschlichen Leben sehr unbedeutende, aber bey einem Kranken, der seit den ersten Tagen seines Anfalls, diß nicht mehr thun konnte, höchst wichtige Sache.

Nun war er zu gescheide, als daß er sein Mißtrauen hätte übertreiben können, und entschloß sich daher, eine förmliche Cur anzufangen. In 5 bis 6 Tagen geschah alles, was Herr Mesmer voraus gesagt hatte, ja es erfolgte

die Ausleerung durch die Nase. Wenn der Kranke über diese besondere Wirkungen nachdachte, so konnten vernünftige Zweifel über ihre Ursachen bey ihm entstehen. War es der thierische Magnetismus? Diß machten die Umstände wahrscheinlich. War es eine, obschon späth erfolgende Wirkung, des Hauptpulvers? Auch diß wäre möglich gewesen. Aber alle Zweifel wurden bald gehoben. Der Kranke mußte sich, nothgedrungen, mehrere Tage entfernen. Nun kamen die ersten Zufälle wieder, und dißmal wurde kein Hauptpulver gebraucht. Er suchte sogleich Herrn Mesmeren wieder auf, der ihm einen liebreichen Berweiß, wegen seiner langen Abwesenheit, in einem für ihn so wichtigen Zeitpunkt, gab. Die Cur gieng aufs neue an, wurde ununterbrochen fortgesetzt und in weniger als Monats Frist alle Mesmerische Weissagungen so genau erfüllt, daß sich so gar seine Stirne häutete.

### Bemerkungen.

Diese und die vorhergehende Cur, werden, blos, durch das gebrauchte Mittel merkwürdig. Auch wir verrichten sie häufig, nur daß unsere

Mittel ein wenig beschwerlicher als die Mesmerischen sind.

Ueberhaupt thut sich dieser Arzt, gar nicht viel, auf solche glückliche Heilungen zu gut, bey welchen der Sitz des Uebels auf einen einigen Ort eingeschränkt, und zufällig ist, dann hier kann er gar zu leicht schalten und walten. Er verlangt, wie sich Moliere ausdrückt, sehr zu Grund gerichtete Temperamente, ganz verdorbene Gebläts Massen, um seine Geschicklichkeit zu zeigen.

Oft macht' ich die Ueberlegung, wenn Herr Mesmer Geldbegierig wäre, so würde er einen, seinem nun gewählten, ganz entgegen gesetzten Weg einschlagen. Der Mensch freut sich weit mehr, ist weit empfindlicher gegen kleine ihm erwiesene Liebensdienste, als gegen grosse. Vermuthlich, weil er in dem ersten Fall nicht so viel Dank schuldig ist. Hätte Herr Mesmer diesen Grundsatz ausgeübet, so würde Er ganz Paris, von Kopfweh, fliegenden Schmerzen und kleinen Zufällen befrehet haben. In kurzer Zeit hätt' Er sich einen Namen gemacht, seinen

Beutel gefüllt, und mit allen diesen Vortheilen noch den verbunden, die Leute verzweifelt in die Enge zu treiben, welche sich unterstanden hätten, ihn der Marktschreyerey zu beschuldigen, Er hätte ihnen nur sagen dürfen: Thut mirs nach! Allein diß ist seine Art nicht. Um seinem Herzen und Genie ein Genüge zu thun, muß man ihm Sterbende zu retten, dem Tod einen Raub zu entreiffen, Gelegenheit geben.

Aber wahrlich ich überschreite, die mir, von mir selbst vorgeschriebene Schranken. Freylich hab' ich kleine besondere Umstände nach Möglichkeit weggelassen, allein statt 12 Kranken Geschichten, wie ich mir vornahm, zu liefern, hab' ich weit mehrere beschrieben. Und doch kann ich nicht umhin noch zwey anzuführen: Meine eigene und Herrn Mesmers selbst.

#### Behandlung des Verfassers.

Seit 10 Jahren war ich Magen Schmerzen unterworfen, die von der Verstopfung des kleinem Lappens der Leber herkamen. Sie beunruhigten mich oft genug, und immer, nahm ich

wich, sorgfältig, vor allem in Acht was eine Reibung oder Druck auf diesen Theil hätte verursachen können. Manchmal war ich genöthigt, die Knöpfe meines Camisols aufzumachen, wenn ich frey und ohne Schmerzen athmen wollte. Und wirklich kann ich, ohne die mindeste Beschwerlichkeit, auf meinen Magen drücken,

Uebrigst fühle ich eine unangenehme Empfindung am Kopf, und eine unaufhörliche Kälte am rechten Schlaf, die mich, wenn ich viel arbeitete, oder mich ermüdete, ungemein hinderte,

Schon lange bedient ich mich dieser beyden Beschwerlichkeiten, die Mesmerische Versuche auf die Probe zu setzen. Ja Er hatte oft die Güte, mir zu Gefallen auf der Harmonika oder dem Forte Piano zu spielen, und ich hatte immer Ursache, Ihm für seine Musik zu danken.

Einstens sagt ich Ihm in ganzem Ernst, daß ich mich in seine Cur begeben würde, wenn ich Zeit hätte. „Gut! antwortete Er: Kommen Sie dann nicht täglich zu mir? Sie haben

„ selbst Einsichten genug, fangen Sie immer  
 „ damit an, und setzen Sie es jederzeit so lange  
 „ fort, als Sie wollen und können. Werden  
 „ Sie nicht gänzlich hergestellt, so ist doch et-  
 „ wa halbe, viertels oder achtels Cur, und auch  
 „ diß ist schon Gewinn.“ Ich folgte seinem  
 Rath, und hatte wirklich, so gut wie andere,  
 meine Krisen, Ausleerungen, Schmerzen an der  
 Leber, Kopfwehe, meine Stirne häutete sich,  
 und ich fand mich erleichtert. Wie viel Zeit ich  
 hiezu gebraucht habe, weiß ich nicht. Meine  
 Behandlung geschah zu sehr Stückweise, als  
 daß ich sie auf irgend eine Art berechnen könnte.

### Bemerkungen.

Diese mich betreffende Wirkung, verdient so  
 wenig Aufmerksamkeit, in der Geschichte des  
 thierischen Magnetismus, daß ich gar nicht da-  
 von gesprochen hätte, wenn es nicht andere über-  
 zeugte, daß ich eigene Erfahrungen beschreibe.

Unter die Curen kann man sie nicht setzen.  
 Herr Mesmer bewies mir, daß bey mir keine  
 völlige Heilung statt finde, und seine Gründe  
 schienen mir richtig zu seyn.

## Behandlung des Herrn Mesmers.

Vor einigen Monaten, war Herr Mesmer durchgängig nicht wohl, und da es einige Tage anhielt, glaubte Er Ursache zu haben, sich genau zu untersuchen. Nach seiner Aussage waren es häufige Verstopfungen der kleinen Gefäße. Hier traf es eigentlich zu: *Arzt hilf dir selbst!* Er thats aber auch. Ohne Zweifel behandelte Er sich auf einen freundschaftlichen Fuß ohne alle Rücksicht, dann Er hatte während einem Monat 400 bis 500 Ausleerungen. Er ist sonst sehr lebhaft, schien mir aber doch ein wenig entkräftet zu seyn. Er sagte mir auch: Er seye gut weggekommen, allein Er habe sich nach der Zeit gerichtet. Einige Zeit darauf brauchte Er den thierischen Magnetismus noch einmal, aber in 2 oder 3 Tagen war alles richtig.

### Bemerkungen

Der thierische Magnetismus strömt unaufhörlich aus den Händen, Augen, Füßen und allen Schweißlöchern des Herrn Mesmers, und verursacht Ihm doch keine in die Augen fallende Gefühle.

Hat man Ursache, diesen Arzt auf die Probe zu setzen? — Wahrscheinlicher Weise verändert er bloß die Richtung des Magnetismus, und dieser wirkt alsdann, die bisher erzählte gewiß nicht übertriebene Veränderungen.

Wenn man diesem Widerspruch gehörig nachdenkt, so weiß ich gewiß, man wird ihn als einen der merkwürdigsten, bisher betrachteten Umstände finden.

Dies ist aber noch nicht alles. Ist's nicht äußerst sonderbar, daß ein Mann, welcher mit Zuverlässigkeit die hartnäckigste, schwierigste, unheilbarste Krankheiten zu heilen übernimmt, der durch ein allgemeines, wahrscheinlich im ganzen Dunstkreis verbreitetes Mittel wirkt, ist's nicht sonderbar, daß dieser Mann selbst krank wird? Inzwischen fällt viel von dem Erstaunenden weg, wenn man Herrn Mesmers Lebens Art bedenket, die man sich unmdglich unruhiger vorstellen kann. Von Morgens um 6 Uhr, bis in die Nacht wird sein Haus bestürmt, ist ein Schauplaz, wo die wunderlichsten Auftritte vorkommen. Der eine lacht, der and



Dere weint, der dritte gähnt, der vierte schreyt. Vapours, Gichter, Nasen, Ohnmachten vereinigen sich wechselsweise die Scene vollkommen zu machen. Nie darf Er hoffen nur einen leeren Stuhl zu haben. Oft genug befiehlt Er niemand vorzulassen, und immer wird durch unzählbare Bitten dieser Befehl gebrochen.

Man schreibt Ihm aus allen Ecken von Paris, tödtet ihn fast mit unnützen Fragen und Unvertrauen der Schmerzen, und jedermann zupft auf allen Seiten an Ihm. Nie lebt Er für sich, allezeit für andere, und diß alles um vom Publicum verspöttelt zu werden. Der Mann muß einen Kopf von Feuer und einen stählernen Körper haben. Man sage was man will — Ein so beschwerliches Leben zu führen ist kein geringes Verdienst, wenn, um sich davon loszumachen, nichts als weniger Gefälligkeit und Menschlichkeit erfordert wird.

Nur zwei höchst bößartige (*acutus, aigu*) Krankheiten, sah' ich Herrn Mesmern behandeln. Hier ist die Geschichte. Als im letzten Winter ganz Paris von Flüssen geplagt

wurde, hatte einer von Herrn Mesmers Kranken, den wir sehr liebten, der aber auch eine sehr schwache Brust hat, das Unglück ein Brustfieber zu bekommen. An einem Donnerstags Abends wurde er sehr übel, und ließ es Herrn Mesmer melden, der wollte aber nichts vor dem andern Tag vornehmen. Nun hatte sich die Natur der Krankheit entwickelt, Er veranstaltete eine doppelte Aderlässe \*) in einem Tag, und ließ Limonade trinken. Diese Behandlung schien mir so außerordentlich, daß ich Herrn Mesmer gerade zu mein Besorgen entdeckte. Er antwortete mir aber in einem so festen Ton, der gewiß beruhigt, wenn man anderst beruhigt werden kann. Am dritten Morgen war die Frage von einer dritten Aderlässe. Ich hielt sie für höchstgefährlich und Er nicht für ganz noth-

---

\*) Herr Mesmer bedient sich zuweilen der Aderlässe und der Brech-Mittel, nicht als Mittel, sondern die ersten Wege, wenn sie gar zu verschleimt sind, zu reinigen. Ich sah ihn aber nur von, der ersten Gebrauch machen.

wendig. Allein nach einer reifen Ueberlegung  
 lies Er sie doch vornehmen, und den Kranken,  
 um ihn wieder zu stärken, auß neue Limonade  
 trinken. Ich wurde unruhig, und dachte: Immer  
 mer Limonade! Den Abend darauf, ließ Herr  
 Mesmer  $\frac{3}{4}$  Stunde hintereinander, seinen thie-  
 rischen Magnetismus auf den Kranken wirken,  
 und legte sich neben ihn auf ein Ruhebett. Et-  
 wa nach Verfluß einer Stunde fragte Er ihn:  
 Nun wie gehts, mein Lieber? — Ich schwimme  
 im Schweiß, und er ströhm mir vom Gesicht. —  
 Diß ist herrlich, trinken sie Limonade, und es  
 geschah. So giengs am Samstag, und man  
 schließt daraus auf die Behandlung am Sonntag.  
 Montags frühe, kamen die Verwandte des Kran-  
 ken, welche sich in einiger Entfernung von Pa-  
 ris aufhalten, und seine Gefahr erfahren hatten,  
 voll der größten Unruhe an. Der Kranke gieng  
 ihnen aber entgegen, versicherte sie: daß Er her-  
 gestellt sene. Man konnte auch wirklich sagen:  
 Er habe keine Zeit zur Erholung gebraucht.

Nun folgt die zwote Kranken-Geschichte, und  
 hier wird man glauben den Martin in dem Arzte  
 D'Esion Beob, F

wider seinen Willen zu hren. Ein Kind stürzte von einem Kirchthurm herunter, brach Hals und Beine, er bestrich es mit seiner Salbe, und das Kind lief davon, um mit seines gleichen zu spielen. Jungfer N. N. von 21 Jahren, vom Lande, bekam in Paris ein ebsartiges Fieber. Ich wurde gerufen, und fand sehr bedenkliche Zufälle. Am zehenten Tag nahm das Fieber zu bis auf den 23ten. Da besuchte sie Herr Mesmer, und wandte seinen thierischen Magnetismus an. Nach Verfluß einer halben Stunde kam sie zu sich selbst, und fragte mich: Was hat man mit mir angefangen? Der Ton, mit dem sie es sagte, betrog mich, ich glaubte verbunden zu seyn, sie zu beruhigen, und sagte: Man hat Ihnen gar nichts zu Leide thun wollen. Allein sie versetzte: „So meyn' ichs nicht, (fuhr mit der Hand über die Brust und den Magen) Im Gegentheil ich fühle, daß jemand meine Krankheit mit der Hand von mir weggenommen hat.“

Nun frag' ich jeden unpartheyischen Leser: Was würde er an meinem Platz gedacht, gesagt

gethan haben? Ich für meinen Theil fand nichts natürlicher, als Herrn Mesmern zu fragen, was man in seiner Abwesenheit thun sollte? Auf sein Anrathen gab ich der Kranken Limonade, Weinstein-Nahm, und andere gelinde Säuren mit dem besten Erfolg: Die Jungfer N. N. blieb bey sich selbst, die Ausleerungen stellten sich nicht nur ein, sondern hielten auch ihren regelmäßigen Gang, und auf eine sehr kurze Genesungs-Zeit, folgte die gänzliche Wiederherstellung. Acht bis 10 Tage, nach dem Gebrauch des thierischen Magnetismus, war die Kranke völlig gesund und im Stand sich an ihren Wohnort zu begeben, wie es denn auch wirklich in diese Zeit geschah.

### Bemerkungen.

In meiner Gegenwart machte ein Arzt Herrn Mesmern den Einwurf: Er könnte vielleicht, sehr unrichtig, dem thierischen Magnetismus, die gute Wirkungen in Krankheiten zuschreiben, da er auch bekannte Mittel, z. B. den Weinstein-Nahm, gebrauchte.

Ich weiß nicht, ob Ihm dieser Einwurf an sich, oder nur der Ton, in dem er gemacht wurde, mißfiel. Genug Er antwortete etwas lebhaft. „Es ist wahr mein Herr! Ich verordne auch fette junge Hühner und Salat. Da sie nun mein ganzes Geheimnis wissen, so mögen sie immerhin Gebrauch davon machen. Ich glaube sie werden Wunder-Curen damit thun.“

Dies ist vermuthlich genug für diejenige, welche mir glauben, daß ich sie nicht zu hintergehen suche. Je mehr ich mit andern darüber spräche, desto verdächtiger würd' ich ihnen werden. Doch wünscht' ich, daß man auf zweyerley aufmerksam wäre. Meine Beyspiele nahm ich überhaupt nur von solchen schweren Krankheiten, welche von je her die Bemühungen der bekannten Arzney-Wissenschaft vereitelt haben. Jedermann weiß, daß, wenn wir auch glücklich genug waren, sie zu heilen, es gemeiniglich auf Unkosten der dauerhaftesten Körper geschähe. Welch ein Unterschied! In Herrn Mesmers Händen scheint der thierische Magnetismus nichts als die Natur selbst zu seyn, welche ihre

Stärke zusammen faßt, um die ihr im Weg liegende Hindernisse zu besiegen. Anfänglich wirkt sie lebhaft, fast rasch, aber gar viel anders als alle unsere gewöhnliche Mittel, sie bahnt sich einen Weg, aber sie schwächt nicht dabey, sie stärkt. So wie sie freyer wird, werden die Wirkungen sanfter. Ihre Bemühungen finden wenigern Widerstand, und nun sind sie nicht mehr so heftig, ja es scheint, sie habe sich vorgenommen, das was sie herzhast unternahm, mit Geduld auszuführen. Mich wenigstens, lassen alle wiederholte Beobachtungen, über den Gang, dieser so sonderbaren Erscheinung, nicht anders urtheilen. Wenn ich auch die ganze ungeheure Menge aller unsrer Kenntnisse durchlaufe, so find ich doch nirgends ein anziehenderes Schauspiel, als dasjenige, welches mir, die Anwendung des thierischen Magnetismus auf Krankheiten, verschafft hat. Bewunderung und Ueberraschung gehen hier Hand in Hand. Allein eine sanfte, rührende, theilnehmende Bewunderung, welche durch das lebhafteste Gemälde des Glücks und der unerwarteten Erleichterung der Mensch-

heit, die Einbildungs-Kraft mit den schmeichelhaftesten und tröstlichsten Vorstellungen erfüllt, Aber es ist Zeit einen sehr wichtigen Einwurf zu beantworten. Ich habe schon gesagt, \*) daß ich ihn nicht vorbey gehen würde. Doch Herr Mesmer soll es selbst thun. Ich kanns nicht besser machen, als wenn ich, das so oft aus seinem Mund gehörte, wiederhole,

Kann man darauß zählen, daß die Mesmerische Curen Bestand haben? „Zwo Arten von Menschen, sagt Er, können diese Frage thun, „ Aerzte und Nicht-Aerzte,

„ Den Erstern antworte ich: Ich heile entwedern von Grund aus, oder Sie sind niemals im Stand so zu heilen. Dann der thierische Magnetismus wirkt bloß, durch Crisen, Abführungen, Ausleerungen, den Schweiß, und auf andere ähnliche Arten. Man nehme dieß der Arzney-Kunst, und jeder gesteht ein, daß es alsdann ein Ende mit ihr hat.“

---

\*) Man sehe die Kranken-Geschichte vom Lamber-Fluß.



„Für Nicht = Aerzte ist diese Antwort unhin-  
 „länglich. Diese kennen nichts als die Erfah-  
 „rung, daher verlang ich auch bloß, mich auf  
 „die schärfste Probe zu setzen. Und, um sich  
 „vollständig zu überzeugen, daß man nicht hin-  
 „tergangen werde, bring' ich so stark darauf:  
 „Daß die Regierung meine Unternehmungen in  
 „Schutz nehmen, prüfen und prüfen lassen soll,  
 „aber so, daß weder ich, noch andere, das  
 „Zutrauen des Publicum mißbrauchen können.“

Schwerlich könnte man eine entscheidendere Sprache führen. Doch es verhalte sich wie es will: Für alle, die mit genauer Aufmerksamkeit diesen Gegenstand betrachtet haben, ist bewiesen: 1. Daß die Entdeckung des thierischen Magnetismus, nichts weniger als eine Chimäre seye. 2. Daß sich in der Natur ein bisher unbekannt gewesenes, wirkendes Mittel finde. 3. Und daß dieß Mittel wirkliche Curen verrichte.

Das erste ist durch That = Sachen erhärtet, dann ihr auffallend besonderes nimmt ihrer überzeugenden Klarheit nichts.

Die beyde andere Stücke geben Stoff zu häufigen, bald mehr bald minder wichtigen, mehr oder minder seltsamen Bemerkungen, die sich bald leichter bejahen, bald leichter verneinen lassen. Ich will einige davon vortragen. Da ich aber Herrn Mesmers Geheimniß nicht kenne, so kann jeder, nach Gutbefinden, wegstreichen, hinzusetzen, erklären und verwerfen. Ich ermuntere alle, welche sich durch eine vernünftige nachdenkliche Prüfung nicht zu erniedrigen glauben, die 29 Mesmerische Sätze, welche das Wesentliche seiner Abhandlung enthalten, zu lesen. Der Ite und folgende bis auf den 20ten mit eingeschlossen, sind so zuversichtlich bejahend, daß man Ihm einigen Glauben beyzumessen muß, wenn man anderst den Verfasser nicht für einen Narren erklären will, und diß ist Herr Mesmer doch gewiß nicht.

Ich sag' es noch einmal: Kann man die Behauptungen dieses Arztes gänzlich verwerfen, wenn Er versichert: Daß sein System neue Aufklärungen über die Natur des Feuers, des Lichts, die Theorie des Anziehens, Ebbe, Fluth, Magnet und Electricität gebe? Ist nicht selbst, der,

durch die beyde letztere Stücke, so beträchtliche Zuwachs unserer Kenntniſſe, dazu gemacht, uns die größte Hoffnung zu noch andern Entdeckungen zu geben?

Einige Personen, die doch gewiß nicht mehr als ich davon wissen, behaupteten: Herr Mesmer curiret bloß durch den Magnet und die Electricität. Er verneinte es ausdrücklich, und nun erklärt man ihn deswegen für einen Marktschreyer. Diß mag nun für diese Herrn hinreichend seyn. Aber wir, an wen sollen wir uns vorzüglich halten, bis wir selbst fähig sind zu urtheilen? An den der seine Sache versteht, oder an Unwissende? Und was bekümmert uns dermalen im Grunde das Werkzeug, dessen Er sich bedient? Sind die Wirkungen weniger neu, weniger auffallend, weniger nützlich? Diß scheint mir in der That, nach der Chifane eines Mannes zu riechen, der, von allzugewöhnlichen Beweggründen des Eigennutzes und Neides getrieben, sich gern alles zuschreiben möchte. Und, in der That, was wär es für ein Unglück, wenn Herr Mesmer diese Entdeckung gemacht hat? Sie

99

---

wäre vielleicht weit besser, wenn sie nur irgend  
seinem andern zugehörte.

Mehr als einmal versicherte Herr Mesmer:  
Sein Principium seye so gemein, liege uns so  
nahe, daß, so bald Er seine Entdeckung gänzlich  
würde bekannt gemacht haben, man sich über  
das, äußerst einfache desselben, verwundern wür-  
de. Ist's so, desto besser,

Noch mehr: Er glaubt, daß sein System in  
den ältesten Zeiten wirklich ausgeübet, und hin  
eine Theorie gebracht worden seye, behauptet  
unzweifelhafte Spuren desselbigen in den Sitten,  
Gebräuchen und sogar dem Aberglauben der Völ-  
ker zu finden. — Es mag seyn,

Wenn aber Herr Mesmer, wie natürlich,  
einige Achtung, in Rücksicht auf die bisher be-  
rührte Gegenstände, erwartet, kann Er das  
nemliche hoffen, wenn er sagt: Meine Entdeckung  
ist eine Folge meines Systems, von dem wech-  
selseitigen Einfluß, der Himmels-Körper, der  
Erde und der thierischen Körper? Werden wir  
nicht, ehe wir wieder auslebenden veralteten

Meynungen Beyfall geben, vernünftiger Weise argwohnen: Die Entdeckung ist Mutter des Systems, und nicht das System, die Mutter seiner Entdeckungen.

Ist Herr Mesmer vollständig gewiß überzeugt, oder hat Er nur wahrscheinliche Gründe, für das Daseyn, einer durch die ganze Natur verbreiteten, stätigen, alles anfüllenden Flüssigkeit, die unvergleichbar fein, und ihrer Natur gemäß, fähig ist, alle mögliche Eindrücke der Bewegung, anzunehmen, fortzupflanzen und mitzutheilen? Wenn Herr Mesmer diß jemals beweiset, welche eine Menge von Abhandlungen und Bänden werden von ihm erscheinen!

Haben wir innerliche Pole? Ist unsre Organisation einer Ebbe und Fluth unterworfen, wie dieser Arzt behauptet? Diese beyde Fragen, hinreichend durch neue Versuche aufgeklärt, daß sich eine wahrscheinliche Hypothese daraus bilden liesse, würden äußerst merkwürdig seyn. Und was folgte daraus, wenn sie so gar eines Beweises fähig wären? Würden sie nicht, in Absicht auf unsere Erhaltung von der größten Wichtig-

Zeit werden? So gewagt diese Ideen im Anfang scheinen, so wär' es doch vielleicht eben so unbescheiden, sie mit Geringschätzung, ohne vorhergegangene Prüfung zu verwerfen, als, sie leichtsinnig, ohne Untersuchung, anzunehmen. Der oft so merkliche Nachlaß unserer Naturkräfte, ist gewiß eben so gut an allgemeine Gesetze gebunden, als andere physikalische Erscheinungen.

Nicht ohne Grund wechselt Wachen und Schlafen miteinander ab; Nicht ohne Grund folgt auf unser Verlangen, auf unsre Bedürfnisse oft Ekel und Widerwillen; Nicht ohne Grund halten vier und drey tägige, sowohl einfache als doppelte Fieber ihre bestimmte regelwässige Zeit; Nicht ohne Grund findet man bey bössartigen (aiguës) Krankheiten die gewöhnliche wiederholte Anfälle, und bey langwierigen Uebeln, daß sie sich immer auf eine bestimmte Zeit wieder einfänden, welche dem Auge des Beobachters und des Kranken gewiß nicht entgeht etc. Vielleicht wären wir im Auffuchen der Ursachen dieser Erscheinungen schon weiter gekommen, wenn wir überzeugt gewesen wären, daß die bewegende Kräfte unsers Daseyns, nicht eine Ausnahme,

sondern eine richtige Folge der allgemeinen Bewegung = Kräfte des Ganzen sind.

Das was nun folgt ist weit gewisser. Herr Mesmer behauptet: Der Arzt kann, durch Hülfe des thierischen Magnetismus und die dahin einschlagende Kenntnisse, die Quelle, Natur und Fortschreitung auch der verwickeltesten Krankheiten, richtig beurtheilen. Er wird ihr Steigen bemerken und sie heilen, ohne jemals den Kranken gefährlichen Wirkungen oder schlimmen Folgen auszusetzen, von was für einem Alter, Temperament und Geschlecht derselbige auch immer seyn mag. Je mehr man diese Sätze erwägt, desto schwärmerischer scheinen sie zu seyn. Und doch widerspricht ihnen kein Erfolg, man kann vielmehr sagen, daß sie dadurch bestätigt werden. Ich sahe viele Kranke, bey welchen der thierische Magnetismus gebraucht wurde. Keiner verlor dadurch, alle gewonnen, einer mehr der andere weniger. War der Sitz des Uebels an einem Ort und verborgen, so äufferten sich auch die Wirkungen größten Theils auf die nemliche Art. Lag das Uebel an einem Ort sichtbar, so zeigte sich auch die Wirkung an dem nem-

lichen Ort, auf eine in die Augen fallende Art. Der thierische Magnetismus hat mit nichts größere Aehnlichkeit als mit einem Fretgen, welches sich in einen Bau einschleicht, um seinen Raub zu haschen, und ihn, entweder im Schlaf übersfällt, oder für sich hinjagt.

Häufige Beispiele, ließen es mich als eine ausgemachte Wahrheit annehmen, daß dieß Principium wirkliche Curen verrichten könne. Allein ich weiß nicht, wie weit ich da bejahen kann, wo ich nicht genug Kenntnisse habe. Ich weiß nicht wie weit sich die heilende Kraft des thierischen Magnetismus erstreckt, ich weiß nicht den Punkt, wo er aufhört heilsam zu wirken, weiß nicht ob er durch andere Mittel unterstützt werden, weiß nicht, unter welchen Umständen, (wenn der Fall möglich seyn sollte) er schädlich werden kann. In diesen verschiedenen und mancherley andern Rücksichten traü ich mir nicht genug zu, ja ich zweifle daran, ob Herr Mesmer selbst im Stand ist, zu bestimmen: So „weit geht die Wirkung des thierischen Magnetismus, und hier hört sie auf.“ Eine zwölfjährige Bemühung, ja das ganze Leben eines



Menschen, wenn er auch das größte Genie wäre, scheint mir nicht hinreichend zu seyn, alle die Erfahrungen anzustellen, deren diese kostbare Entdeckung unsers Jahrhunderts fähig ist.

Eben deswegen gehen alle meine Wünsche dahin, die Anwendung derselbigen, so allgemein als möglich, zu machen, damit ein jeder, nach Vermögen, das Seinige zu Erhaltung einer so trefflichen Absicht beytragen könne, die uns als geboten zu seyn scheint.

Mit Vergnügen sah' ich, daß auch Herr Mesmer nichts mehr wünschet, als seine Methode mitzutheilen. Ohne darüber zu urtheilen, trag' ich alle Achtung für den festen Entschluß, welchen Er gefaßt zu haben scheint, seine Erfindung zuerst, niemand, als wirklichen Aerzten zu entdecken, als Leuten, auf welche das Publicum das vollständigste Vertrauen in allem setzt, was die Erhaltung und leibliche Glückseligkeit des Menschen am nächsten angehet.

Nun kommts auf das Publicum an, dann diesem liegt am meisten an dem Erfolg, seinen

aufrichtigen Vorschlag in Erwägung zu ziehen, zu urtheilen: Ob, wenn Mesmers ihm geleisteter Dienst klar erwiesen ist, auch seine Erkenntlichkeit in die Augen fallend seyn müsse.

Und verdient es nicht sich zu erkundigen? Ist der thierische Magnetismus, was er zu seyn scheint, so vermehrt jeder nachlässig, nachlässig für ihn, verflorrene Tag, die Verbrechen gegen die Menschheit. Wie viel Unglückliche, selbst in dem Augenblick, da ich dies schreibe, liegen und gehen zu Grund, rufen umsonst unsere schwache unvermüdgende Hände um Hilfe an! Können wir taub bey ihrem Seufzen seyn? Eine jede empfindende Seele entspreibe hierüber! Ist es nicht?

Da ich nun, der Wahrheit getreu, auf's genaueste die Gründe meiner Ueberzeugung vorgebracht habe, so wird es mir vermunthlich doch auch erlaubt seyn, zu untersuchen: Wie mein Betragen dabey beschaffen war, wie es beschaffen seyn mußte? Hatt' ich Unrecht, hatt' ich Recht, laut, ohne Umschweife, meine Gedanken über den thierischen Magnetismus zu sagen? Nach meinen Grundsätzen, kann gar keine Frage

davon seyn. Wahre Ehrliche schämt sich nie in Gesellschaft der Wahrheit zu wandeln.

Dem ohngeachtet gab es eben so Ehrliebende, eben so Kluge Personen, als ich immer seyn kann, welche behaupteten: Diese Denkungs Art litte bisweilen Ausnahmen, ja ich hätte gegen die Regeln der Klugheit gesündigt, weil ich mich zu weit heraus gelassen hätte. Diß verdient Ueberlegung. Wahrheits Liebe und ein fester sicherer Gang sind nicht genug, man muß sich auch vor Schwärmern und Eigenstan hüten. Ich untersuche daher, ob ich nicht zu weit gegangen bin?

Ich gesteh' es, wer Achtung gegen sich selbst hegt, vermeidet, so viel es ihm möglich ist, sich dem Publicum zum Gelächter zu machen; Es ist wahr: Furcht ist eine der vornehmsten Tugenden eines Arztes, er muß alles, was Lärmen und Aufsehen macht, hassen, und es ist äusserst gefährlich für ihn, den geringsten Argwohn gegen die Nichtigkeit seiner Beurtheilungs Kraft zu erregen. Ich sage gar nicht, zu meiner Vertheidigung, daß eine so gar grosse Klugheit als

D'Esion Beob.



zu mäßig ist; ich gestehe vielmehr, im Gegentheil: Wäre es mir möglich gewesen, anders zu handeln, ich hätte alles angewendet, um in dieser Sache nicht öffentlich aufzutreten. Man kann sagen: Es war unvorsichtige Obacht; so blind war ich doch nicht, daß ich nicht das was geschehe, hätte vorher sehen sollen. Auch jetzt weiß ich ganz zu wohl, daß es bey weitem noch nicht aus ist. Ich bin nicht gefühllos, und verberge mir gar nicht das Unangenehme meiner Lage.

„Wißer schent“ ich mich nicht wenig vor dem Publicum. Nun aber schen ich mich nicht. Ich glaube seiner Achtung würdig zu seyn. Je mehr sich die Belohnung erhöht, je stärker überzeuge mich mein Nachdenken, daß das Publicum nun nun denen fürchtensich ist, welche Ursache haben für sich selbst zu erachten, als wenn man findet eine Menge Schwindel, als wenn endlich aber jemand die Augen die Cammer mit aufschneiden, nicht schmeckle, nicht die Zeit wird noch lang sein, da sie meinem Kaiser Gerechtigkeit werden widerfahren lassen.

Entweder ist der tylerische Magnetismus eine  
 wichtige Sache oder nicht? Im letzten Fall,  
 wird er von selbst vernichtet werden, ich hätte  
 mich vergeblich bemühet, aber doch niemand als  
 mir, durch die Aufopferung meiner Zeit, gewin-  
 det. Ist Er hingegen eine wichtige Erfindung,  
 wie ich glaube, so will es bald kurz oder lang  
 regnen, und werden sich das Publikum geru-  
 higer sehen zu lassen. Daß ich zu keinem  
 Vortheil gearbeitet habe, kann wird ich die  
 Früchte, meiner verdienten Hochachtung er-  
 ernten, wenn ich auch in meinen Untersuchun-  
 gen geirret hätte. Will man das dann geirret?  
 Adress die wichtige Frage.

Im strengsten Verstande ist es sich nicht  
 zuhelfen können unendlich bedauerlich haben, als  
 sich dieses wichtige Ding kann man doch nicht  
 als eine Wichtigkeit anerkennen, denn sie ist die  
 Folge von einer Menge von Sachen. Wie  
 als 300 Fälle habe ich untersucht. Nicht aus  
 allem aber sich nicht gleicher Erfolge zu hoffen,  
 aber die ist sehr Bemerkenswürdig. Wie taufen  
 auf eines hinaus. Ueberdies hab ich die Erfah-

Chirurg. und d. d. d.

rung an mir selbst gemacht und Vernünftige Köns  
 nen nicht mehr fordern. Wollte das Publicum  
 nach meinen Vorschlag verfahren, so würd' Es  
 bald im Stand seyn, mit eigenen Augen zu ur-  
 theilen, es würde nicht mehr von Leuten abhängen,  
 welchen vielleicht andere Vortheile mehr am  
 Herzen liegen, als die seinige.

Freylich kann sich nicht ganz Paris zu Herrn  
 Mesmern in die Cur begeben, allein man hat  
 bereits so viele Erfahrungen über den thierischen  
 Magnetismus, daß ein jeder, eine hinreichende  
 Menge von Beobachtungen sammeln, die That  
 Sachen untersuchen, Schlüsse daraus ziehen und  
 ein gegründetes Urtheil fällen kann. Ich sage:  
 Ein gegründetes Urtheil, denn ich glaube man  
 soll sich hierinn nach Keinem andern, nicht nach mir,  
 selbst nicht nach den Kranken des Herrn Mesmers  
 richten. Warum sollte man fremden Einsichten  
 mehr trauen, als seinen eigenen? Hat man dann  
 seine Vernunft nur dazu, daß man sie von an-  
 dern beherrschen läßt?

Wollen Sie, meine Leser! kein Spiel von ein-  
 zelnen eigennützigem Meinungen seyn, So fragen  
 Sie Herrn Mesmers Kranke, nicht was sie den-

ten, sondern was sie fühlen. Legen Sie ihnen 3 Hauptfragen vor: Wie befindet ihr euch, ehe ihr Herrn Mesmer kennen lerntet? Wie unter seinen Händen? Wie stehts seit dem ihr Ihn verlassen habt? Ich versichere Sie, wenn Sie ihre aufrichtige Antworten aufmerksam anhören, vorzüglich aber, ihnen, gegen die gewöhnliche Art, Zeit genug zur Erzählung lassen, so werden sie in kurzer Zeit, mit wenigem Aufwand, Stoff genug erhalten, um Ihre Meynung auf einen sichern Grund zu stützen. Und wenn Sie nachher doch irren sollten, so haben Sie wenigstens, so viel Ihnen möglich war, gethan, um den Irrthum zu vermeiden.

Wollte man, gegen diesen meinen Vorschlag, sich lieber auf die Urtheile der meisten Mesmerischen Kranken verlassen, so kann ich leicht voraus sagen, wie es gehen wird. Dem dessen feurige lebhaftige Dankbarkeit aus der Seele spricht, wird man nicht trauen, weil man ihn für einen Schwärmer hält. Und ein Kranker der die Welt kennt, wird befürchten die Vorurtheile des Tragenden zu sehr zu beleidigen, wird von der Wahr-

best nur so viel sagen, als er glaubt, daß man  
 für Wahrheit annehmen werde, und wenn er noch  
 so sehr überzeugt ist, so will er sich doch mit einer  
 erzwungenen Kälte ausdrücken, welche unfre-  
 willigen so oft nöthwendig machen. Ja er wird  
 sich, durch schlechthinige Fragen erlabet, vor  
 dem Richterlichen fürchten, was da ihm die Wieder-  
 holungen, zu welchen er so oft gezwungen wird,  
 äußerst eckelhaft fallen müssen, so wird er endlich  
 alle Unterhaltungen von dieser Art, ganz für sich  
 brechen. Einem Theile von diesen Unbequemlich-  
 keiten, kann man, wie ich vermute, entgehen,  
 wenn man mit einer ungefälschten richtigen Erz-  
 ählung zufrieden ist. Wenig Kranke schlugen  
 die vernünftige Neugierigen ab.

Man warf mir dem was mich näher angeht. Man  
 warf mir für: Sie haben ihre Kranke, Herrn  
 Mesmer anvertraut und dadurch das Leben ders-  
 selbigen, ihren Meinungen zu gefallen, auf die  
 Spitze gestellt. Allein ich bitte, überzugehen zu  
 seyn: Daß die erste Kranke, welcher Herr Mes-  
 mer aus meiner Hand bekam, sich in einem ver-  
 tunglosen Zustand befand. Ich glaube, daß  
 einige von ihnen wirklich gestorben wären; und



doch, (ich sage Herrn Mesmern tausend Dank dafür), leben, sie noch. Welch ein Ausdruck für mich; Sie leben! Auf diese erste glückliche Erfolge, verlangten, mehrere von meinen Kranken, theils aus eigenem Trieb, theils weil ich Gelegenheit dazu gab, meine Gedanken über diesen Arzt zu wissen. Ich sagte sie Ihnen ungeschminkt, ungezwungen, rieth Ihnen, oder verstärkte Ihr Zutrauen, so wie es die Umstände und die Nothwendigkeit erforderten.

Und wie kann man mit nach diesem allen, den Gebrauch, des thierischen Magnetismus, mehr, als den Gebrauch unserer übrigen Mittel, vorwerfen. Ich hatte, nach meiner vollen Ueberzeugung, eben so viel Grund, den erstern, als die letztern zu befördern. Beystills sollen die Köpfe zu werden.

Es ist bekant, das Manne und Ababarbar abführen, ungeachtet weder meine Kollegen noch ich wissen, noch was für mechanischen Gesetzen sie abführen. That, Sagen und Erfahrungen sind hier unsere einzige Führer. Eben so gehts

mit dem thierischen Magnetismus. Ich weiß nicht wie, aber ich weiß daß es wirkt.

Kein Mensch lästert über die Aerzte, daß sie das Quecksilber gebrauchen und doch verursacht vielleicht eben diß Quecksilber mehr Uebel, als es zerföhrt. Ueber diß findet sich noch die Unbequemlichkeit dabey, daß man es nicht einmal aller Orten anbringen kann, ohne für einige heilsame Wirkungen, sich unzähligen zum theil schlimmen Folgen auszusetzen. Und eben hierinnen hat der thierische Magnetismus alles auf seiner Seite. Bissher schaffte er sehr grosse Vortheile, ohne jemand, daß ich wüßte geschadet zu haben.

Die Arzney-Kunst bedient sich schon der stärksten Gifte, ja unser Jahrhundert ist stolz, auf die hierinn gemachte Entdeckung. Man will sich zeigen, daß nicht die besten bereyete Mittel höchst wirksam sind, allein welcher Gefahr waren nicht die erste Versuche nothwendig unterworfen. Ich hingegen als "Socinist", daß man sich zum thierischen Magnetismus solchen Gefahren nicht aussetze. U. G. 18. März

Man schätz die Bemühungen der Aerzte, welche in Krankbetten, Versuche mit der Electricität anstellten, ohngeachtet nichts seltener, als die durch Electricität in diesem Fall, erhaltene Vortheile, ist. \*) Im Gegentheil ist nichts häufiger, nichts gewisser als die den Kranken, durch den thierischen Magnetismus, verschaffte Hülfe. Heißt nun diß richtig und zusammenhängend schließen — handeln — wenn man die erste erhebt, den letztern unterdrückt. Und doch scheint man diß von mir zu fordern, dann, wenn ich z. B. eine Reihe Elektrischer Versuche mit der gehörigen Bescheidenheit und Ehrlichkeit (die ich zu haben glaube) angestellt hätte, so würd' ich von einer Menge Beyfall erhalten haben, die mir ihn nun versagt.

Ja sagt man: Die Gewißheit der gewöhnlichen Mittel, rechtfertigt alle, welche sich ihrer bedienen; Sie haben in ihrem Fall diesen Vor-

\*) Hat Herr Willen den Fall aber und andere darüber gelesen und spricht er hier nicht zu viel? U. D. U.

theil nicht. Allein wie schwach ist dieser Grund? Ist nicht eben die angebliche Gewisheit, der gewöhnlichen Mittel, die Quelle eines allzu handwerksmäßigen Verfahrens, ist sie nicht der Schild der Unwissenheit? Und, man nehme alles an, so ist doch eben so unläugbar, daß die heutzutage bekannte Mittel, ehemals unbekannt, eines nach dem andern, neu waren. Uebrigens könnt ich noch die Gewisheit der meisten gebräuchlichen Mittel in Zweifel ziehen, namentlich die Electricität darunter rechnen, von welcher man nur einige Wirkungen, gar keine Ursachen \*) kennt. Ich will den Einsichten und der Wahrheitsliebe meiner Leser nicht zu nahe treten, mich nicht länger bey dergleichen Betrachtungen aufhalten, dann ich hoffe, sie werden mit mir einig seyn; Daß ich, nach denen von mir, mit aller nur möglichen Aufmerksamkeit, angestellten Versuchen über den thierischen Magnetismus, die lebhafteste Vorwürfe verdient haben würde, wenn ich gegen meine Ueberzeugung gehandelt hätte. Ich konnte nicht nur,

---

\*) Hat Herr d'Eslon Franklins Werke darüber gelesen? A. D. U.

ich mußte den thierischen Magnetismus empfehlen, und mir bleibt nichts übrig, als Herrn Mesmern, öffentlich, für seine Höflichkeit, für das Vergnügen, welches mir viele seiner glücklichen Curen verschafft haben, zu danken.

Ich danke aber auch denen, welche so gütig waren, ihr Urtheil über mich zurück zu halten, ihr eigen Herz zu fragen, zu glauben: Daß Klugheit und Ehrlichkeit bey mir keine Fremdlinge sind. Aber nicht jedermann ist so billig. Die Classe von Menschen, welche immer ihre Ausdrücke übertreibt, ist wahrlich nicht die kleinste. Man warf mir Liebe zum Neuen und Leichtgläubigkeit vor, behauptete: Ich wollte den wichtigen Mann machen; mich, es koste was es wolle, hervordrängen; ich seye ein Schwärmer, stecke mit Herrn Mesmer unter der Decke und theile den Vortheil mit ihm. Andere gaben mir zu verstehen: Wenn ich Herrn Mesmern meine Kranken anvertraute, so seye diß der aller sicherste Weg, mich zu Grund zu richten. Man scheute sich endlich nicht, die Bemerkung zu machen; daß ich das Interesse der Ärzte verriethe.

Ohne der Ordnung nach auf diese widersprechende Dinge zu antworten, will ich das letzte zu erst beleuchten. Ich gesteh es, wenn man heute das Geheimnis, alle Arznei zu entbehren, erfände, so würde kein Mensch freudiger, als ich, allen Facultäten in der ganzen Welt, die Todensakel anzünden. Allein dieser scherzende Vorschlag, bewilligt Herrn Mesmer mehr, als Er je verlangte. Die künge Methode regeln, nach welchen Er seine Erfindung bequemt zu machen wünscht, beweisen vollkommen. Daß Er sie mit Klugheit angestanden wissen will, und ist die nicht genug Verze unentbehrlich zu machen?

Ich liebe das Neue. Ist das nicht ein so großes Uebel das mögliche so gar aus dem Angestanden Neue zu schätzen? Ist nicht ein Glück daß sich gründliche Männer die Mühe geben und genüß das erstere aufzusuchen und verdienen sie nicht, nicht Beschimpfung, Dank? Es kommt also abermal bloß auf die Frage an: Ist das altersische Mesmerismus eine Wohlthat oder nicht? ja ja.

Aber ich laufe Gefahr alle meine Kräfte zu verlieren. In der That, wenn ich sie alle

Herrn Mesmern übergebe, wenn Er sie alle heilt, so bleiben wir keine übrig. Diese Berechnung ist Sonnenklar. Vermuthlich hat sich dßmal das Publikum das erstemal bemüht, einem Arzt zu gefallen, sie anzustellen. Ich gesteh' es, diß ist schmeichelhaft für mich. Ich muß aber doch auch meine Berechnungsart vorlegen. Hab ich nicht den Vortheil, gegen meine Kranke so viel Freunde einzutauschen? Wird wohl ein einiger Mensch, in diesem Fall, meine ihm geleistete uneigennützigte Dienste, mit dem Ver lust seiner Hochachtung bezahlen? Und wenn endlich Herr Mesmer, nicht, wenigstens, 100000 Hände und 50000 Köpfe hat, so kann Er nämlich für alle sorgen. Es werden in Paris noch genug Kranke für mich übrig bleiben, ja es ist nicht zu erwarten, daß mir das Publicum, sein Zutrauen, gerade deswegen, entziehen werde, weil ich es vorzüglich verdiente. Ich suche mich, es koste was es wolle, hervorzudrängen. Wenn ich, wie ich schon sagte, die Hofnung nicht gänzlich aufgebe; daß das vollkommen unterrichtete Publicum, gesetzt, daß ich auch in einigen Stücken geirrt hätte,

mir für meine Geduld danken wird, so geschicht's bloß aus dem Grund, weil wir beyde wissen, daß eine gewisse Herzhaftigkeit dazu erfordert wird, die Gerüchte geringe anzusehen, welche darauf ausgehen uns die Berachtung des Publicums zu ziehen.

Und noch ist mein Zustand, meine Sterblichkeit nicht blind. Es weit ist noch älter als mir gekommen, daß ich nicht eingesehen hätte, wenn die Merkwürdige Sache sehr geringe, so würde auch ich unmöglich dem Schicksal über dieselbe entgehen können. Nach meinen Einsichten konnt' ich daher auf kein Hervordringen, als in der einzigen Absicht, Rechnung wachend. Du hast eine wichtige Wahrheit ins Licht gestellt. Und wer kann diese Art von Ehrgeiz, welche suchte sich die ganze Welt auf seine unbedeutende Art hervorzudrängen, so läßt sich sehr weit schließeln. Falsch erworbenen Ruhm würde nicht so allgemein seyn.

Ich theile mit Herrn Meermann keine Dankschreiben. Kann ich mich entschließen, antworthaft hierauf zu antworten. Dies war mir zu beleidigend, und hätte man mir diesen Vorwurf



nicht, bevor gedacht, so wäre ich mich wohl  
 gehalten haben, ihn nicht zu erörtern. Hier ist  
 alles mehr, ich darüber gar sagen habe. Herr  
 Weidner beschwert sich etwas über 2 Jahre in  
 Frankreich. Er muß sehr viel zugelegt haben.  
 Er zeigte mir das Verzeichniß seiner Ausgaben  
 nicht, und ich glaubte mich oben so richtig bech-  
 tigt, die Höhe seiner Einnahmen zu verlangen.  
 Eines gegen das andere aufgehoben, so daß  
 ich vielleicht wenig dabei gewonnen haben.

Aber ich denke doch das Geheimniß die-  
 ses Mezes. Denn ich kann es nicht, und  
 drängte mich nicht vor andern zu, um es zu  
 erfahren. Sagen, daß ich nicht öfters über  
 die Art, wie er wirkt, nachgedacht habe, dieß  
 Unmöglichkeit behaupten. Aber ich machte  
 schon Versuche seine Wirkung abzudeckende Tra-  
 gen, ihm sein Geheimniß wider seinen Willen  
 zu entreißen, dann versuchte mich immer mit  
 dertrachtig. Ich begnügte mich damit, mit al-  
 ler ihm möglichsten Aufmerksamkeit, die That-  
 sachen, von welchen ich Kunde war, zu unter-  
 suchen. Ihm Geheimgabe wiedersehen zu läß-  
 sen, in diesem Stück, handelt ich, ich kann

~~\_\_\_\_\_~~

nicht und sein ungeliebtes Verbrechen  
 sagen, welche sich eigentlich stellen oder eben  
 seine Erfindung verachteten, in seinem  
 Laboratorium aber, ihr halbes Vermögen auf  
 Kohlen, und allen Athem zum anblasen des  
 Feuers verwandten, um Mesmers Geheimnis  
 zu entdecken.

Wenn ein solches Betragen erlaubt man gar  
 nicht, bey einigem Medicinallokal, jedoch  
 Es ist bekannt genug, daß man nicht leicht  
 finden, er mag, sondern mag die Sache bis  
 über ihren vollen Grad zu verfolgen  
 sein, nicht hätte, man mag sich nicht  
 lassen, nicht auf irgend eine Weise  
 dem Constanten, in jeder Hinsicht, nicht  
 Gelingen, nicht einmal, man mag sich nicht  
 sonst hoch, macht, sich, ein, nicht, nicht  
 da, und ich würde mich, gar, nicht, nicht  
 dem, wenn in, einer, kritischen, Situation  
 über den, physischen, Zustand, nicht, nicht  
 in, einem, gewissen, Grade, nicht, nicht  
 was, ob, als, ein, nicht, nicht, nicht  
 nicht, nicht, nicht, nicht, nicht, nicht  
 Anwendung; dem, ich, schreibe, nicht, nicht

Wollt auch Götter? Einiges Personen mögen  
kann. Was für sie die haben, 1806 Stollings  
hat die Götter

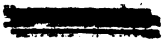
Aber die Frage: Haben ganze gelehrte Gesells-  
schaften, in Absicht des thierischen Magnetis-  
mus, dem Zweck ihrer Errichtung gemäß  
gehandelt? Diese Frage, dünkt mich,  
kann nur durch eine solche unparteiische  
Erforschung. Wie ist es zu allgemein, als  
dass sie eine einzelne Person beistimmen könnte,  
und zu wichtig, um sich nur durch mündliche Ver-  
handlung, als dass man sich es nicht nehmen  
kann, wenn ich darauf antworten, Gebete  
eine Akademie ausfinden gelehrte Gesellschaft  
zu haben, beabsichtigt. Gewisse feste  
von Göttern Götter zu beschaffen, für  
den Zweck der Bekämpfung ihrer Kräfte liegt  
nicht nur dem ausgeübten Rang im Staat  
bedeutend. Es erachtet sie auch gewiss, in allen  
Göttern. Beförderung von ihnen. Götter hat  
den thierischen Götter. Aber für die, die  
was für den thierischen thierischen in Göttern  
kann, welche Götter in die über die  
Götter.

meldten Absicht errichtet wurden, um erworbene  
 Räumnisse so allgemein als möglich zu machen,  
 nützliche Erfindungen aufzumuntern, ihnen das  
 nöthige Siegel des Vertrauens aufzudrücken, ihre  
 Urheber wohl aufzunehmen, ja aufzusuchen, kurz,  
 nichts von dem verlohren geben zu lassen, was der  
 Nation oder der Menschheit wahrhaftig wichtig ist.

Eine für das Glück der Menschen wichtige  
 Begebenheit gleichgültig ansehen, hiesse diese  
 Pflicht sehr schlecht erfüllen. Den rechtschaffen  
 nen Urheber einer vortheilhaften Entdeckung vera  
 drüßlich machen, ihn vernachlässigen, oder  
 verachten, nicht alle erlaubte Mittel anwenden  
 ihn auf bessere Grundsätze zurückzuführen, wenn  
 Er aus Eigensinn anständige Bereinigungs  
 Mittel ausschlagen sollte; eine dem schnellsten  
 Glück der Menschheit schädliche Eifersucht era  
 wecken, durch Ansehen unterstützen oder nur  
 dulden, — diß alles wäre schlechte Erfüllung  
 der angeführten Pflichten. Das Glück der  
 Menschheit! — Ach! gelehrte Gesellschaften!  
 Welch eine Pflicht für Euch! Fragt nicht ob meine  
 Grundsätze scharf — fragt ob sie wahr sind!

Hier ist die Frage von einer, der Lage nach, höchst wichtigen Entdeckung. Auf wen sollte die ganze Nation natürlicher Weise sehen um ein gründliches Urtheil zu fällen? Auf die gelehrte Gesellschaften. Und was thaten diese zur Befriedigung derselbigen? Nichts. Ist es aber doch nicht ihre Schuld, so antwortet man, man hat sie nicht feyerlich darum ersucht. Welch eine kalte Antwort, und wie hart wird sie einst scheinen, wenn man stets leicht einmal einsehen sollte, daß wirklich die Frage von Unterstützung, Erleichterung der ganzen Menschheit ist.

Man ersuchte sie nicht feyerlich darum! Was ist dann die Stimme des Publicum? Fragt man nicht an allen Ecken, ob der thierische Magnetismus das ist vor was man ihn ausgiebt oder nicht. Ist's verzeihlich, daß Personen, deren Pflicht es wäre zu antworten, kein Wort dazu sagen? Können sie ihr Stillschweigen entschuldigen? Gesezt aber, daß wir in diesem Punct uns selbst für schuldig erkannten den ganzen Fehler auf Herrn Mesmer schöben,



... mehr — Ihnen nicht die gehörige Wichtigkeit  
 folgt, und die will doch in Frankreich sehr  
 viel sagen!

Und was folgt aus diesem allem? Konnte  
 nicht Herr Mesmer seine Eigenheiten haben,  
 unerfahren in den Gewohnheiten seyn, konnte Er  
 sich nicht einen besondern Plan zu seinem Betra-  
 gen entworfen haben — man nehme an welches be-  
 liebt, verlöbte dadurch die Wahrheit: daß Er  
 die Erfindung des thierischen Magnetismus  
 als höchst nützlich für die Menschheit ankündigte?

... ganz kaltblütig begreift man sich zu sagen:



zu erwehnen. Dies, was seine Sachwalter  
 (denn ich habe ihn bei der Sache, mittelst der  
 vordem nicht ohne Wissen des Herrn  
 beschränken können), das Er nicht  
 für sich zu erwehnen wollte, behandelte  
 Er nicht, als ob es in demselben  
 seinen Gehörigen. Doch, ja, die Erfahrung  
 überzengt, daß es ein rechtlicher Gebrauch  
 der Freiheit ist, in demselben  
 ein unveräußerliches Mittel ist. Dabei  
 es sich ganz barzulegen alle Schritte von  
 der durch den Druck einer  
 weitläufig genug ist, um alle  
 Grundzüge in das gehörige Licht zu  
 auch zugleich notwendig genug  
 zu nichts, den Schluß zu geben, daß  
 in der Folge gehen wie es will, wenn andere  
 seine Erfindung noch tausendfach  
 so bleibt Er doch unwidersprechlich der Erfinder.  
 Ich will weder sein Sachwalter noch sein  
 Richter seyn. Da ich aber einmal ihm noch  
 theilige Voraussetzungen gemacht habe, so wäre  
 es schlecht, das gänzlich zu verschweigen, was  
 zu seiner Bertheidigung dienet,





net wurden, weil Er ihnen nicht die geheime Ursachen derselbigen sagen wollte.

Seit 15 Monaten, beobachtet ein Mitglied der Medicinischen Facultät von Paris, seine Versuche aufs genaueste. Diß bin ich. Bin ich kein Gelehrter, so konnte mich doch Herr Mesmer für einen halten, da ich zu einer aus lauter Gelehrten bestehenden Gesellschaft gehöre.

Seit 6 Monaten legte Er alle Resultate seiner Erfahrungen drehen von meinen Collegen, die so gut wie ich, Mitglieder der Medicinischen Facultät von Paris sind, vor. Kann man diesen, ohne Ungerechtigkeit, die Eigenschaften wirklicher Gelehrten absprechen?

Endlich schieht Herr Mesmer so wenig die Untersuchung aufgeklärter Personen, daß Er ja vor den Augen des ganzen Publicum arbeitet, dessen Einsichten man zwar für zu schwach ausgehen könnte, doch kann man auch nicht läugnen, daß sich Gelehrte darunter befinden. Worauf kommt also an? Was will man weiter?

Man verlangte Herr Mesmer soll sich abgeordnete Richter erbitten, welche seine Curen untersuchen, und Bericht darüber erstatten soll.

ten, und dann wolte man Ihm einen Beglaubigungs = Schein darüber ertheilen, Ohne Zweifel sagt Herr Mesmer, liegt in diesem Papier die ganze Würde der Wissenschaften.

Wär' ich an Herrn Mesmers Stelle, so gesteh' ichs, ich hätte darein gewilligt, diesen Beglaubigungs = Schein zu erhalten. Wenn ich mich aber, auf der andern Seite, in den Platz der gelehrten Gesellschaften setze, so würde ich nicht so geneigt seyn, ihn zu ertheilen. Es ist sehr natürlich, das sich ein Fremder nach seinem Vaterland sehnet, alle Weitschweifigkeiten fürchtet, ja es streitet gegen den gemeinen Menschen = Sinn das Leute, die sich in einer Stunde selbst von etwas überzeugen können, es nicht anderst als in 3 bis 6 Monaten, durch anderer Nachrichten, thun wollen.

Wozu dient mir dieser Papierne Beglaubigungs = Schein, erwiedert Herr Mesmer immer. Ich habe ihrer schon so viele, daß ich mich nichts darum bekümmere, sie keinem Menschen zeige. Ist nicht meine Person ein tausendfach glaubwürdigeres Zeugnis, als alle

Dazwischen und Bergamene in den ganzen Welt?  
 Will man ihm den Namen eines Belebungs-  
 mittels Briefe nach unserer Gemüthsheit be-  
 greiflich machen, so muß man ihm gerade zu-  
 sagen, daß wir auf diese Art die Geschwinn-  
 Bräunen behandeln. Und von dieser Besen-  
 nung will Er gar nichts hören.  
 Der gelehrte Wagnarismus ist ja nach  
 seinem Ausdruck gar nicht, was die Studenten  
 einem geheimen Mittel sich denken. Er ist  
 eine Wissenschaft welche ihre Gründe? Soll  
 gegen die Erde sein? Das Ganze ist ein  
 auf diese Stimme unbekannt, ich geb  
 über eben deswegen und was ich weiß  
 will. Erud zu "Richtermitteln" zu wollen  
 welche nicht von dem verstanden, was sie  
 zu beurtheilen sich antworten. Nicht die  
 den, Schüler muß ich haben. Er hat  
 geht meine ganze Absicht dahin, den  
 einer Regierung, ein öffentliches  
 erhalten, um dazwischen frucht zu die  
 zu nehmen, so man mit leichter Mühe  
 ohne fernere Untersuchungen befragen zu  
 dürfen, die Wirkungen des thierischen Magens

„Höchstens verständig“ bezeichnen könnte. Denn  
 „wenn ich über mich nachdenke, kein bestimmtes  
 „Leben, keine Anzahl von Jahren für unerschütterlich und  
 „unveränderlich ansehe, dem wehlichen Vergleiche  
 „unterworfen, wie allgemein über mich schreibe,  
 „wie ich bin oder langsam ist oder Erfahrung  
 „verbreiten wollte,“ Etwas ist das Wort  
 „nicht in Frankreich angewendet worden, ich würde  
 „nicht so sehr ungetraut verlassen, als ich es  
 „sich doch gewiß gefürchtet. – Bedenken als  
 „das Wort vorwerfen, so hoff ich doch immer  
 „zu sein, nicht nachgeben für mich zu finden.  
 „Ingeachtet ich meine Schwachheit, früher  
 „nachzuweisen, dem besten meines Gewissens,  
 „da würde ich Dinge, die nicht einen kleinen Theil  
 „von der Welt ausmachen, den ich für sehr klein  
 „und nicht möglich zu sein gewünscht habe,  
 „sind dann durch Zeit sehr, niemand als mich  
 „erschafft, aber das was ich zu thun habe, das  
 „mich zu sagen, so ist es nicht zu sein.  
 „Wenn ich nicht hätte, schließt endlich  
 „das Leben, so würde der thierische Theil  
 „genötigt sein, wie die Biene behandelt werden.  
 „Doch würde damit zu glänzen und mehr



... Person, die sich hartnäckig fürnehmen, ohne Prüfung zu entscheiden, sag' ich, sie mögen sonst so viel Verdienste und Gründlichkeit haben, als sie wollen, daß ich zwar nicht eigenständig in meinen Meinungen bin, aber doch, mich ihnen zu Gefallen ohnmächtig so weit verläugnen kann, zu glauben: Daß ich das, was ich mit meinen eigenen gesunden Augen ganz sehe, nicht so gut, als diejenige, welche es nicht ganz betrachtet haben, sehe.

Personen, welche fest von einer wirklichen Wahrheit überzeugt sind und sich gleichwohl alle Mühe geben, sich und andere davon abzu ziehen, aber auch kein Mittel, als Schimpfen, dazu zu finden wissen, diese kann ich unmöglich wieder beschimpfen, kaum bin ich stark genug sie zu beklagen.

Aber ich bin leichtgläubig. Diese ganze Abhandlung wird für mich antworten. Ich muß hier nicht weiter schreiben, was ich schon gesagt habe. Ich glaube, was ich sehe, und sage, was ich sehe. Und um ganz kurz alle Fragen über dieses Werk zu beantworten, hier ist mein Glaubens-Bekenntnis:

Ich bin ein christlicher Mensch, der die Wahrheit liebt, und die Menschen zu ihrem Besten zu wirken sucht. Ich bin ein frommer Mensch, der die Götter verehrt, und die Menschen zu ihrer Besserung zu wirken sucht. Ich bin ein gütlicher Mensch, der die Menschen zu ihrer Glückseligkeit zu wirken sucht. Ich bin ein gerechter Mensch, der die Menschen zu ihrer Ehre zu wirken sucht. Ich bin ein weiser Mensch, der die Menschen zu ihrer Vernunft zu wirken sucht. Ich bin ein tapferer Mensch, der die Menschen zu ihrer Freiheit zu wirken sucht. Ich bin ein frommer Mensch, der die Menschen zu ihrer Besserung zu wirken sucht.

tracht, kenn' ich keinen edlern, wichtigeren Stand, der fähiger wäre mir die Hochachtung meiner Mitbürger zu verdienen. \* Diesem ersten Gesichtspunkt waren und werden alle meine privat Interesse untergeordnet seyn. Nach dieser Bedenkungs Art muß' ich mich so betragen, wie ich mich betrug. Diese innere Ueberzeugung wäre, zu meiner Beruhigung hinreichend gewesen, wenn ich nicht geglaubt hätte, der Menschheit, durch Herausgebung meiner Beobachtungen über den thierischen Magnetismus noch mehr zu nutzen. Meine gedruckte Beobachtungen, werden, nicht nur ein schuldiger Erbtut der Wahrheit, sondern auch für rechtschaffene Gemüther ein Beweggrund seyn, meine Bemühungen zu unterstützen, wera den denen die mich beschimpfen antworten und die welche mir Beyfall geben, unterstützen.

Nie war ich Augenzeuge eines Wunderwerks, Aber war' ichs gewesen, so bin ich auch der Mann der es ohne Umschweife gerade heraus sagen würde. Unglauben oder Leichtsin würden sich vergeblich gegen mich mit Scherzen und Spotten erschöpfen, vergeblich würde man mich noch so lächerlich zu machen suchen. Ich glaubte immer auf alles vollständig dadurch geantwortet zu haben, wenn ich versicherte: Ich habe gesehen.

BYND

G 61